N° 3 (DE LA XXVIIe ANNEE). 15 MARS 1939.

REVUE DES LECTURES

Directeur : L. BETHLÉEM

Fondée en 1908 sous le nom : Romans Revue
— paraissant le 15 de chaque mois —

77, Rue de Vaugirard, 77 ✓ PARIS (6e)

SOMMAIRE

LES LIVRES IMPIES ET IRRELIGIEUX (dix-neuvième article), par L. BETHLEEM 249

LES REVUES, JOURNAUX ET MAGAZINES : CCLXI. « Jean-Claude », par Jean de LARDÉLEC .. 257

ECHOS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES, par Jean de LARDÉLEC 261

LES ROMANS, par Ch. BOURDON 273

LES PIECES DE THEATRE 287

LES COLLECTIONS LES PLUS REPANDUES 291

LES PRINCIPALES NOUVEAUTES 301

CHRONIQUE DE PROPAGANDE ET D'ENTR'AIDE 361

PETIT COURRIER 363

ABONNEMENTS :

FRANCE :
60 fr. (le n° 6 fr. ; franco 6 fr. 35)

ETRANGER :
75 fr. (le n° 7 fr. 50)

TÉL. LITTRÉ 35-93
C/P PARIS 180.42
R. C. SEINE 260.194

PRINTED IN FRANCE

CARNEGIE COLLEGE LIBRARY DETROIT, MICHIGAN

La « Revue des lectures »

s'associant à la joie

de toute la chrétienté

dépose aux pieds

du Vicaire de Jésus-Christ

Sa Sainteté Pie XII

l'hommage

de sa filiale vénération

de son entière soumission

et de son indéfectible fidélité.

DETROIT PUBLIC LIBRARY
MARYGROVE COLLEGE LIBRARY

N° 3 (DE LA XXVIIe ANNEE). 15 MARS 1939.

LES MAUVAISES LECTURES

Notions de déontologie

à l'usage

des chrétiens et des chrétiennes de bonne volonté

LES LIVRES IMPIES ET IRRÉLIGIEUX

(DIX-NEUVIÈME ARTICLE)

Leurs procédés
Comment ils attaquent la foi

LES LIVRES IMPIES OU IRRÉLIGIEUX EMPLOIENT, POUR ATTEINDRE LEUR BUT, TOUR A TOUR OU TOUT ENSEMBLE : 1° LE BLASPHÈME ; 2° LE SOPHISME ; 3° LA RAILLERIE ; 4° L'ÉTALAGE DU SAVOIR ; 5° LA MAGIE DES MOTS ; 6° LE MENSONGE ; 7° LE LAÏCISME ; ETC.

5° LA MAGIE DES MOTS

(suite et fin)

Nous avons consacré à ce sujet près de cinquante pages. Les personnes qui ont bien voulu nous lire et méditer avec nous sur « la magie des mots », sont, nous l'espérons, en mesure maintenant d'échapper à ces sortilèges. Et nous pouvons conclure.

Récapitulation et conclusion de ces quelques articles sur la magie des mots.

Nous l'avons suffisamment montré, c'est, en définitive, avec des mots que les maîtres d'impiété qui règnent dans le livre et le journal mènent le plus souvent les hommes.

A cet effet, ils recourent à des mots habilement choisis et adroitement combinés, à l'euphémisme, au slogan, à l'équivoque, aux phrases toutes faites, aux mots faisant images, aux artifices typographiques, etc., etc.

A notre époque surtout, ils exercent ainsi une puissance quasi-irrésistible et universelle, de sorte que leurs clients sont condamnés à vivre de mots et à se passer des réalités.

□ □ □ □

L'opération commence dès le jeune âge. L'école primaire ne prémunit pas les enfants contre les mots. Au contraire. Elle les prépare à en subir l'influence, en leur inculquant, au lieu de la culture de l'esprit, un absurde gavage (1).

---

(1) Sous le titre « L'assassinat de l'esprit », M. Albert Rivaud, professeur en Sorbonne, a publié dans *Civilisation* (de décembre 1938, pp. 4 et 5) un article alarmant, dont nous détachons ces quelques lignes :

« Nous accablons aujourd'hui notre jeunesse de tant de connaissances qu'elle perd le pouvoir de se servir de l'esprit, et que, désespérant de tout retenir, elle prend le parti de ne rien apprendre.

« Mais la technique met aux mains des sophistes et des politiques d'autres armes beaucoup plus dangereuses. Jusqu'à ces derniers temps, les tyrans avaient, par force, respecté la liberté de l'esprit.

« Un seul domaine, celui de la conscience, restait inaccessible à leurs instruments de domination. La tyrannie pouvait contraindre et briser les corps : l'esprit demeurait réfractaire à ses entreprises.

« La pédagogie nouvelle s'attaque à l'esprit lui-même : elle arrache l'enfant à sa famille où se conservait en partie l'héritage des expériences passées. Elle lui ferme à jamais certains domaines spirituels ; elle veut choisir elle-même toutes les idées, tous les sentiments dont il se nourrira. Elle le contraint à certaines igno-

La presse de tout acabit recueille la suite de l'entreprise et en prolonge l'action jusque dans la vieillesse.

Et c'est durant toute notre vie que nous sommes en butte aux propagandistes de l'irréligion, du vice et des désordres sociaux, qui agitent des oripeaux, émettent des sons, et évoquent des fantômes.

A longueur de journée, ils jettent dans les masses, au lieu du grain des choses et des idées, la paille des mots, et ils forcent les lecteurs à en faire le fond même de leur nourriture intellectuelle et morale.

Et les mots, les mots vides passent, aux yeux de la plupart des gens, comme les seules réalités dont il faille tenir compte.

En les gavant ainsi de paille et de vent, les magiciens des mots les dégoûtent de toute alimentation saine, et les mettent, par suite de dénutrition, dans l'impossibilité d'exercer normalement leur intelligence et leur activité dans les divers domaines qui les sollicitent.

Les humains, en grande majorité, sont soumis à ce régime. Et ils se plaisent à remâcher cette pacotille verbale, comme certains se plaisent à porter des bijoux faux. Le verbiage règne en maître. Les réalités ne sont plus perçues. Elles ont fait place aux mirages, aux bruits, à toutes les illusions et à toutes les erreurs.

---

rances ; elle lui impose de croire à certaines erreurs. Elle veut le murer dans une prison si bien jointe que nulle lumière du dehors ne peut plus y filtrer.

« Par l'école, le théâtre, le cinéma, la T. S. F., le journal, par les mille artifices d'une publicité continue, elle le livre sans défense à une suggestion irrésistible. Elle brise sa volonté ; elle élimine les réfractaires, terrorise tous ceux qui osent résister. Elle entreprend de régenter jusqu'aux forces inconscientes de l'esprit.

« Ainsi la technique semble près de réaliser le rêve de tous les tyrans : rendre toute résistance, même intérieure, impossible, faire surgir un monde où tous les individus obéiraient instantanément aux indications même les plus absurdes de l'autorité.

« Ce système triomphe, à l'heure actuelle, dans beaucoup de pays ; il commence à séduire, on le voit par trop d'exemples, les dirigeants de notre propre pays. On peut, nous le savons aujourd'hui, éteindre les lumières naturelles et tuer le bon sens ».

Les catholiques devraient se mettre en garde et se défendre.

Ils devraient du moins s'instruire de la conjuration des forces ennemies contre leurs libertés, leurs droits, leur raison et leur foi.

C'est aux critiques dignes de ce nom qu'il appartient de leur prêcher la vérité. *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum,* dit le Psalmiste (*Ps. 1*), bienheureux l'homme qui ne marche pas dans la voie des impies, ne suit pas les sentiers des hommes de péché et ne siège pas dans la chaire de pestilence.

□ □ □ □

Des citoyens d'Amérique ont tenté une réaction. A New-York, des professeurs appartenant aux grandes universités américaines (Columbia, Harvard, Princeton, etc.) ont fondé un institut qui s'appelle l' « Institute for propaganda analysis », et dont le titre exact est l' « Institut pour l'analyse de la propagande, en vue d'aider le citoyen intelligent à découvrir et à analyser la propagande ».

Cet institut publie chaque mois une lettre, exposant quelques observations scientifiques sur les procédés de propagande, et sur les moyens de les discerner, afin de mettre en garde contre elle le public averti.

Dans la lettre de novembre 1937, on trouve une remarquable synthèse des procédés les plus efficaces pour surprendre les gens, les émouvoir et les avoir à sa merci.

M. Gaston Jèze, professeur à la Faculté de droit de Paris, en a donné un résumé dans *L'Ere nouvelle* du 16 décembre 1937. Nous citons l'essentiel.

1° Donner des noms odieux aux individus, groupes, nations, sectes politiques, pratiques, croyances, idéaux, que l'on veut faire condamner et rejeter ; telles sont, par exemple, les épithètes d'hérétiques, de fascistes, de rouges, d'oligarchie financière, de métèque, d'agitateur étranger, de vendu, d'utopiste, de franc-maçon, etc. Auprès d'une foule de gens, il n'y a pas besoin d'autre argument pour les exciter.

Les « deux cents familles », les « affameurs », les « exploiteurs », etc., rentrent dans cette première catégorie de moyens de propagande.

2° Emploi de mots magiques, surexcitant irrésistiblement les sentiments de générosité, de fraternité, de sincérité. Dans la bouche de l'orateur, du propagandiste, reviendront sans cesse les mots : vérité, loyauté, liberté, honneur, justice sociale, progrès, démocratie, etc. Est-il besoin de donner des arguments de raison pour convaincre ?

L'emploi simultané et habile des « épithètes odieuses » et des « mots magiques » a pour effet d'exciter d'un côté les passions mauvaises, de l'autre, les sentiments généreux de l'homme. La raison humaine n'est pas mise à contribution. On ne lui demande pas d'examiner, de comprendre, de peser, de critiquer objectivement des raisons pour ou contre.

Auprès des masses, ces deux premiers procédés sont d'un usage courant.

3° Répéter à satiété une condamnation, un éloge, sans se donner la peine d'apporter la moindre justification. « Tel plan politique est splendide, magnifique. Il faut l'adopter. » « Tel programme est absurde, il faut le repousser. » Le « *Delenda est Carthago* » du vieux Caton était un slogan de cette catégorie, de même que celui-ci : « Quand je fume une cigarette Gitane, je me sens tout gaillard », etc. La « dictature du prolétariat », le « contrôle des changes » sont aussi des formules efficaces.

Voilà quelques-unes des catégories dans lesquelles on peut ranger les procédés émotifs de la propagande.

Que chacun de nous, en lisant un article de journal, une brochure, un livre, en écoutant un discours, applique son attention à découvrir tel ou tel procédé de propagande. S'il prend cette habitude, il sera vite immunisé. Il y a des chances pour qu'il devienne un citoyen raisonnable.

Mon sentiment est que bien peu d'individus en sont capables.

□ □ □ □

Nous sommes de l'avis de l'illustre juriste : il y a bien peu de personnes qui soient capables d'analyser un livre, même un article de journal ou de revue, d'y discerner ce qu'un homme sensé et soucieux de sa santé morale et de son profit intellectuel doit en retenir ou en éliminer.

Parfois elles n'ont pas le don ; le plus souvent, elles manquent d'initiation, et presque toujours de volonté.

« La paresse, dit Bossuet, la paresse fait qu'on aime mieux croire que d'examiner, parce que le premier est bientôt fait et que le second demande une recherche plus longue et plus pénible ».

Telle est en effet la nature de l'homme. Mais c'est la nature qu'il faut vaincre. Il faut regarder le mal en face.

La grande-duchesse de Gérolstein chante, à deux reprises, sur une musique d'Offenbach, ce couplet connu :

Il faut toujours avoir foi
A la « Gazette de Hollande ».

Cette sotte crédulité s'étend de nos jours à la plupart des lisants et des lisantes.

Racine était plus sage, qui écrivait à son fils, à propos de ladite gazette, qu'il pourrait « apprendre là certains termes qui ne valent rien ».

C'est le bon sens même. Il n'y a que les aveugles pour ne point s'en rendre compte. Soyons clairvoyants. Selon le mot de Victor Hugo,

Il n'est point de brouillard...
Qui résiste, au milieu des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.

Il faut donc d'abord ouvrir les yeux, et voir de près les fantasmagories par lesquelles les ennemis de la foi cherchent à masquer les salutaires réalités : nos articles y aideront.

Il faut ensuite agir, et, faisant appel à toute l'énergie dont on est capable, percer à jour ces impostures. On n'a plus alors qu'à se tourner résolument vers les réalités, et s'en servir pour les saintes causes dont on est chargé : Dieu vient toujours en aide aux bonnes volontés qui s'affirment.

□ □ □ □

Les mots sont des démons, nous l'avons dit et, par une série d'articles, nous l'avons suffisamment prouvé.

Parmi leurs maléfices, la Providence ne nous a pas

abandonnés. Elle a mis à notre disposition le mot qui peut nous sauver. Ce mot, voici en quelle langue somptueuse Louis Veuillot (*Mélanges*, tome XI, p. 128) le définit :

Le moment actuel est mauvais pour raisonner. Le trouble de la situation engendre celui des idées, des mots. La politique n'est qu'un concours tumultueux d'aveuglements, la conversation publique un hurlement des multitudes agitées de haine et de peur.

Dans ce vacarme, on perd le sens juste de tout. C'est le prodige de Babel. Un mot a été retiré de la langue, et la raison humaine semble crouler.

Ce mot est le nom de Dieu. « Un bon vieux mot un peu lourd », disait M. Renan, il y a quelques années, quand ses grâces amusaient tant l'heureux peuple français. On l'a rejeté, ce vieux mot ; et nous ne nous entendons plus.

Si l'on observe qu'il retentit toujours, oui, sans doute ; seulement nous n'avons plus la prononciation humaine et sociale. Nous disons Dieu, nous ne disons plus Jésus-Christ, et, par le fait, la lumière manque partout et manque à tout.

Lorsque l'apôtre Pierre jeta le nom de Jésus-Christ dans la foule, il fut compris de ceux-là même qui ne savaient pas la langue dont ils se servaient ; une société toute nouvelle, plus haute et plus belle que les rêves les plus audacieux du genre humain, se trouva soudain formée autour de ce nom créateur de l'intelligence et de l'amour. Il devint le nom même de la vie sociale.

Faute de ce nom, nous ne nous comprenons plus de citoyen à citoyen et de frère à frère. L'homme est tellement tombé devant l'homme, qu'il ne semble plus possible de le relever, et aux yeux de beaucoup, l'espèce paraît atteinte d'une irrémédiable décadence.

On rencontre des hommes éclairés et justes dans une mesure, mais privés de la foi, qui se frappent la poitrine et disent : « Oui, sans Jésus-Christ rien n'est possible ; mais nous l'avons tué, et nous périrons de ce crime et de cette folie, car nous ne le ressusciterons pas ! »

Ils parlent ainsi, non encore sans quelque orgueil d'avoir obtenu une telle victoire. Assurément, puisqu'ils croient avoir tué Jésus-Christ, ils doivent croire qu'ils ne le ressusciteront pas ! Mais, pour nous, nous savons que Jésus-Christ se ressuscite lui-même et que son peuple, présentement écrasé, est néanmoins vivant.

Jésus-Christ, voilà le mot sauveur, voilà le mot qu'il

faut suivre. *Qui sequitur me... habebit lumen vitae,* dit l'Evangile (*Saint Jean,* VIII, 12), celui qui me suit aura la lumière qui le conduira dans la vie.

C'est à la conquête de cette lumière qu'il faut marcher, au mépris des ténèbres qui nous environnent et trop souvent nous retiennent et arrêtent nos pas hésitants.

Dans une épître par laquelle il répondait en 1829 à une élégie de Sainte-Beuve, Lamartine écrivait :

...Comme au sein d'une nuit où tout regard expire,
Si quelque feu lointain sur un mont vient à luire,
L'œil volant de lui-même à la vive clarté,
Franchit, sans y toucher, des champs d'obscurité,
Et s'attachant dans l'ombre au seul point qui rayonne,
Oublie, en l'admirant, la nuit qui l'environne.

Appliquons-nous à oublier, à chasser de notre mémoire et de notre cœur, les mots qui, par leur magie, y font la nuit. La nuit est l'empire du démon, le prince des ténèbres. Ne nous attachons qu'à la lumière, qui est Jésus-Christ.

Sur ce mot, nous terminerons cette série d'articles... Dans le prochain numéro, nous poursuivrons notre étude, et aborderons l'examen du mensonge.

LOUIS BETHLEEM.

Le critique catholique tient de Dieu son droit de juger

Qui t'a fait juge ? demande-t-on. Je réponds : Dieu. C'est ainsi.

Il y a un ordre dans le monde, qui consiste en ceci que chaque créature est à sa place, c'est-à-dire à la place où Dieu l'a voulue, qu'elle soit pierre, arbre ou homme.

Et il y a un désordre dans le monde, qui consiste en ceci que la créature libre refuse d'occuper la place que Dieu lui a marquée et en choisit une autre.

C'est la vocation, que l'homme accepte ou qu'il refuse.

Quand l'homme est dans sa vocation, quand il fait le métier, le ministère qui lui était destiné, il est dans l'ordre, il a toute l'autorité de la volonté de Dieu, et s'il est critique, s'il est juge, il a parfaitement le droit d'affirmer que c'est Dieu qui l'a fait juge. (J. CALVET, *D'une critique catholique*, 1927, p. 31).

LES REVUES JOURNAUX ET MAGAZINES

CCLXI. — « Jean-Claude »

ENFIN, ON A CRÉÉ UNE REVUE POUR L'HOMME MODERNE ! LES FEMMES AVAIENT LES LEURS ; LA SOCIÉTÉ MASCULINE A LA SIENNE, AVEC « JEAN-CLAUDE » ! C'EST DU MOINS « JEAN-CLAUDE » QUI PRÉTEND NOUS LE FAIRE CROIRE. MAIS NOUS NE SOMMES PAS DUPES DE CETTE CHARLATANERIE. « JEAN-CLAUDE », LANCÉ PAR L'ÉDITEUR DU PORNOGRAPHIQUE « PARIS-SEX-APPEAL », EST, EN RÉALITÉ, UN AMAS DE DOCUMENTS HÉTÉROCLITES RELATIFS A LA VIE MATÉRIELLE ET PRATIQUE. PAS DE LITTÉRATURE, PAS D'INFORMATION INTELLECTUELLE ; MAIS PARFOIS DES CRUDITÉS A FAIRE ROUGIR LES SINGES. AUCUN CATHOLIQUE, AUCUN HOMME INTELLIGENT ET SÉRIEUX NE LIT « JEAN-CLAUDE ».

Il était fatal que le succès de *Marie-Claire*, magazine spécialement destiné, comme on sait, à la formation intellectuelle (!) et morale (!!) des Françaises, inspirât à quelque éditeur l'idée de lancer, à l'usage spécial des Français, une publication conçue dans la même note, la même formule et le même esprit.

C'est ainsi que *Jean-Claude*, « revue de l'homme moderne », a vu le jour en même temps que l'année 1938.

Jean-Claude est publié, ainsi que nous l'avons dit déjà (en mars 1938, p. 266), par Henri François (47, avenue Philippe-Auguste, Paris-11e), l'éditeur de l'immonde et pornographique *Paris sex-appeal*. Il paraît sur 40 pages, encartées dans une couverture de couleur, format moyen. Le numéro est vendu 3 francs 75 ; l'abonnement est de 37 fr. 50.

Jean-Claude, qui ne semble pas disposer de ressources aussi abondantes que divers magazines fameux, se borne à la périodicité mensuelle, ...en attendant le succès sans doute. Bien qu'il

soit imprimé sur beau papier et illustré avec soin, il donne une impression moins flambante, si l'on ose dire.

□

En entrant dans sa seconde année, ce périodique n'hésite pas à se rendre à lui-même un témoignage qui eût gagné à s'empreindre d'un peu moins de « charlatanerie », nous ne voyons pas d'autre mot.

Les éditeurs de *Jean-Claude*, à les entendre, ont pris en pitié cette malheureuse société masculine qui réclamait un guide et qui ne pouvait l'obtenir.

Depuis vingt ans, on n'écrivait que pour les femmes et quiconque tenait une plume obéissait à l'unique souci d'avoir audience auprès du sexe féminin.

Il y avait là une injustice à réparer, une lacune à combler, une anomalie à effacer !

Si nous devons en croire le bonimenteur de *Jean-Claude*, ce magazine répondait tellement à ce besoin qu'il « n'est guère d'homme, de tout âge, de toute classe, à la ville et à la campagne » qui n'en fasse avidement sa pâture. Les Français ne peuvent plus se passer de *Jean-Claude*...

Il nous sera sans doute permis d'estimer qu'il y a là quelque exagération.

Un lecteur de *Jean-Claude* n'a pas hésité à écrire, dans un paroxysme d'enthousiasme, qu'il a appris, dans l'espace d'un an, à l'école de son journal favori, plus de choses qu'en dix ans de sa vie.

Toutefois, et c'est ce qui ne laisse pas de rendre le lecteur assez rêveur, *Jean-Claude* ambitionne aujourd'hui — l'appétit vient en mangeant — d'être lu par les femmes, sous prétexte de « faire les bons ménages ».

Si bien que *Jean-Claude* s'est assuré la collaboration de Claudette qui vient mettre son grain de sel, et, au besoin, son grain de poivre, dans la sauce.

□

La prétention de *Jean-Claude* à être « la revue de l'homme moderne » n'est nullement soutenue par sa rédaction qui ne se recommande point par son originalité et qui consiste surtout dans l'entassement de documents hétéroclites, relatifs à la vie pratique et matérielle et très souvent d'origine publicitaire.

Aucune préoccupation d'un ordre un peu relevé dans ce fatras. La vie de l'homme moderne, dans la conception qu'en professent les rédacteurs de *Jean-Claude*, se cantonne dans la salle de bains, les terrains de sport, les distractions et les plaisirs de toutes sortes.

Si l'on devait ramener le type du Français moyen à *Jean-Claude*, on aurait l'impression d'un monsieur qui n'a jamais consacré cinq minutes à méditer sur le sens profond de la vie, à réfléchir sur le problème de l'au-delà, à lire un livre sérieux et à supputer les destins de sa patrie dans la conjoncture critique qu'elle traverse.

Grâce au Ciel, nous aimons à penser qu'à l'étranger on ne rapporte pas l'opinion qu'on se fait du Français 1939 au modèle que *Jean-Claude* en présente.

Jean-Claude sacrifie peu à la littérature d'imagination. Ce n'est certes pas un reproche que nous lui en adresserons, étant donnée la tendance de cette dernière.

Bien entendu, il n'a souci d'éviter les demi-nudités, mais il ne va pas au-delà.

Ce frère de *Paris sex-appeal* mériterait, sous ce rapport, la note passable, si les chroniques médicales, signées « l'Interne de Jean-Claude », n'étaient trop souvent d'une crudité et d'une précision physiologique à faire rougir un singe.

Suivant un procédé qui commence à se répandre dans les magazines, *Jean-Claude* se double d'un office médical et d'assistance sociale, d'un office juridique.

Il procure à ses abonnés un insigne pour boutonnière, afin de leur permettre de se reconnaître et de fraterniser dans les lieux publics.

C'est toujours la même arrière-pensée, chez les éditeurs des magazines éclos en ces dernières années, de créer une sorte de franc-maçonnerie et d'exercer sur leur public une sorte de magistère qui n'est pas toujours désintéressé.

□

Quant au jugement d'ensemble à porter sur ce périodique, il tient dans une ligne : un catholique ne lit pas *Jean-Claude*.

Nous devons nous attendre à ce que notre jugement soit accueilli avec surprise et mauvaise humeur par les intéressés.

Ils se croient, de bonne foi, nous aimons à le penser, en règle avec la religion, la morale et le patriotisme, parce qu'ils observent ce qu'ils appellent la neutralité et qu'ils ne se portent pas aux mêmes extrémités que certaines publications nettement pornographiques, telles que *Paris sex-appeal*.

Mais, il n'y a rien d'indifférent, en ces matières. Quand une publication, et c'est le cas, baigne dans une atmosphère de paganisme et de matérialisme, consciente ou inconsciente, le catholique, surtout le jeune catholique, n'y peut trouver que l'affaiblissement de sa foi et le relâchement des règles de sa conduite.

Jean de LARDÉLEC.

Parents de lycéens croyez-en le témoignage de Paul Bourget

« Il s'était dit lui aussi comme tant de pères qui mettent leur fils au collège : Ça lui apprendra un peu la vie.

Ce que le collège avait aussitôt appris à ce garçon si préservé jusque-là, ç'avait été l'existence de vices qu'il ne soupçonnait pas. Cette révélation avait bouleversé André d'horreur.

Une immense corruption, presque inconsciente, fait l'atmosphère où évolue le lycéen, qu'il soit externe ou interne, dans une grande ville où les journaux et les brochures à images obscènes s'étalent aux devantures, où les filles viennent battre le trottoir à la sortie des classes, où la diversité des origines mêle dans une promiscuité dégradante les enfants des familles les plus surveillées et d'autres issus des milieux les plus suspects.

C'est la débauche que les uns et les autres respirent. Quand la rencontre avec les réalités dégradantes de la vie sexuelle se produit brusquement, elle devient, pour un adolescent chaste, une épreuve extrêmement douloureuse, que les hommes faits ne prennent pas très au sérieux.

Aussi n'a-t-il personne pour confident de ses indignations passionnées, de ses rébellions effarouchées, de ses luttes aussi, car il est à l'âge où la puberté fermente, et le péché qui le révolte le tente... » (Paul BOURGET, *L'Envers du décor*, « Les Moreau-Janville », p. 123).

Qu'êtes-vous, amis lecteurs éponges, sabliers, filtres ou diamants ?

Un écrivain anglais dit qu'il y a quatre catégories de lecteurs, qu'il symbolise par un objet matériel et parlant : les éponges, les sabliers, les filtres et les diamants.

Il y a des lecteurs qui sont des éponges : ils gardent surtout les saletés qu'ils ont touchées.

Il y a des lecteurs qui sont des sabliers : le sable passe d'un bord à l'autre ; ils ne retiennent rien.

Il y a des lecteurs qui sont des filtres qui conservent ce qui est bon et utilisable !

Il y a des lecteurs qui sont des diamants, qui, au contact d'un foyer lumineux, s'emplissent de lumière et la communiquent aux autres.

Puissent nos jeunes n'être ni des éponges qui se gorgent de vilenies, ni des sabliers qui ne tirent nul profit de leurs lectures, ni des filtres qui y puisent seulement un avantage personnel.

Mais qu'ils soient des diamants qui s'illuminent pour rayonner, *lucerna ardens et lucens*, un centre de lumière et de chaleur pour eux-mêmes et pour le monde qui les entoure et qui a tant besoin d'être attiré vers le bien, le vrai et le beau !

A ce prix seulement nous aurons droit, lecteurs chrétiens, de faire nôtre la devise qu'un roi d'Egypte avait fait inscrire sur la porte de sa bibliothèque : « Trésor des remèdes de l'âme ». (Chanoine Henri PRADEL, *Les Lectures des jeunes*, pp. 214-215).

Echos de la République des Lettres

Décès

(NÉCROLOGIE TRIMESTRIELLE)

S. S. PIE XI (Achille Ratti), né à Désio, diocèse de Milan, le 31 mai 1857, élu pape le 6 février 1922, pieusement endormi dans le Seigneur le 10 février 1939.

Nous sommes en deuil, avec l'Eglise et tout l'univers civilisé : nous avons perdu notre chef, notre maître, notre père.

Nous nous unissons aux prières qui sont faites dans toute la chrétienté pour l'Eglise et son défunt chef.

Nous nous associons aux hommages, universels et sans précédent, qui ont été adressés depuis un mois à la mémoire du grand Pape.

A ce grand pape qui, durant les dix-sept années

de son illustre pontificat, a fait fleurir partout, jusqu'aux terres les plus lointaines, une œuvre incomparable d'apostolat et de civilisation, avec une activité et une fécondité prodigieuses ; au pape grand homme qui fut l'honneur de l'humanité ; au pape prêtre et pontife, représentant vivant de Jésus-Christ sur la terre ; au pape des missions ; au pape de la science, de la doctrine, de la vérité ; au pape des encycliques, au pape de l'éducation, au pape du mariage, au pape des ouvriers ; au pape des trois années saintes ; au pape des béatifications et canonisations ; au pape très bon qui prit en pitié la peine des hommes ; au pape de l'action, dont le courage fut une prédication et un exemple ; au pape des saints combats, qui a maintenu et revendiqué les droits de Dieu et de la sainte Eglise en face des nouveaux barbares ; au pape de l'action catholique, de la presse, du cinéma et de la radio, dont les enseignements resteront notre lumière ; au pape de la paix, qui a voulu mourir pour la paix ; au pape qui aima la France et lui prodigua ses enseignements, pour qu'elle devînt plus chrétienne dans sa vie familiale, sociale et nationale ;

nous offrons, avec le tribut de nos prières, l'hommage de notre ardente piété filiale, de notre infinie gratitude et de notre fierté catholique.

Le vicomte Georges d'AVENEL, né en 1855, décédé le 7 février 1939 ; funérailles en l'église Saint-Honoré-d'Eylau ; homme de lettres, auteur de nombreux ouvrages historiques fort appréciés.

Louis BAUDRY DE SAUNIER, né à Paris en 1865, décédé le 30 décembre 1938 ; funérailles en l'église Notre-Dame de Grâce de Passy ; rédacteur en chef de la *Revue du touring-club de France* ; auteur de nombreux articles et ouvrages de vulgarisation scientifique, publiés dans la revue *Omnia* créée par lui, dans *L'Illustration*, etc., puis en librairie ; écrivain dont nous avons réprouvé certains ouvrages ; grand animateur du tourisme et du camping ; officier de la Légion d'honneur.

Charles BELIN, décédé à Rome le 10 janvier 1939 ; funérailles en l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome ; collaborateur depuis 1905 à *L'Action française*, sous le pseudonyme « Aventino ».

Edouard BERTH, né en 1876, décédé à Neuilly-sur-Seine, le 28 janvier 1939 ; ancien économe de la fondation Galignani ; fidèle disciple de Georges Sorel ; auteur de nombreux articles et ouvrages sur le socialisme intellectuel.

Jean-Marie BEYAERT, né à Bruges en 1884, pieusement décédé, à Bruges, le 28 novembre 1938, muni des secours de Notre Mère la Sainte Eglise ; éditeur pontifical.

Mme la baronne S. de BOUARD, décédée le 26 novembre 1938 ; auteur de quelques bons petits romans autrefois recommandés aux familles.

Charles de BUSSY, décédé en Avignon, le 9 novembre 1938 ; chroniqueur au *Radical du Vaucluse* ; poète, romancier et auteur dramatique, dont les ouvrages ne sont pas recommandables.

Léon CHESTOV, né à Kiev (Russie) en 1866, décédé le 20 novembre 1938 à Paris où il passa les dix-sept dernières années de sa vie ; philosophe et écrivain russe, de race juive ; auteur de plusieurs ouvrages qui, au point de vue religieux, distillent une mystique panthéiste fort dangereuse.

Robert COHEN, né en 1889, décédé subitement à Paris le 10 janvier 1939 ; professeur de première au lycée Henri IV, à Paris ; directeur de l'importante *Histoire générale* qu'il avait fondée avec Gustave Glotz ; le meilleur historien de la Grèce ancienne ; auteur d'ouvrages que nous avons appréciés ici à leur valeur.

Henry DAGUERCHES, de son vrai nom le commandant Charles Valat, né à Toulon en 1877, décédé à Marseille le 17 février 1939 ; ancien officier d'artillerie en Indochine ; romancier qui a publié notamment *Le Kilomètre 83* (analysé ici en 1913, p. 758 et en 1928, p. 794) ; lauréat du « prix des Français d'Asie » en 1930 ; officier de la Légion d'honneur.

Rodolphe DARZENS, né en 1866 à Moscou où son père, originaire d'Arzens au pays basque, était établi négociant, décédé à Paris le 29 décembre 1938 ; funérailles en l'église Saint-Jean-Baptiste de Neuilly ; poète, journaliste, secrétaire du Théâtre libre d'Antoine, ancien directeur du Théâtre des Arts, auteur dramatique, grand ami des sports.

L'amiral René DAVELUY, né en 1866, décédé à Tunis, le 19 janvier 1939 ; écrivain maritime et officier de valeur, membre de l'Académie de marine ; auteur de nombreux ouvrages sur la tactique et la stratégie navales.

Jacques DEBOUT, de son vrai nom l'abbé René-Pierre Roblot, né en 1872 à Rauville-la-plage (Manche), décédé à Paris le 31 janvier 1939 ; poète, lauréat du grand prix de poésie de l'Académie française en 1919 ; romancier, auteur dramatique, animateur d'art ; fondateur et directeur des *Cahiers catholiques*, organisateur des « journées d'art religieux » ; grand serviteur de l'Eglise, admirable apôtre d'un talent reconnu, d'une activité inlassable, qui exerça, par ses conférences et ses sermons, par ses écrits de tous genres et par ses œuvres, une influence considérable ; auteur de nombreux ouvrages qui prolongeront l'action bienfaisante de ce prêtre si attachant.

Frédéric DELAGNEAU, décédé au début de février 1939 ; lieutenant-colonel de réserve en retraite ; journaliste ; jadis co-directeur de *La Revue hebdomadaire*, avec le R. P. Piolet,

de la Compagnie de Jésus ; puis directeur de *La Vie illustrée*, fondateur de la revue *Armée et marine* ; officier de la Légion d'honneur.

Louis DELATTRE, né en 1876 à Fontaine-l'Evêque (Belgique), décédé inopinément à Bruxelles le 18 décembre 1938 ; collaborateur au journal *Le Soir*, auteur de nombreux volumes.

L'abbé Edouard DIBILDOS, né en 1856 à Valladolid (Espagne), décédé à Paris le 10 janvier 1939 ; d'abord directeur de l'école Gerson, puis de l'école Bossuet, et enfin supérieur des externats de lycéens ; auteur de brochures sur l'éducation.

Paul FAUCONNET, né à Saint-Denis (Seine) en 1874, décédé à Paris le 12 décembre 1938 ; professeur de sociologie à la Sorbonne, disciple de Durkheim ; auteur d'un ouvrage sur *La Responsabilité*, grand animateur de *L'Année sociologique* (12 volumes) ; rédacteur au *Mouvement socialiste* et membre de « l'Union rationaliste ».

Mlle Marie GENEVOIX, décédée le 28 septembre 1938 ; auteur de quelques romans.

Marcel GOUNOUILHOU, né en 1881, décédé le 28 janvier 1939 ; funérailles en l'église d'Arcachon ; président fondateur du syndicat des quotidiens régionaux, ancien directeur de *La Petite Gironde* ; ancien député, ancien maire d'Arcachon, commandeur de la Légion d'honneur.

Le chanoine Frédéric HERMET, né en 1856, décédé à Rodez (Aveyron) le 4 février 1939, ancien curé de l'Hospitalet à Rodez ; maître de la préhistoire et de l'archéologie gallo-romaines ; auteur de volumes très estimés du monde savant.

Karel KAPEK, né le 9 janvier 1890 en Bohème, décédé à Prague, en Tchécoslovaquie, le 25 décembre 1938 ; écrivain tchèque ; d'abord journaliste, puis romancier et auteur dramatique ; grand patriote, grand ami du président Masaryk et de la France.

Pierre LAFITTE, né à Bordeaux en 1872, décédé à Paris le 12 décembre 1938 ; funérailles en l'église Notre-Dame

de Grâce de Passy ; grand animateur de la presse française, qui créa les éditions portant son nom, et fonda tour à tour *La Vie au grand air*, *Femina*, *Musica*, *Fermes et châteaux*, *Je sais tout*, *Excelsior* ; ancien président du conseil d'administration de *Paris-Midi*, directeur technique du *Figaro*, et président du conseil d'administration de « Radio 37 » ; commandeur de la Légion d'honneur.

Charles LIAGRE, né à Loos-lez-Lille en 1868, pieusement décédé à Gondecourt (Nord) le 27 décembre 1938 ; ancien rédacteur à *La Croix du Nord* ; membre de la Commission historique du Nord ; auteur de quelques ouvrages d'histoire locale ; fervent chrétien tout dévoué aux œuvres.

André MAUPREY, de son vrai nom André Bloch, né en 1881, décédé à Paris le 4 février 1939 ; homme de lettres et auteur dramatique ; auteur de nombreux livrets d'opérettes et adaptateur de plusieurs opérettes viennoises ; vice-président de la « Société universelle du théâtre » fondée par le franc-maçon Gémier ; franc-maçon, ancien vénérable de la loge « Ernest Renan », chevalier de la Légion d'honneur.

Le lieutenant-colonel Emile MAYER, né en 1851, décédé à Paris le 25 novembre 1938 ; écrivain militaire, collaborateur à nombre de journaux et revues, et tout récemment à *La Lumière* ; auteur de nombreux ouvrages.

Georges MAZE-SENCIER, pieusement décédé le 7 janvier 1939, au château d'Ailly ; funérailles en l'église de Saint-Claud-sur-le-Son (Charente) ; auteur de plusieurs ouvrages d'apostolat catholique.

L'abbé Pierre MÉTAIS, né en 1851 à Saint-Hilaire-des-loges (Vendée), décédé le 22 décembre 1938, muni des sacrements de l'Eglise ; curé de Sainte-Soline (Deux-Sèvres) depuis 1890 ; fondateur et administrateur de *L'Apiculture française* (organe de 40 sociétés d'apiculture ; mensuel ; à Sainte-Soline) ; prêtre admirablement dévoué aux œuvres de sa paroisse et à ses paroissiens.

Albert MONNIOT, né à Nangis (Seine-et-Marne) en 1863, décédé à Paris le 21 novembre 1938 ; funérailles en l'église Saint-Eugène ; littérateur, dramatiste, jadis rédacteur

à *La Libre parole* ; auteur de quelques romans de cape et d'épée, et de divers ouvrages de polémique.

Le R. P. Georges MOULIN, né à Buré (Orne) en 1893, pieusement décédé à Paris le 13 janvier 1939 ; religieux assomptionniste, directeur depuis un an de *La Documentation catholique* à laquelle il avait maintenu sa réputation et donné un intérêt de plus en plus accentué ; prêtre remarquablement instruit et charitablement dévoué, spécialisé dans les questions anglicanes et dans les divers problèmes de l'apologétique contemporaine ; aumônier de la maison des Dames du Calvaire.

Mme Luigia NITTI-DOLCI, née en 1904, décédée à Neuilly-sur-Seine le 1er janvier 1939 ; fille de Francesco Nitti, ancien premier d'Italie ; docteur ès-lettres de la Faculté de Paris ; femme d'une rare culture qui avait étudié spécialement les langues anciennes de l'Inde ; auteur de quelques ouvrages de linguistique.

Pierre PASCAL, né en 1861, décédé à la maison de retraite de Sarcelles (Seine-et-Oise) ; poète.

Lucien PATÉ, né à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire) en 1845, décédé à Paris le 6 janvier 1939 ; funérailles en l'église Notre-Dame des Champs ; avocat, ancien inspecteur des monuments historiques ; « poète de la Bourgogne », et aussi poète français ; auteur de plusieurs ouvrages.

Ernest PERROT, né à Pau en 1881, décédé à Paris le 19 novembre 1938 ; funérailles en l'église d'Auberive ; professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris ; auteur d'ouvrages remarquables très estimés.

Jean PETITHUGUENIN, décédé à l'hôpital Lariboisière, à Paris, le 17 février 1939 ; funérailles en l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Paris ; poète et romancier ; ancien rédacteur en chef de la *Revue des poètes* ; auteur de romans que nous ne recommandons pas.

Mgr Alexandre PONS, né en 1877 dans le diocèse de Toulouse, décédé à Carthage le 28 novembre 1938 ; chanoine titulaire de Carthage, prédicateur connu, auteur de plusieurs ouvrages.

Le colonel Sylvain RAYNAL, né à Bordeaux en 1867, décédé à Boulogne-Billancourt (Seine) le 13 janvier 1939 ; le célèbre défenseur du fort de Vaux, auteur d'un ouvrage intitulé *Journal de la défense du fort de Vaux* ; commandeur de la Légion d'honneur.

Ernest RENAULD, né en 1865, décédé à Bourges le 2 janvier 1939, après avoir reçu les secours de la religion ; ancien directeur du journal *Le Soleil* ; auteur de quelques ouvrages, et notamment, en 1936, d'un volume intitulé *L'Action française contre l'Eglise catholique et contre la monarchie*, que nous n'avons pas recommandé.

Le chanoine Charles RITZ, né en 1880 à Lorry-Mardigny (Moselle), décédé le 20 janvier 1939 dans un hôpital de Paris ; journaliste d'un talent vigoureux, loyal et net ; directeur du journal *Le Lorrain*, à Metz et conseiller général de la Moselle ; vaillant lutteur et grand patriote, qui consacra le meilleur de ses forces au service de l'Eglise et de la France.

R. P. Enrico ROSA, de la Compagnie de Jésus, né en 1870 à Biella (Italie), décédé à Rome le 26 novembre 1938 ; directeur de la célèbre revue catholique italienne, *La Civilta cattolica* ; auteur de nombreux ouvrages d'histoire, d'hagiographie, de théologie, de morale ; écrivain remarquable, intrépide défenseur de la foi catholique.

Jean SAINT-YVES, pseudonyme d'un officier ; décédé le 22 septembre 1938 ; auteur de quelques petits ouvrages.

Léon SAZIE, décédé le 17 janvier 1939, des suites d'un accident de circulation ; funérailles en l'église de Suresnes ; romancier populaire, particulièrement connu par ses créations de Zigomar et Fantomas.

Paul SÉJOURNÉ, né à Orléans en 1851, décédé à Paris le 14 janvier 1939 ; funérailles en l'église Notre-Dame des Champs ; inspecteur général des Ponts-et-chaussées, membre de l'Académie des sciences ; constructeur de nombreux ouvrages d'art, auteur d'un traité devenu classique, *Grandes voûtes* ; grand-officier de la Légion d'honneur.

Le commandant William SÉRIEYX, né à Metz, décédé

à Pont-à-Mousson le 9 janvier 1939, après avoir reçu les sacrements de la manière la plus édifiante, et après avoir accepté en chrétien le sacrifice de sa vie comme il avait fait, à l'époque des inventaires, le sacrifice de sa carrière militaire ; admirable patriote et valeureux chrétien qui ne connaissait que son devoir et le remplissait sans respect humain ; auteur d'ouvrages estimés que nous avons recommandés.

Albert-Emile SOREL, né à Versailles en 1876, décédé à Paris le 26 novembre 1938 ; fils de l'historien Albert Sorel ; conservateur de la Bibliothèque Thiers ; collaborateur de divers journaux et revues, auteur de nombreux romans et ouvrages historiques ; officier de la Légion d'honneur.

Le général Emile-Adolphe TAUFFLIEB, né en 1858, décédé à Cannes le 1er décembre 1938 ; ancien sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur ; auteur de quelques ouvrages.

Le chanoine Jules-Pierre-Norbert TOUZARD, né à Méantes (Manche) en 1867, décédé à Paris le 18 décembre 1938 ; prêtre de la compagnie de Saint-Sulpice, curé de Notre-Dame de la Croix ; auteur d'articles et d'ouvrages exégétiques.

Emile VANDERVELDE, né en 1866, décédé subitement à Bruxelles le 27 décembre 1938 ; président du Parti ouvrier belge, ancien ministre, professeur, journaliste ; franc-maçon, membre de la loge « Les Amis philanthropes » de Bruxelles ; grand-croix de la Légion d'honneur ; auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

Dom Anschaire VONIER, né dans le Wurtemberg, décédé en Angleterre le 27 décembre 1938 ; abbé du monastère bénédictin de Buckfast ; auteur de quelques ouvrages.

William-Butler YEATS, né en 1865 près de Dublin, décédé à Menton le 29 janvier 1939 ; écrivain de langue anglaise, célèbre poète celtique, un des plus purs représentants de la poésie d'expression irlandaise ; prix Nobel de littérature en 1923.

Henry de ZOGHEB, décédé subitement le 24 novembre 1938 ; administrateur du Cinéma-presse-expansion ; auteur

de quelques pièces et autres ouvrages que nous n'avons pas recommandés.

Remarque

Cette chronique nécrologique, que nous publions ici à la fin de chaque trimestre, n'est pas seulement la plus complète de ce genre, elle est surtout la seule qui tienne régulièrement compte de certaines vérités fondamentales de notre sainte religion.

Nous croyons, en effet, qu'aux yeux d'un chrétien, rien n'est plus important que de sauver son âme, et, par conséquent, de mourir dans la grâce de Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements ; que les funérailles chrétiennes sont un grand bienfait pour le défunt ; un honneur, un devoir et une grâce pour la famille ; une invitation à la prière ; une occasion de méditer les fins dernières ; une affirmation de la foi et de la piété de ceux qui y participent ; un sujet d'édification pour tous les fidèles.

Ces grandes vérités, nous les soulignons ici, pour le bien de nos frères, en recherchant, et en disant autant que nos renseignements sollicités et obtenus le permettent, si le défunt a, oui ou non, reçu les derniers sacrements et les honneurs de la sépulture chrétienne.

Il y a là, pensons-nous, non seulement une information qui intéresse tous les chrétiens unis les uns aux autres par la charité, mais un acte de religion et d'édification que toute publication catholique, en ce siècle de paganisation, a le devoir d'accomplir.

La « Revue des lectures »
Quelques traits de sa physionomie

(*suite*)

V

La *Revue des lectures* fait de l'action, et invite ses lecteurs à l'action.

Par son action de présence, elle barre la route à des entreprises louches ou dangereuses, elle fait échec à nombre de malfaiteurs de la plume et autres, avec plus d'efficacité que des ligues ayant du panache et des multitudes d'adhérents.

Ses diverses études et chroniques entrent en action, dès qu'elles entrent en lignes.

Ses paroles sont, comme eût dit le maréchal Lyautey, des « paroles d'action ».

Elle s'occupe de littérature, d'histoire, de sciences, de philosophie, etc., bref elle fait de la critique, mais c'est en vue de l'action, pour que ses critiques exercent leur action, et pour que les lecteurs s'en servent pour faire de l'action.

En dépit de l'apathie générale, la *Revue des lectures* reste fidèle à son programme : elle fait de l'action.

VI

La *Revue des lectures* n'est pas seulement un bulletin bibliographique semblable à beaucoup d'autres. Un bulletin bibliographique ne fait que de la bibliographie et ne change pas grand'chose aux personnes, à leurs idées et à leurs mœurs. Tandis que la *Revue des lectures* fait de l'éducation.

La *Revue des lectures* n'est pas un catalogue. Un catalogue, fût-il classé et méthodique, n'est qu'un document indicatif. Tandis que la *Revue des lectures* est éducative. Elle veut faire l'éducation du public.

Elle estime que, pour toute œuvre catholique, et singulièrement pour la nôtre, c'est là une mission primordiale.

Elle prêche les vérités éternelles, et aussi les vérités premières que tant de voix ennemies s'appliquent à dénaturer et à obscurcir.

Elle ne recourt pas, pour atteindre sa fin, à des sermons ennuyeux et rebutants, elle laisse parler les faits et c'est dans les faits et la critique des faits qu'elle inclut la leçon.

Elle met en garde contre les illusions, les sophismes, les erreurs, les bobards, les mensonges de toutes sortes, les cœurs et les cervelles de nos contemporains illettrés ou cultivés.

Elle s'applique particulièrement à inspirer le mépris et l'horreur des écrivains malfaisants, des mauvais livres et des lectures dégradantes.

Animée d'un ardent amour pour les bons livres et tous ceux qui s'en occupent, elle met en valeur, avec un zèle qui ne se ralentit jamais, les bons auteurs, les bons livres, les bonnes publications de toutes sortes, les livres bien

pensés et bien écrits, en un mot les livres de bien qui sont souvent plus agissants et plus influents que les gens de bien ; elle cherche à les faire aimer, pour les faire désirer, rechercher, accepter et suivre, comme des amis et des maîtres.

Bref, elle s'efforce de faire ou refaire l'éducation du public : elle a entrepris cette tâche immense et difficile mais nécessaire, et elle la poursuit, non sans difficultés mais non sans fruits. Elle est même parvenue, dans une mesure appréciable, à « bethléemiser » ses lecteurs et à créer parmi eux un esprit « Revue des lectures ».

Une histoire pour finir

J'ai rencontré, il y a déjà quelque temps, un homme qui a conçu et réalisé une œuvre hardie, d'intérêt national et catholique.

Les hommes de cette qualité sont rares. Et quand on a l'avantage d'en voir un, on ne lui parle pas de la pluie et du beau temps.

Après avoir donc préludé selon l'usage, je lui demandai d'abord :

— Et vos chefs ? Vos chefs vous ont-ils aidé, ou du moins encouragé et soutenu ? — En effet, mes chefs m'ont dit de marcher, mais quand l'œuvre était en bonne voie, et que la réussite était acquise.

— Un grand dévouement s'est-il jamais offert à vous seconder ? En d'autres termes, avez-vous jamais vu un homme qui vous ait dit : « J'ai de quoi vivre, j'ai la vocation du dévouement, j'en ai la faim et la soif... éprouvez-moi et puis prenez-moi » ? — Jamais je n'ai rien vu de semblable.

— Et des capitaux ? Avez-vous jamais vu un homme qui vous ait dit : « Votre œuvre rapporte 5 % à la caisse et mille âmes à Dieu... Je m'engage à décupler cela... Je vous offre cinq ou dix millions et tout mon acquis d'homme d'affaires : acceptez-moi » ? — Jamais, je n'ai rien vu de semblable.

Et après avoir devisé assez longtemps sur un thème qui nous était cher à tous deux, nous... nous donnâmes la main, comme deux frères.

Jean de LARDÉLEC.

LES ROMANS

I. — **Romans mauvais, dangereux ou inutiles pour la généralité des lecteurs.** — COLETTE, *Le Toutounier*, Ferenczi. — Guy MAZELINE, *L'Amour de soi-même*, Gallimard.

II. — **Romans dont les personnes suffisamment averties pourraient se permettre la lecture moyennant des raisons proportionnées.** — Waclaw SIEROSZEWSKI, *La Danseuse coréenne* (*Ol-Soni*), traduit du polonais par Jacqueline Faury-Deguisne et Joseph-André Teslar, « collection polonaise », éditions Malfère, 1938, 15 fr. — Jean des VALLIÈRES, *Les Filles du Rhône*, Albin Michel, 1938, 18 fr.

III. — **Romans dont la lecture est proposée aux grandes personnes, malgré le fond ou certaines pages, en raison du profit ou du délassement sans péril qu'ils procureront.** — Philippe AMIGUET, *Où volent les aigles*, Albin Michel, 1939, 18 fr. (publié d'abord dans *La Revue hebdomadaire*, à partir du 11 juin 1938). — Albéric CAHUET, *Les Abeilles d'or, Ile d'Elbe, 1815*, Fasquelle, 1939, 18 fr. — Maurice CONSTANTIN-WEYER, *La Nuit de Magdalena*, librairie des Champs-Elysées, 1938, 16 fr. — A.-J. CRONIN, *La Citadelle*, traduit de l'anglais par Maurice Rémon, Albin Michel, 1938, 25 fr. — Odon de HORVATH, *Jeunesse sans Dieu*, introduction et traduction par Armand Pierhal, collection « Feux croisés », Plon, 1939, 18 fr. — Margaret KENNEDY, *Solitude en commun*, traduit de l'anglais par Adrienne Terrier, collection « Feux croisés », Plon, 1939, 24 fr. — Concordia MERREL, *L'Amour trébuche*, adapté de l'anglais par E. de Saint-Segond, Tallandier, 1938, 15 fr. (publié d'abord dans le *Journal des débats*, à partir du 8 octobre 1938). — Françoise ROLAND, *Le Champ stérile*, Tallandier, 1939, 16 fr. 50. — Virginia WOOLF, *Années*, traduit de l'anglais par G. Delamain, préface de René Lalou, Stock, 1939, 25 fr.

IV. — **Romans recommandés pour les lecteurs d'âge convenable ou sagement formés.** — James-Oliver CURWOOD, *Le Fils des forêts* (*Son of the forests*), traduit de l'anglais par Louis Postif, collection « Les Meilleurs romans étrangers », Hachette, 1938, 15 fr. — Yves DARTOIS, *La Bonne aventure, ô quel!*, Tallandier, 1939, 15 fr. — Victor FÉLI, *Le Mot que rien n'efface*, éditions Alsatia, 1938, 12 fr. — Selma LAGERLOF,

Mon journal d'enfant, traduit du suédois par T. Hammar et M. Metzger, avant-propos de A. Jolivet, Stock, 1939, 18 fr. — Madame Jack LONDON, *Journal de bord du « Snark »* (*The log of the Snark*), traduit de l'anglais par Marcel Carret et Louis Postif, préface d'Alain Gerbault, collection « Les Meilleurs romans étrangers », Hachette, 1938, 15 fr. — Le Commandant VERDUN, *La Guerre souterraine*, Denoël, 1939, 12 fr.

I

A quoi bon s'étendre sur un livre de Mme Colette, quel qu'il soit ?

C'est toujours la même chose : un style brillant, nuancé, un esprit subtil et sûr de lui, mais une impudeur absolue.

Il en est ainsi dans *Le Toutounier*. Ce « toutounier », c'est le canapé familial qui symbolise, pour les quatre sœurs Eudes, leurs souvenirs de jeunesse et l'appartement auquel, à travers les vicissitudes de la vie, elles sont restées étroitement attachées.

Et l'on ne pourrait que les louer de ce sentiment, s'il n'était enveloppé d'une atmosphère trouble, souvent même équivoque, si les faits et gestes de ces filles avaient une allure moins cynique, s'il était question, dans le livre, d'autre chose que de leurs corps, de leur maquillage, de leurs habitudes physiques, et des hommes mariés qui vont divorcer par amour pour deux d'entre elles.

Nous en avons assez dit pour montrer le vide et la misère de ces cent soixante-dix petites pages.

L'Amour de soi-même, de M. Guy Mazeline ? Une ineptie et une malpropreté.

M. Guy Mazeline s'y évertue à nous entretenir d'une bande d'individus, hommes et femmes, qui n'ont d'autre occupation dans la vie, d'autre préoccupation dans la cervelle (je ne dirai certes pas dans l'âme), d'autre idéal dans l'esprit, que de chercher çà et là des amours ou des haines variées, de se trouver beaux ou laids les uns les autres, de se faire en toute hypothèse du mal les uns aux autres, et de cultiver leur corps comme le seul bien (avec l'argent) qu'ils puissent posséder en ce monde.

En tête de cette repoussante société figure une espèce de garçonne nommée Eveline, dont les amants ne se comptent plus et qui arbore son inconduite comme un drapeau.

Elle est « magnifique ». La plupart des jeunes gens qu'elle provoque sont, eux aussi, magnifiques.

L'un d'eux a poussé dans un précipice, pour enrichir celle qu'il

aime en secret, une vieille dame dont Eveline devait hériter. La femme légitime d'un second tire un coup de revolver qui atteint par erreur le doux héros du premier drame. Un troisième tombe à l'eau et c'est Eveline qui le repêche, pour devenir aussitôt sa maîtresse.

On voit le genre. Il est digne de cette Académie Goncourt qui fait une si singulière propagande à la France, et qui a donné son prix à M. Guy Mazeline en 1932.

II

Les déboires d'un jeune élève mandarin à la cour de son protecteur, son amour timide pour une courtisane esclave, maîtresse de la fille du premier ministre, une révolution de palais où tous deux trouvent la mort, forment le sujet du roman de Waclaw Sierozewski, *La Danseuse coréenne* (*Ol-Soni*).

Mais en filigrane, il faudra y voir surtout une très curieuse étude des coutumes coréennes et de la lutte que mène un vieux monde attaché à son passé pour échapper à l'influence des idées occidentales que personnifient les Américains.

Le récit est sobre, bien mené, les caractères, tel celui du vieux serviteur de l'élève mandarin, bien burinés. Et l'on peut se fier à la précision des détails de mœurs que nous y donne l'auteur, ethnologue connu, spécialiste jadis des coutumes yakoutes.

Le roman, évidemment, n'est pas pour petites filles. Mais il n'est pas immoral et la scène qui risquerait d'être trop légère, celle du festin où la danseuse se dépouille de ses vêtements, est voilée au bon moment, même dans le roman, par une panne d'électricité...

M. Jean des Vallières (*alias* Jean Ravennes) intitule son nouveau roman *Les Filles du Rhône*. Il eût été plus précis en disant « les Filles de la Camargue ». Car c'est bien là, en Arles, et jusqu'au bord de la mer, qu'il place son récit.

Avant tout, il nous redonne la vie de ces « cavaliers-pasteurs » que « la vocation héréditaire de la « bouvine » (élevage des taureaux) attache à leurs pampas lacustres ».

Leurs coutumes, leurs légendes, leur sentiment de la famille qui ne triche « ni avec le devoir ni avec l'honneur », leur vie mouvementée, leurs passions, plus intérieures que bruyantes, tout à la fois leur insouciance joyeuse et la gravité de leurs âmes, leurs fêtes religieuses auprès des Saintes Maries de la mer, mêlées de rites païens... voilà tout ce que très habilement, de manière très vivante, nous a peint l'auteur.

Dans ce cadre à peu près désertique, dans ce milieu presque patriarcal, un drame sentimental se déroule qui manque bien un peu de crédibilité.

L'analyse des sentiments, la peinture des caractères sont extrêmement attachantes.

On ne peut oublier ces deux sœurs étonnantes, leur père le comte de Vauvert qui sacrifie tout à la « bouvine », Danjoux, le mari misérable de Frédérique, et tous ces « gitans », cavaliers, bohémiens.

M. des Vallières nous avertit qu'il a composé son roman pour le cinéma : la composition s'en ressent parfois, et le style aussi. Mais le film est la vie même.

Il est regrettable que la sensualité affleure si souvent dans ces pages. Nous n'accusons pas l'auteur d'avoir créé ou recherché à plaisir la volupté. Il l'a rencontrée, ardente et silencieuse, et il l'a redite comme un fait, sans description appuyée.

Ajoutons qu'à trois reprises, il a quelque peu ridiculisé des croyances ou manifestations religieuses.

III

Où volent les aigles, dit le titre du nouveau roman de M. Philippe Amiguet, et l'on devine qu'il s'agit de la montagne.

C'est dans les Alpes valaisanes, en effet, que le jeune écrivain suisse fait vivre ses personnages. Et son livre vaut beaucoup plus par son cadre que par son thème.

Non que celui-ci, en dépit de quelques passages sensuels, soit répréhensible. Mais, à la vérité, il n'existe pas.

On cherche en vain dans cette histoire un sujet proprement dit. On n'y trouve que des bouts d'intrigue adaptés tant bien que mal les uns aux autres et qui sont loin de former un tout.

Le gardien de barrage Cressaz, après avoir perdu sa petite fille, se détourne de son foyer pour fréquenter nuit et jour une servante d'auberge piémontaise.

Sa femme, la pauvre Mariette, trahit sa religion (nous sommes en milieu protestant) pour suivre le représentant d'une secte darbyste.

Son compagnon habituel de chasse, le braconnier Busset, se perd dans la montagne et disparaît à jamais.

Telle est l'ossature du roman, mais une ossature mal articulée, qui donne une impression d'incertitude ou de négligence, soit que l'auteur ait hésité dans la conduite de son récit, soit qu'il n'ait pas cru devoir le composer plus soigneusement.

Par contre, tel ou tel incident pourrait en être détaché comme un morceau d'anthologie.

La poursuite des chamois par Busset, l'orage en pleine montagne, l'homme pris par le brouillard entre les précipices, sont autant de tableaux saisissants.

Et la mort et l'enterrement de la petite Berthe, au début, sont chargés d'une profonde émotion.

Pour évoquer, dans *Les Abeilles d'or*, la vie de l'île d'Elbe pendant la brève souveraineté de Napoléon, M. Albéric Cahuet a, avec raison, préféré la formule du roman historique à celle de l'histoire romancée.

Les personnages historiques, Napoléon, Pauline, y passent au fond de la scène, échangent quelques mots avec les personnages du roman ; mais M. Albéric Cahuet s'est gardé de leur prêter des sentiments, de longs discours ou des aventures de son invention.

Quant aux personnages qu'a créés l'auteur, ils paraîtront sans doute aussi conventionnels que leurs aventures, trop prévues dès les premières pages du livre.

Mais l'atmosphère de la petite île est bien rendue et les sentiments groupés autour de l'Empereur bien synthétisés.

Les amours d'un jeune Français donnent au roman une note sentimentale assez touchante, mais extrêmement banale.

Certains détails de cette histoire obligent, malgré la grande discrétion de l'auteur, à la réserver aux lecteurs avertis.

Le dernier roman de M. Maurice Constantin-Weyer se déroule au Spitzberg, le pays des nuits de six mois, près de la baie de Magdalena, à l'extrême nord-ouest de l'île.

Ainsi s'explique le titre, à première vue quelque peu énigmatique, *La Nuit de Magdalena*, qui recouvre cette histoire.

Comme dans ses derniers livres, tout en se maintenant, pour les idées, sur un plan assez élevé, l'auteur y côtoie quelquefois des situations assez scabreuses.

Le récit, fait à la première personne, coordonne les souvenirs d'un certain Laurens, romancier, qui a fait la guerre de tranchées, qui a vécu au Canada la rude vie de chasseur, et qui, en un mot, par son passé, ressemble assez à M. Maurice Constantin-Weyer lui-même.

Quelques allusions, assez indiscrètes, à des aventures passionnelles antérieures, auraient même été avantageusement laissées dans l'ombre.

Ce Laurens donc, embarqué sur un yacht d'amis pour une croisière aux régions nordiques, rencontre, près de la baie de Magdalena, un jeune couple de savants scandinaves, établis là pour

des études de physique météorologique. Le mari, tuberculeux, se sait condamné. La jeune Norvégienne le soigne avec un parfait dévouement.

On devine bien ce qui va arriver, puisque telle est la règle du roman français d'aujourd'hui. Le quinquagénaire qu'est Laurens s'amourache de la jeune femme. Tout en se donnant le prétexte de ne pas abandonner en des lieux si redoutables un mourant, il quitte le yacht et passe l'hiver près des météorologistes.

Or le jeune Norvégien, qui a tout deviné, s'offre de lui-même à la mort, et sa femme, devenue libre, devient l'épouse de Laurens « devant Dieu, en attendant de l'être devant les hommes ».

Seulement il arrive qu'elle aussi, à son tour, perce le secret de la mort du jeune savant et, désespérée, quitte définitivement Laurens, qui, désabusé, n'a plus qu'à prendre le chemin du retour vers la France.

L'historiette vaut ce qu'elle vaut, et, du point de vue moral, ce n'est pas énorme. Du moins est-elle contée avec un réel talent.

La finesse dans les analyses psychologiques y rejoint le pittoresque habilement saisi des paysages polaires.

De plus, et il faut l'en louer, l'auteur sait toujours s'arrêter à temps, lorsqu'il frôle des situations plus que délicates, pour ne pas offenser ses lecteurs.

A.-J. Cronin est, nous l'avons dit déjà (en 1937, p. 1052), un médecin anglais qui exerce sa profession dans un pays minier de la Grande-Bretagne.

Le roman *Citadelle*, qui est son troisième roman, a, d'après ce qu'on dit, été traduit dans le monde entier, et il a été mis à l'écran par le célèbre metteur en scène King Widor.

Volontiers je mettrais *La Citadelle* à côté des meilleurs romans de Dickens.

Sensibilité frémissante, art consommé d'éveiller et de retenir l'intérêt, clarté de l'intrigue, sûreté des analyses psychologiques, haut idéalisme du sujet et réalisme minutieux des détails, tout y est dans ce roman sur les « morticoles » anglais, qui a eu, paraît-il, un énorme succès en Angleterre.

L'on suit avec passion la longue et dure lutte que le jeune docteur André Manson soutient contre les médecins profiteurs, paresseux ou blasés, qui se retranchent dans « la citadelle », contre lui-même aussi, pour vaincre la routine et le charlatanisme.

Il est puissamment aidé par sa femme qui lui remonte le moral au début de sa carrière, quand il lui faut surmonter les jalousies de rivaux puissants.

Quand les premiers succès paraissent, il se laisse éblouir, oublie le bel idéal qu'il s'était fixé et délaisse sa femme.

Mais il se reprend et elle l'aide à se reprendre. Malheureusement elle meurt. C'est son souvenir qui l'aidera à triompher.

L'auteur est un romancier de marque, un moraliste à sa manière, et un grand écrivain.

Quant à *La Citadelle*, c'est un des plus beaux et des meilleurs romans que l'on ait traduits de la littérature anglaise contemporaine.

Jeunesse sans Dieu, publié d'abord dans la *Revue de Paris*, est l'œuvre d'un jeune Bavarois d'origine hongroise, auteur dramatique et romancier fort apprécié dans l'Allemagne préhitlérienne. Réfugié en France après l'invasion de l'Autriche, Odon de Horvath trouva la mort dans un banal accident, à Paris, un soir de tempête, le 1er juin 1938.

Disons tout de suite que quelques pages un peu trop osées (la suppression de quelques détails aurait pu les améliorer facilement) et un peu de « freudisme » qui court dans le volume, ne permettent pas de le mettre entre toutes les mains.

Et c'est dommage, car l'œuvre est originale. Elle nous ouvre des horizons sur la mentalité, à base d'inhumanité et de violence, des jeunes garçons en pays hitlérien (le pays n'est pas nommé, mais on le devine), sur la liberté de pensée des professeurs, sur les camps paramilitaires, sur les clubs de résistance.

Tout cela se laisse entrevoir à l'occasion d'un drame à l'antique sur un thème très moderne (le meurtre d'un élève où la responsabilité du professeur est engagée), mais où l'action rappelle parfois un peu le roman policier.

Dieu n'est pas absent de ce livre, tout au contraire. Il s'impose, un peu comme le « fatum » des anciens, semblerait-il.

En fait, il apparaît dans le filigrane de ces pages comme étant celui qui avant tout aime la vérité et force l'âme à s'élever vers un idéal de droiture parfaite.

Une figure de prêtre, du type du curé trop bon vivant, mais plein de bon sens et de réflexions burinées, s'y fait voir. Elle ne scandalisera personne, si elle ne plaît pas à tous.

Livre qu'on ne peut dédaigner, car il est aussi puissant que parfois déconcertant. Livre pour personnes averties.

Le titre anglais du dernier roman traduit de Margaret Kennedy est *Together and Apart*.

Son titre français, *Solitude en commun*, rend-il d'une manière

exacte la signification de ce livre un peu compliqué, un peu dispersé, mais profond, et dont une seconde lecture nous permettrait sans doute de mieux goûter toute la valeur ?

Oui, dans une certaine mesure. C'est, si l'on veut, le roman du divorce, le roman d'une famille où les époux se sont séparés pour ainsi dire par caprice, et dont la dislocation influence plus douloureusement qu'ils ne le croient eux-mêmes la destinée des enfants.

Après bien des années de mariage, Betsy a voulu s'éloigner d'Alec, jugeant qu'ils n'étaient plus faits l'un pour l'autre.

Chacun d'eux a créé un nouveau ménage, tandis que leurs trois enfants, Kenneth, Eliza, Daphné, restaient d'abord avec leur mère, en attendant de choisir, à seize ans, celui des deux auprès duquel ils continueraient leur vie.

C'est à la fin seulement que les conséquences d'une telle situation se découvrent au cœur de ceux-là même qui en ont été les responsables ou les victimes.

Désaxés, ballotés, n'ayant fait que ce qu'ils voulaient, mais ne sachant pas au juste ce qu'ils voulaient, Kenneth et Eliza s'aperçoivent qu'ils sont malheureux.

Alec et Betsy, de leur côté, n'ont guère trouvé dans leur second chemin que déceptions, amertumes et regrets.

Et c'est bien cela qu'il faut, semble-t-il, répéter : ils ont fait ce qu'ils voulaient. Ou plutôt, ils ont cru faire ce qu'ils voulaient.

Mais « est-ce qu'aucun de nous a fait ce qu'il voulait ? » se demande Eliza (p. 355). « ...Les Canning, ajoute l'auteur, ne formaient plus une famille. C'étaient cinq individus sans existence commune. Jusqu'ici elle n'avait jamais tout à fait accepté cette idée ; les habitudes de toute une vie sont trop puissantes et elle avait persisté à considérer elle-même, ses parents, Kenneth et Daphné comme quelque chose d'uni, comme un groupe qui avait été séparé temporairement et par accident... »

Il était bon de citer ces lignes tout entières, parce qu'elles résument bien la pensée qui a dicté le livre et en apportent la conclusion.

Cette conclusion, tous les lecteurs ne sauraient peut-être pas la tirer ; au milieu des péripéties qui s'enchevêtrent dans le récit, le public inattentif ou peu capable de réflexion en perdrait facilement le fil.

Par ailleurs, encore que la sensualité en soit heureusement absente, *Solitude en commun* ne convient, par sa trame et par quelques épisodes, qu'aux âmes solidement formées.

Mais ce roman vivant, mélancolique et sans banalité est de

ceux qui peuvent servir à la connaissance des hommes et dont on garde le souvenir.

Rien de plus difficile que de garder intacte la bonne entente dans le ménage, surtout quand avant de se marier, les futurs époux n'ont pas pris la peine de s'étudier l'un l'autre. Alors, facilement, « l'amour trébuche », comme dit fort bien Mme E. de Saint-Segond, qui adapte sous ce titre expressif et heureux, *L'Amour trébuche*, le roman de Miss Concordia Merrel, *The marriage Anna.*

Anne Maitland et Scott Kendish se rencontrent pour la première fois à un bal masqué. Au premier regard, ils s'enflamment, et à la fin du bal — fin mouvementée s'il en fut — ils sont fiancés. Quelques semaines plus tard, les voilà mariés.

D'abord tout va bien. Scott gagne largement sa vie dans la banque et Anne, de son côté, a de jolis émoluments comme secrétaire.

Ils deviennent riches grâce aux fructueuses opérations boursières de Scott. Mais les jeux de Bourse sont dangereux.

Un beau jour, Scott est ruiné. C'est la misère pour le ménage. Cruelle épreuve pour l'amour. « Deux êtres humains représentant l'aboutissement d'une évolution remontant à des milliers d'années, s'étaient figuré, avec la témérité de la jeunesse, qu'il suffisait d'un seul regard — sous le signe de l'amour — pour se connaître l'un l'autre. Ils attribuaient à ce premier regard un pouvoir magique, alors qu'il leur avait seulement révélé leur amour réciproque. C'était sur cette base illusoire que Scott et Anne avaient construit leur union conjugale » (p. 157).

Dieu merci, Anne était sérieuse et vaillante et Scott un peu faible mais tendre et plein de bonne volonté.

Grâce à une vieille cousine au cœur d'or, tout s'arrange et l'amour conjugal est sauf. Mais il était temps !

Combien d'autres ménages bâtis sur une même illusion font naufrage ! Miss Concordia Merrel en donne un exemple dans la propre famille d'Anne.

Cet exemple est à méditer par les jeunes gens et les jeunes filles. Ils le feront avec plaisir, car ce roman est fort bien fait, émouvant parfois et composé d'un mélange de romanesque et de réalisme extrêmement savoureux.

Le Champ stérile tient davantage, il nous faut bien le dire, du feuilleton ou du mélo que de la littérature.

L'auteur qui signe les romans du pseudonyme Françoise Roland y présente une situation qui est fort intéressante en elle-même, bien qu'elle ait déjà été exploitée plus d'une fois : le ménage sans enfant qui adopte un petit orphelin et chez qui, par la suite, un bébé est attendu.

Mais ici, l'espoir tardif d'une maternité ne se réalise pas. Le nouveau-né tant désiré n'est pas destiné à vivre, et Dominique, qui avait fait ce rêve merveilleux d'être mère, retrouvera la profonde tendresse que lui inspirait précédemment le petit étranger introduit dans sa maison.

Le drame serait plus prenant s'il était rédigé en un style plus sobre. L'abus des exclamations, des mots excessifs et d'un pathétique de façade lui donne un aspect artificiel et forcé, qui ne saurait plaire qu'à certains lecteurs.

Sachons gré, du moins, à Françoise Roland de rester toujours sur le plan chrétien, de ne pas craindre d'invoquer Dieu dans la peine comme dans la joie.

Mais est-elle bien sûre que la stérilité du mariage soit, comme elle l'affirme (p. 15) une cause d'annulation en cour de Rome ?

Mme Virginia Woolf, la grande romancière anglaise, dont on vient de publier la traduction de son dernier volume, *Années*, est la fille cadette de sir Leslie Stephen, « cambridgeman » et chef du mouvement rationaliste anglais, et l'épouse d'un autre « cambridgeman », sir Leonard Woolf.

Elle a publié divers romans qui, pour la plupart, ont été analysés ici. *Années* est une suite.

Nous sommes, dès le début, introduits dans une nombreuse famille. La mère se meurt et c'est, pour l'écrivain, l'occasion de notations bien cruelles.

Il semble, en effet, que cette mort soit désirée par certains membres de la famille et accueillie par d'autres avec indifférence.

L'auteur saute à pieds joints par-dessus les années et mène ses héros jusqu'à la vieillesse.

De très piquantes études de caractères font l'intérêt de ce livre. Aucun personnage n'est banal, mais aucun n'est non plus très vertueux et il est difficile à des esprits français de s'expliquer certains de leurs propos. Ils vivent côte à côte en se méprisant.

C'est là un livre intéressant, mais amer et qu'il ne faut pas faire lire à la jeunesse.

IV

Le célèbre écrivain américain, J.-O. Curwood, avait laissé en mourant un manuscrit contenant des « mémoires autobiographiques » qui viennent d'être publiés sous le titre de *Le Fils des forêts*.

Ce livre est en effet une courte biographie de l'auteur. Curwood y raconte ses années d'enfance vagabonde, ses escapades, ses premières études souvent interrompues, son désir d'apprendre, son entrée à l'Université, ses timides essais d'écrivain besogneux, ses nombreuses aventures, sa carrière journalistique, ses voyages au Grand-Nord, et enfin l'histoire de ses premiers romans qui allaient lui assurer le succès, la fortune et la gloire.

Il termine par des « conseils aux jeunes écrivains », sur la manière d'écrire et l'art de réussir dans la littérature.

Ils sont le fruit d'une longue expérience et dénotent une grande bonté de cœur et cet amour inné de la nature qui a toujours inspiré le célèbre romancier. Suit la nomenclature des principaux ouvrages de J.-O. Curwood : histoires de bêtes, romans d'aventures, etc., qui ont déjà presque tous été traduits et publiés en français et analysés ici.

Celui que nous venons d'étudier peut être lu par tous avec intérêt. Quelques légères réserves au point de vue religieux.

Nous avons dit déjà tout l'agrément que nous procuraient les romans de M. Yves Dartois. *La Bonne aventure, ô gué!* nous a ravis, bien qu'il nous ait paru, à la réflexion, fort romanesque.

Un vieux monsieur très riche est séquestré plus ou moins par des cousins avares qui guignent sa fortune.

Sa fille, qui revient de la pension où ils l'ont reléguée le plus longtemps possible, les gêne énormément. Ils décident de s'en débarrasser à tout prix. Un jeune homme entre dans leur jeu. Un autre joue le jeu contraire.

Après des péripéties nombreuses et amusantes mais follement romanesques, l'honnête jeune homme épouse la fille et expulse les cousins.

M. Yves Dartois conte si allègrement qu'on n'a pas le temps de s'apercevoir qu'il arrange les choses à sa façon qui est bien arbitraire.

Et puis il a tant d'esprit et il souligne lui-même avec tant de bonne grâce le romanesque des aventures qu'on ne lui tient pas rigueur.

La sympathique romancière qui a déjà écrit tant de belles œuvres, sous le nom de Victor Féli, vient de publier un excellent petit roman qu'elle intitule *Le Mot que rien n'efface.*

Elle y célèbre la grandeur et la beauté du mariage catholique. Le mot que rien n'efface, c'est le « oui » sacramentel échangé entre les conjoints.

Malgré les tentations semées sur sa route, Ghislaine de Peyrefort est restée fidèle à cet engagement.

Elle aura la consolation, après de longues années d'attente, de voir son mari, Albert Charandon, s'élever jusqu'à elle et comprendre tous ses devoirs sociaux et religieux.

Ce fils d'industriels enrichis, au contact d'une femme qu'il a épousée sans amour, pour son nom, apprendra la délicatesse de sentiments des vieilles races imprégnées de christianisme.

Autour de ce couple central gravitent de nombreux personnages finement observés tel, par exemple, le vieux notaire, mentor sage et éclairé.

Selma Lagerlöf nous livre son journal de la quinzième année. Elle l'intitule *Mon journal d'enfant.*

Le titre fait un peu illusion. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un journal « d'enfant », car Selma Lagerlöf a quatorze ans lorsqu'elle le commence et, de plus, il ne se poursuit que durant quelques mois.

C'est là vraiment un journal d'adolescente et assez spontané pour donner une image exacte de cet âge indécis pendant lequel s'éveillent des sentiments nouveaux, par exemple l'amour de la fillette pour un étudiant ami de son frère.

La souffrance qu'éprouve l'adolescente lorsqu'elle apprend les fiançailles du jeune homme montre assez qu'elle est déjà femme.

Le récit de la vie de Selma chez son oncle et sa tante de Stockholm, ses rapports avec ses cousins et les amis de sa famille, sont esquissés avec beaucoup de charme.

De délicates notations, l'ébauche de sentiments très nuancés doivent servir à préciser la psychologie d'une enfant de quatorze ans, désireuse de bien faire et tout à fait dépourvue de vanité.

La visite des enfants à l'Institut légal de Stockholm ou à la Loge sont des traits de mœurs intéressants, parce qu'ils caractérisent bien la différence de mentalités entre les races.

On regrette en fermant le livre que le « journal » s'arrête si tôt, car ce récit est charmant.

Le livre que Mme Jack London intitule *Journal de bord du « Snark »* sert de complément à celui de Jack London intitulé « *La Croisière du « Snark »* (analysé ici en 1937, p. 45).

Mais cette fois c'est Mme London qui tient la plume, après avoir tenu la barre aux côtés de son mari à bord du « Snark », petit sloop de onze mètres, sur lequel ils embarquèrent à San Francisco en 1907 pour une croisière de deux ans à travers le Pacifique.

Ils visitèrent ainsi les îles Hawaï, les Marquises, les îles de Cook, les îles Samoa, Fidji, Salomon, avant de débarquer à Sydney, fourbus mais heureux, pour regagner l'Amérique.

Mme Jack London publie le journal de bord qu'elle a rédigé elle-même au jour le jour tout le long du voyage. C'est la vie à bord jusque dans ses moindres détails.

L'auteur les expose avec autant d'humour et de pittoresque que de fraîcheur et de juvénil enthousiasme. Tout y est. Véritable poème de la mer, poème aussi des îles visitées, ce journal est écrit avec élégance et une absolue discrétion. C'est une lecture pour tous, et une lecture charmante.

La Guerre souterraine, du commandant Verdun, est, nous apprend le général Weygand dans sa préface, le premier d'une série de romans éducatifs destinés à la jeunesse française et au fronton de laquelle est inscrit ce titre général : « Face à l'ennemi ».

Nous n'oserions pas prédire à l'auteur le succès formidable des romans de guerre du capitaine Danrit. Mais, à en juger par ce premier roman, nous le souhaiterions volontiers.

Conçu suivant une formule simple, mettant en scène des types classiques, celui-ci est à la fois une excellente œuvre de vulgarisation et une œuvre d'une valeur morale incontestable.

Il expose avec une remarquable clarté, dans un récit alerte, tour à tour sérieux, plaisant et émouvant, à la portée de tous les lecteurs et animé par des épisodes romanesques, la vie de nos troupes de forteresse en temps de paix, en alerte et au combat.

Résumé de cette chronique

Parmi les romans que nous avons étudié avec tout le soin qu'ils méritent, nous signalons particulièrement :

Pour les lecteurs avertis : Cahuet, *Les Abeilles d'or* (p. 277) ; — Kennedy, *Solitude en commun* (p. 279).

Pour les grandes personnes : Amiguet, *Où volent les aigles* (p. 276) ; — Cronin, *La Citadelle* (p. 278) ; — Merrel, *L'Amour trébuche* (p. 281).

Pour toutes les personnes qui peuvent lire des romans : Yves Dartois, *La Bonne aventure, ô gué* (p. 283) ; — Victor Féli, *Le Mot que rien n'efface* (p. 284) ; — Mme Jack London, *Journal de bord du « Snark »* (p. 285).

Ch. BOURDON.

Le redressement moral
Les obstacles qui le rendent impossible

Il n'est pas de journal un peu libre qui n'ait constaté les progrès rapides de l'abaissement moral en France.

Nous ne parlons même pas de cette corruption inconsciente des « masses » qui leur fait accepter comme naturelle l'autre corruption, parfaitement consciente celle-là, des élites légales — qu'on nous pardonne l'expression : gouvernants, élus, hauts fonctionnaires.

C'est le bon sens, c'est l'intelligence, dans l'acception vulgaire du mot, dont le déclin se voit à mille signes, d'un bout à l'autre de la hiérarchie sociale.

La radio, la presse, le cinéma ne sont pas les seuls, ni même les principaux agents de cette décomposition. Le fait que leurs mensonges, leurs billevesées, leurs appels aux instincts grossiers trouvent audience auprès du grand public ne s'explique qu'en raison de l'effroyable préparation subie par les jeunes générations au sein de l'Ecole officielle.

Un instinct de négation, de nivellement et de destruction a été développé, soigneusement entretenu dans les âmes des écoliers depuis un demi-siècle, les disposant à bien accueillir, une fois adultes, l'orientation marxiste donnée à toutes les formes de notre vie publique.

Un « redressement moral » signifierait le retour aux disciplines qui ont fait naguère la France grande : respect du mérite, culte de l'honneur, du travail, de la famille, de la Patrie.

Si ce n'est pas cela que l'on veut dire, qu'on nous éclaire.

Si c'est bien cela, nous demandons comment un tel but pourra être atteint avec l'école que nous avons. (Emile BERGERON, *Le National*, 8 octobre 1938).

On proclame sans cesse, et même du haut de la tribune qu'il faut que la France opère son redressement. Mais tout redressement sera impossible en France tant que la presse n'aura pas opéré le sien.

Si nous mourons, nos journaux, ou du moins beaucoup d'entre eux, y seront pour quelque chose. Et cela aussi doit être dit. (Nicolas LEROUGE, *La République*, 7 octobre 1938).

LES
PIÈCES DE THÉATRE

LES ŒUVRES RÉCENTES ET ACTUELLEMENT A L'AFFICHE

L'AMANT DE PAILLE, comédie en 3 actes de MM. Marc-Gilbert Sauvajon et André Bost ; représentée pour la première fois à Paris le 19 février 1939. (THÉATRE-MICHEL). — II.

Encore une histoire de mari trompé. Elle a pour auteurs deux jeunes, doués d'un indéniable talent, qui nous offrent une affabulation très moderne du *Chandelier*.

Elle met en scène, non sans bien des invraisemblances, un directeur de journal que sa femme trompe principalement avec son secrétaire.

Celui-ci oriente les soupçons du jaloux sur un sien ami, un poète, qui se trouve engagé, sans le vouloir, dans une aventure de laquelle il se tirera à son honneur après avoir remis la femme adultère dans le bon chemin. La vertu triomphe.

Cette pièce abonde en traits d'esprit, mis en valeur par une interprétation de grand mérite.

Pleine de bonne humeur et de fraîcheur, elle serait divertissante, si elle n'était que l'exposé d'un mari bafoué, tourné en ridicule, et d'une femme cynique qui a le vice dans la peau.

Nous faisons sur ce spectacle les plus expresses réserves.

MANON LESCAUT, douze tableaux de Marcelle Maurette d'après l'abbé Prévost ; représentés pour la première fois à Paris le 2 février 1939. (THÉATRE MONTPARNASSE-GASTON-BATY). — I.

De toute l'œuvre de l'abbé Prévost, il n'y a que *Manon Lescaut* qui subsiste.

C'est un roman dangereux, car il montre l'amour-passion dominant tout et entraînant le chevalier Des Grieux aux pires bassesses.

L'opéra de Massenet, sur livret de Henri Meilhac et Philippe Gille, a sans doute contribué beaucoup à la célébrité de Manon. Mais le livret a pris des libertés avec le roman et n'en donne qu'un assez pâle reflet.

Au contraire, Mme Marcelle Maurette s'est attachée à découper en tableaux successifs les divers épisodes du roman, et même à reconstituer le style XVIIIe siècle.

M. Gaston Baty a composé une mise en scène qui nous offre un album d'estampes plutôt qu'une pièce de théâtre. Il serait

agréable de feuilleter cet album si les estampes n'étaient point des estampes galantes et parfois libertines.

Nous voyons d'abord M. Des Grieux gourmander son fils. Puis Manon, derrière les grilles de Saint-Sulpice, jouer la grande scène de la séduction.

Le faible Des Grieux suit la coquette et son coquin de frère, le garde du corps Lescaut. On ne nous fait grâce ni du réveil des amants dans la chambre de Manon, ni de ses agaceries autour d'un vieux mais riche protecteur, ni de ses propos cyniques.

Des Grieux est coffré à Saint-Lazare par un protecteur de Manon, furieux d'avoir été berné.

Là se place une scène ridicule : l'aumônier de la prison, en chemise et une énorme barrette sur la tête, vient faire de la morale à Des Grieux, et le tableau s'achève sur un simulacre de confession.

A la suite de l'abbé Prévost, Mme Marcelle Maurette nous montre le fils du gouverneur de la Nouvelle-Orléans faisant une cour ardente à Manon, le duel au cours duquel Des Grieux tue son rival, et enfin la mort de Manon dans le désert.

A ce moment, Des Grieux dit à Manon de penser à Dieu. « Oui, Dieu, murmure Manon, encore un vieux, je m'arrangerai ! »

C'est sur ce blasphème que s'achève ce spectacle qui, s'il charme les yeux par les couleurs et la science de la mise en scène, laisse dans l'âme une impression de dégoût et de malaise.

Tout est bas, tout est vil, tout est odieux, en un mot, dans cette histoire d'une « fille » qui entraîne dans la boue un être faible et veule.

Pourquoi M. Baty applique-t-il son talent, qui est réel, à un sujet aussi démoralisant ?

N'aurait-il pas autant de goût et de plaisir à nous présenter des images aussi belles, quant à la forme, mais choisies pour élever les cœurs au lieu de les avilir ?

RADIKAYAGA, comédie-farce en trois actes, d'André Beaucour ; représentée pour la première fois à Paris le 16 février 1939. (Théatre de l'Abri). — II.

Dans un petit théâtre en sous-sol qui abritait naguère des spectacles fort licencieux, « le Bélier », compagnie d'études dramatiques (fondée par André Villiers et Francis Ambrière), vient de s'installer et joue *Radikayaga* qui est, paraît-il, une comédie-farce.

Ce n'est ni comique, ni drôle. M. Beaucour s'est donné beaucoup de mal pour nous montrer une vie coloniale réduite à des disputes entre le préposé aux douanes et le directeur des postes, entre le missionnaire catholique et le pasteur protestant.

Tous les travers des coloniaux et toutes les manies des fonctionnaires sont exagérées comme à plaisir.

Pas un instant on ne peut prendre un intérêt quelconque à une prétendue révolte qui doit éclater à l'instigation d'un certain Hartoum, homme d'affaire international. Le ministère des Colonies a envoyé sur place un Directeur nommé Lebureau (c'est tout dire !), une ganache.

Il faut beaucoup de patience pour attendre la fin de ces trois actes interminables.

Le missionnaire catholique est représenté comme une sorte de *minus habens*, presque aussi abruti que les sauvages qu'il doit convertir et sans cesse en chicanes avec le pasteur protestant.

Si le rôle de la femme de l'administrateur Morel est convenable, nous n'en dirons pas autant de celui de Gaby, petite bonne femme de Montparnasse, échouée dans ce bled et cherchant à tourner la tête à tous les Européens de la colonie.

Dans *Paris-soir* (24 février 1939), M. G.-J. Gros note : « (cette pièce)... *mériterait d'être allégée au premier acte de dialogues de peu d'intérêt, de quelques inutiles crudités et de critiques très arbitraires sur les religieux missionnaires* ».

C'est encore se montrer bien indulgent. A une heure où notre Empire colonial fait l'objet de convoitises, est-il opportun de présenter une telle caricature ?

Ce ne sont pas les quelques belles déclarations de la fin du troisième acte qui rachètent l'étalage de niaiserie et d'imbécillité des deux premiers.

Il y a même là, de la part de l'auteur, manque de logique. S'il avait voulu glorifier l'action coloniale de France, il aurait dû s'y prendre autrement.

Son *Radikayaga* est une pauvre pièce, mal jouée par surcroît, et qui laisse une impression pénible.

Nos missionnaires, en particulier, dont tous les coloniaux, même les moins « calotins », reconnaissent le magnifique labeur, méritent d'être traités autrement.

RÉSUMÉ ET INDICATIONS PRATIQUES

Pour les pièces du répertoire (Comédie-Française, Odéon, etc.), on trouvera tous les renseignements dans le volume de M. l'abbé Bethleem, *Les Pièces de théâtre* ; pour celles de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, etc., on les trouvera dans son volume *Les Opéras, les opéras-comiques et les opérettes.*

Parmi les pièces les plus récentes et actuellement à l'affiche à Paris, nous signalons :

POUR LES ADULTES AVERTIS QUI, POUR DE SÉRIEUSES RAISONS, (PAR EXEMPLE, POUR RAISON DE CONCORDE FAMILIALE, ETC.), NE PEUVENT PAS, DANS UNE CIRCONSTANCE DONNÉE, S'INTERDIRE LE THÉATRE : *L'Amant de paille* (Théâtre-Michel) ; — *Asmodée* (Comédie-française) ; — *La Chair de poule* (Théâtre de l'Humour) ; — *J'ai dix-sept ans* (Georges VI) ; — *Manon Lescaut* (Montparnasse-Gaston-Baty) ; — *Radikayaga* (Théâtre de l'Abri) ; — *La Terre est ronde* (Atelier).

POUR LES ADULTES QUI, FRÉQUENTANT LE THÉATRE, VEULENT DU THÉATRE RELATIVEMENT PROPRE ET, PAR AILLEURS, MORALEMENT INOFFENSIF POUR EUX : *Les Jours heureux* (Théâtre de Paris) ; — *Knock ou le triomphe de la médecine* (Athénée) ; — *Le Mariage de Mlle Beulemans* (Empire) ; — *La Mouette* (Mathurins) ;

— *La Première légion* (Vieux-Colombier) ; — *La Revue des Variétés* (Variétés) ; — *Trois valses* (Michodière) ; — *Les Vacances d'Apollon* (Pigalle) ; — *Vive la France* (Nouveautés).

POUR LES PARENTS ET ÉDUCATEURS QUI, EN CONSCIENCE, CROIENT POUVOIR ALLER AU THÉATRE AVEC DES JEUNES GENS OU DES JEUNES FILLES : *Le Coffre-fort vivant* (Châtelet).

Les ouvrages ayant du style sont les seuls qui doivent compter aux yeux de la critique

Le miracle du style est qu'il tient à la nature de l'homme, comme le miracle de la raison, auquel il ressemble d'ailleurs.

Le style n'est pas une beauté partielle et de surface. Ce n'est ni un moule ni une matrice dans lequel on coule de l'informe pour qu'un ordre formel lui soit donné de l'extérieur.

Ce n'est pas une règle dictée par la volonté et appliquée par le cerveau sur la substance qu'un génie situé plus bas dans l'être humain aurait fournie.

C'est un ordre interne qui saisit cette substance dans le temps même qu'elle naît, qui lui donne figure dans le temps même qu'elle s'élabore.

Et tous les dons de l'homme y contribuent, son esprit bien sûr, mais son cœur aussi, ses sens, ses muscles même, quand ils manient les instruments de l'art plastique. Oui, le style est de l'homme même...

La critique approche du style, comme elle approche de la conscience, avec la joie de découvrir la marque de l'homme dans les ouvrages de l'homme. Elle s'enchante d'y reconnaître l'effet de la « vérité intérieure » qui est peut-être le dernier mot de tout ce qu'on peut dire sur l'éminence de l'homme au sein de la nature.

Elle trouve là le moyen de juger les arts sur leur essence, qui est la fidélité à cette vérité.

Car les artistes, les écrivains, les poètes, ne sont rien d'autre que des hommes qui laissent affleurer leur vérité intérieure, alors que la plupart de leurs semblables la tiennent cachée, à eux-mêmes d'abord.

Ainsi la critique loue avant tout les artistes d'être des hommes qui exercent au mieux leur fonction. Elle détermine la beauté par où certains travaux humains se distinguent des autres, grâce à la mise en œuvre d'une vertu qui chez les autres hommes reste latente.

Elle situe des exemples et des modèles. Elle fait valoir l'ordre humain par les chefs-d'œuvre que l'humanité lui propose. Elle résout peut-être, pour finir, le problème d'aimer et de choisir, en choisissant parmi les hommes ceux qui nous donnent les meilleures raisons de les aimer. (André ROUSSEAUX, *Littérature du vingtième siècle*, préface, pp. 29-32).

LES COLLECTIONS
LES PLUS RÉPANDUES

I. - Collections malfaisantes dont la généralité des volumes est à rejeter.

Collection « L'Amour » (éditions Ernest Flammarion ; 4 fr. 50).

Nos 26 et 27. Emile ZOLA, *Une page d'amour*, roman complet en deux volumes. Publié en 1878, et longuement analysé ici en 1931 (p. 1351). A l'index.

Select-collection (nouvelle série ; sous couverture en héliogravure ; Flammarion ; 2 fr. 95).

N° 161. Marcelle TINAYRE, *La Porte rouge*. Publié en 1936, et analysé ici en 1936 (p. 675).
Roman adultère et brûlant, plein de hardiesses morales. Pour lecteurs aguerris.

N° 162. COLETTE, *Duo*. Publié en 1934 et analysé ici en 1934 (p. 1427). A rejeter.

II. -- Collections mêlées, à trier

Le Livre de demain (collection illustrée de bois originaux ; un volume par mois ; Fayard ; 5 fr.).

N° 195. Jacques CHARDONNE, *Romanesques*. Publié en 1937, et analysé ici en 1937 (p. 414).
Aucun souci de la morale, aucune règle de vie. Peu d'intérêt. A éviter.

Le Livre moderne illustré (collection illustrée de bois originaux ; un volume par mois ; Ferenczi ; 5 fr.).

N° 309. Paul BRULAT, *L'Ame errante*, bois originaux de P. Jacob-Hians. Publié en 1923.
Roman morbide et malsain, qui évoque l'affaire Chambige ; histoire d'adultère qui se termine par le meurtre de l'une et le suicide manqué de l'autre.
Pour corser le drame, l'auteur note que les deux amants sont élèves des écoles libres : lui, y a été brimé ; elle, y a été confite en bigotisme.

Et pour expliquer le tout, lui, est de tempérament hypocondriaque et hystérique ; elle, est d'une sensibilité romantique et irrésistible. Ensemble, ils ont lu *Werther*... et ils l'ont vécu.

D'ailleurs, — et tout de même, il ne semble pas que l'auteur la prenne à son compte, — le triste héros de ce roman témoigne de son indignation contre « le privilège monstrueux » du mariage, « en vertu duquel un mari s'arrogeait le droit d'accaparer toute une vie de femme, à son profit exclusif » !

N° 310. COLETTE, *Prisons et paradis*. Publié en 1932, et analysé ici en 1932 (p. 1062) et 1936 (p. 348). Volupté, sensations diverses. A rejeter.

N° 311. Albert MARCHON, *Le Bachelier sans vergogne*. Publié en 1925, et analysé ici en 1925 (p. 896). Nettement déconseillé.

N° 312. Henry de MONFREID, *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie*. Publié en 1933 et analysé ici en 1933 (p. 1239). Pour lecteurs avertis, et même pour toutes grandes personnes.

Collection Nelson (in-16 relié toile crème, sous couverture illustrée, éditions Nelson, 25, rue Denfert-Rochereau, Paris-5e et Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris-9e ; 15 fr.).

N° 422. Henry BORDEAUX, de l'Académie française, *Le Barrage*. Publié en 1927, et analysé ici en 1927 (p. 482). Un bon roman, pour grandes personnes.

N° 423. Charles FOLEY, *Guilleri Guilloré*. Publié en 1903 et analysé ici en 1912 (p. 627) ; 1927 (p. 484). Recommandé à tous.

Nouvelle bibliothèque Plon (in-16, volumes brochés ; Plon ; 3 fr. 50).

N° 45. Eveline LE MAIRE, *L'Homme au gant*. Publié en 1922, et analysé ici en 1922 (p. 123). Histoire d'amour passionné, mais honnête et convenant aux grandes personnes.

N° 46. André LICHTENBERGER, *Petite Madame*. Publié en 1912, et analysé ici en 1912 (p. 298) ; 1919 (p. 848) et 1928 (p. 1294). Trop malsain, déconseillé.

Collection « Toute l'aventure » (in-16 de 256 p., sous couverture en couleurs ; éditions de France ; 12 fr.).

Une nouvelle collection, dont les premiers volumes ont paru en décembre 1938. Les éditeurs affirment que ces volumes « pourront plaire à tous les lecteurs, être mis entre toutes les mains et recommandés aux familles ». Nous allons les étudier et les juger, à mesure qu'ils paraîtront.

N° 1. Edison MARSHALL, *Bert le Métis* (*The sleeper of the Moonlit Ranges*), traduction de Louis Postif.

L'auteur nous ramène encore en Alaska. Il étudie et analyse « la tragédie du sang mêlé » et s'apitoye sur le sort des « métis », victimes innocentes de l'inconduite des Blancs, conquérants sans scrupules, « toujours disposés à détruire ou à corrompre une race inférieure pour un moment de plaisir ou un dollar de bénéfice ».

Aussi ces infortunés détestent-ils leurs bourreaux, et ils souffrent, car ils sentent en eux-mêmes des aspirations supérieures incompatibles avec les mœurs primitives de leur milieu.

Bert le métis se croit l'un de ces malheureux. Mais il n'en est rien. Il y a eu autrefois, à la suite d'un naufrage, une substitution d'enfants. Bert est un Blanc, dépaysé au milieu des tribus indiennes ; l'autre enfant est un « métis » élevé à l'étranger. Sitôt rentré en Alaska, il s'y adapte avec une surprenante facilité.

L'auteur a su tirer parti de ces données. En dépit du délayage et de certaines longueurs, son récit imagé, dramatique et vivant, réussira à intéresser les lecteurs formés à qui il doit être réservé.

La vie des Indiens de l'Alaska s'y trouve décrite une fois de plus avec beaucoup de netteté et de précision, ainsi que le caractère des habitants.

N° 2. H. de VERE STACPOOLE, *Les Don Quichottes de la mer* (*Vanderdecken*), traduction de Louis Postif.

Excellent récit d'aventures maritimes, moral et délicatement moralisateur, d'où la note chrétienne n'est pas absente.

Des marins amateurs américains ont frêté un bateau pour s'élancer, le long des côtes du Pacifique, à la poursuite d'un pirate fameux. Leur but est de le capturer et de s'emparer du fruit de ses rapines.

Leur « folle » entreprise connaîtra maints échecs, mais en définitive non seulement le pirate sera en leur pouvoir, mais il reviendra à de meilleurs sentiments, il regrettera ses erreurs passées, changera de vie et redeviendra « un homme » dans toute l'acception du terme.

Sous sa forme humoristique, le récit, d'une scrupuleuse correction, intéressera la jeunesse à qui on pourra le confier sans danger.

III. -- Collections inoffensives, à agréer

Bibliothèque de la jeunesse (nouvelle série in-16 ; couverture en couleurs ; Hachette ; 5 fr.).

Pierre MAËL, *Robinson et Robinsonne*, illustrations de Loire. Deux jeunes naufragés, frère et sœur, qui ont échoué sur les côtes des territoires situés entre le Brésil et la Guyane française.

L'ouvrage de M. Maël raconte leurs dangereuses et émouvantes aventures, dans la forêt vierge, trop souvent hostile, parmi les Indiens et les aventuriers peu scrupuleux.

Tout y est convenable ; on y connaît Dieu et sa Providence, et la prière est en honneur.

Ch. QUINEL et A. de MONTGON, *Le Cavalier blanc*, illustrations de Michel Jacquot.

Evocation romancée du règne de Philippe le Bel : rivalités entre seigneurs, influence des favoris, le rôle de Guillaume de Nogaret, démêlés du Roi avec le Pape, le procès des Templiers, et la suppression de l'Ordre.

Il fallait beaucoup de prudence pour traiter un sujet aussi délicat, sans exagération, ni partialité, tout en respectant la vérité historique. Les auteurs y ont réussi.

L'affabulation elle-même est irréprochable au point de vue moral. Le récit se lit avec intérêt.

Ch. QUINEL et A. de MONTGON, *Les Dragons de la Reine*, illustrations de M. Lalau.

C'est l'histoire romancée du comte de Plélo, qui, après avoir

été officier de dragons sous la Régence, devint ambassadeur de France en Danemark, et mourut en héros sous les murs de Dantzig pour la délivrance de la Pologne.

Les romanciers nous racontent les amours du jeune officier en garnison à Wissembourg et de la princesse Marie de Pologne, la future épouse de Louis XV.

C'est par amour pour son ancienne fiancée que le comte entreprit, au péril de sa vie, de retrouver en Allemagne le trésor des Leczinski.

Quelques autres intrigues sont mêlées à ce roman. Tout y est convenable du point de vue moral.

Mais pourquoi les auteurs noircissent-ils à outrance le portrait du cardinal de Fleury ?

Ils en font un homme avare et rusé (p. 38), haineux et sans scrupules (pp. 37, 38, 49), ambitieux, hypocrite et faussement modeste (pp. 37, 108, 215), cauteleux et fourbe (p. 210) et n'ayant que des vues courtes (p. 221).

Ouvrage intéressant, mais qui doit être réservé aux lecteurs capables de rétablir la vérité historique.

Grandes aventures et voyages excentriques dite auparavant **Le Livre national**, nouvelle série (Tallandier ; 3 fr. 50).

N° 30. Maurice de MOULINS, *Le Volcan du Mortel Oubli.* Ingénieux et mouvementé.

Amusante histoire de police et d'espionnage, où le Japon, l'Angleterre et la France s'affrontent autour d'un volcan de la Nouvelle-Zélande.

N° 31. E. de RICHE, *Le Record fabuleux.* Un bon roman d'aventures.

Un policier bêta, un inventeur génial, un tour du monde en vingt-quatre heures ; éléments déjà souvent utilisés, mais dont l'auteur a su tirer bon parti.

Collection « Les Grandes figures » (in-8, sous couverture en héliogravure ; éditions Plon ; 3 fr.).

Georges OUDARD, *Marie de Roumanie.* Nous avons présenté ici les mémoires de la Reine (tome I, 1937, p. 457 ; tome II, 1937, p. 1338 ; tome III, 1939, p. 222).

La plaquette que lui consacre M. Oudard donne un portrait exact, quoique seulement esquissé. Il l'a dessiné avec amour, admiration, avec connaissance aussi puisqu'il avait été reçu à la cour de Roumanie.

Quelques détails à revoir (pp. 21, 47, 57) pour les mamans très prudes, avant de prêter le livre aux enfants.

André MAUROIS, de l'Académie française, *Lyautey.* Nous avons dit jadis (en 1931, p. 987) la haute valeur de ce très beau livre, excellente biographie enrichie de documents très intéressants et d'où se dégagent un si bel exemple et de si nobles leçons.

Pour le réduire aux dimensions de cette collection, on a dû sacrifier maints détails et maints documents que regretteront les fidèles de Lyautey : les indications sur le voyage de 1882 à Goritz et à Rome, par exemple, des lettres à Albert de Mun, la fameuse lettre à Etienne sur les inventaires, etc., etc.

Mais il en reste assez, surtout dans la dernière partie, qui

expose l'histoire du proconsulat de Lyautey au Maroc et où les coupures sont beaucoup moins importantes, pour que ce petit livre soit digne de son sujet.

Collection « Primevère » (petits volumes in-16 de 182 p. sous couverture en couleurs ; Bourrelier et Cie, 76, rue de Vaugirard, Paris-6e ; broché, 8 fr. ; cartonné, 11 fr. ; cartonné rouge et or, 12 fr. ; relié pleine toile verte, 14 fr.).

Robert GAILLARD, *Le Dernier naufragé de l'île de Robinson (journal de Félix Charpentier)*.

Robert Gaillard dit dans sa préface qu'un Suisse, parent de Félix Charpentier, lui a confié le journal de ce naufragé qui, ayant échappé, le 3 juillet 1891, à la catastrophe dans laquelle sombra le voilier français « le Télégraphe », vécut dans l'île où avait abordé Robinson et y fixa sa destinée.

Toutes les histoires qui content les efforts d'un homme obligé de se tirer seul d'affaire grâce à son énergie et à son ingéniosité, sont goûtées des lecteurs, et surtout des adolescents qui peuvent y puiser des leçons de courage et d'endurance.

Cet ouvrage, agréablement écrit, intéressera certainement les petits et les grands.

IV.-- Collections bienfaisantes, à propager

Les Belles histoires pour les enfants (volumes in-8 de 64 pages sur alfa ; couverture illustrée en couleurs ; collection créée le 15 janvier 1933 ; éditions du clocher, 39, rue de Constantine, Toulouse ; 2 fr. 50, franco 2 fr. 75).

Nos 19 et 20. Jean ROSMER, *Deux Saints de France, Saint Martin, Saint Louis* ; Julien CADIZ, *Sainte Colette*.

Deux auteurs connus et aimés de la jeunesse ; trois Saints de chez nous, présentés avec un entrain, une verve, un sens du concret, une entente de la psychologie enfantine, qui assureront un gros succès à ces charmants volumes.

Collection « Les Bleuets » (un volume le 1er de chaque mois, sous couverture en couleurs ; Tallandier ; 5 fr.).

No 27. Claude RENAUDY, *Celle qui était seule*. Assez jolie histoire d'une jeune fille dont le sérieux contraste avec la frivolité de sa mère, demeurée jeune malgré les rides et les cheveux blancs.

Une romanesque intrigue se noue entre la jeune fille et un romancier soigné dans un sanatorium.

Ce dernier prétend rechercher la mystérieuse inconnue avec laquelle il a correspondu alors qu'elle portait, dans le pensionnat où elle exerçait, le nom de « Mademoiselle Marie ».

Or, cette correspondante vit auprès de lui, et il ne sait pas la reconnaître. Un ami d'enfance est, heureusement, plus perspicace et le livre se termine par plusieurs mariages.

Le cadre de la petite bourgeoisie de Versailles est bien esquissé. Les paysages sont brossés avec art. Le livre intéressera vivement les lectrices.

Les Romans « Cœur et vie » (volumes de 224 pages sous couverture illustrée ; éditions familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris-14e, 9 fr.).

Emmanuel SOY, « *Souviens-toi* » (*Histoire secrète d'une famille*). Le bonheur devrait régner dans cette agréable villa de la campagne de l'Hérault. Mais elle ne porte pas sans raison ce nom un peu étrange « Souviens-toi ». Les souvenirs de famille pèsent lourdement sur les âmes. Une tragédie secrète s'est jouée dans le passé.

Le récit est habilement conduit. Les personnages sont finement dessinés. Cette pénible histoire est contée avec délicatesse. Elle ne convient évidemment qu'aux lecteurs instruits déjà des misères de la vie.

Découvertes et exploits héroïques (volumes de 128 p. environ, avec illustrations ; Mame, broché 10 fr., cartonné 12 fr.).

Oswald DURAND, *René Caillé à Tombouctou*. Un des miracles d'une volonté que rien ne détourne de son but.

L'auteur, qui connaît bien cette région d'Afrique, a retracé les étapes de ce voyage douloureux et fécond dans un récit simple et ému. Une bonne carte permet de le suivre étape par étape.

Après avoir brièvement résumé les dernières années de son héros (il meurt chrétiennement en 1838, dix ans après son entrée dans la cité mystérieuse), l'auteur analyse en quelques pages le journal de l'explorateur et indique quels résultats importants furent acquis par son exploit.

Marius-Ary LEBLOND, *Lavigerie et les Pères Blancs*. Une des plus belles pages de l'épopée missionnaire au XIXe siècle.

Les auteurs ont fait tenir en quelques chapitres le résumé d'une vie chargée d'œuvres et tracé un glorieux portrait de leur héros.

Ils ont surtout mis en évidence la clairvoyance prophétique du cardinal Lavigerie.

L'archevêque d'Alger a combattu la politique maladroite et timorée du second Empire soutenant l'Islam contre le christianisme.

Il a préparé le protectorat français à Tunis et travaillé à la réconciliation des deux nations latines France et Italie (sans être compris des Italiens).

Il a prêché la grande croisade moderne à travers l'Afrique et mené la lutte contre l'esclavage.

Il a fondé enfin une œuvre essentielle de colonisation chrétienne, la société des Pères Blancs.

Excellent portrait d'un prêtre charitable, énergique, clairvoyant, buriné par une main experte, ce petit livre fera aimer des Français un de leurs plus grands missionnaires.

Henri KUBNICK, *Charcot et les expéditions polaires*. Tout le Pôle.

L'auteur tente un bref résumé des expéditions dirigées vers les régions polaires depuis le lointain précurseur qui avait nom Pythéas. Il s'attache particulièrement à signaler le rôle des Français dans cette conquête.

Ce résumé, clair et vivant, occupe les soixante-dix premières pages du livre.

Le reste est consacré à retracer la carrière du commandant Charcot.

C'est le commandant Charcot qui est bien le héros du livre : il y est peint avec ses grandes qualités humaines : l'ascendant du chef, la probité du savant, la bonté d'une âme tendre, le sens artistique d'un poète.

Les extraits de lettres cités permettent aussi de constater la sincérité de sa foi religieuse.

Collection « Idéalistes et animateurs » (in-12 de 208 p., un portrait hors-texte, couverture en deux couleurs ; Bonne presse ; 10 fr.).

N° 18. L'abbé Eugène LABELLE, *Frédéric Ozanam, une âme de lumière et de charité.*

La vie d'Ozanam a été plusieurs fois écrite. En voici une nouvelle et qui est tout à fait à sa place dans la collection. Elle est très attachante et fort bien écrite.

On voudra lire ce livre écrit avec la piété de la prière, en lequel revit tout Ozanam : l'enfant, le collégien, le petit clerc de la basoche, l'étudiant, l'avocat, le professeur de droit, le maître de Sorbonne, l'écrivain, l'historien, l'orateur, le précurseur social, l'apôtre de la charité, et, pour prendre le langage des théologiens, informant tous ceux-là : le saint.

Collection Loisirs-aventures (volumes bien présentés ; aux éditions des loisirs, 77, boulevard Saint-Michel, Paris-5e ; le 25 de chaque mois ; 5 fr.).

J. JOSEPH-RENAUD, *Le Document 127...* Encore une affaire d'espionnage.

Elle est contée de façon ingénieuse et émouvante. La riche imagination du romancier lui suggère sans cesse de nouveaux épisodes et il a l'art de camper ses personnages de façon très vivante.

Tandis que le fameux « losange rouge » recherche le document qui a été dérobé à un jeune attaché d'ambassade tué dans sa chambre d'hôtel, la sœur de ce dernier devient chère à l'agent français.

Ainsi une délicate idylle se poursuit dans l'inquiétant milieu où évoluent de terribles bandits internationaux.

Tout se termine par le triomphe des héros, mais les lecteurs ont passé des heures... délicieuses.

Collection Loisirs-romans, série verte spécialement destinée aux jeunes filles, (volumes bien présentés ; aux éditions des loisirs, 77, boulevard Saint-Michel, Paris-5e ; le 15 de chaque mois ; 5 fr.).

Robin MAC-LAURY, *Le Soulier d'argent.* Cet ouvrage, pourtant copieux, se lit d'un bout à l'autre avec intérêt.

C'est à cause de la sympathie éveillée dès le début par l'héroïne, jeune orpheline institutrice dans une famille noble, sur laquelle plane un mystère.

Pour avoir un jour laissé tomber son soulier d'argent dans une maison où s'est perpétré un crime, la jeune fille s'est attiré la rancune des criminels.

De continuels dangers planent sur elle, mais le jour où elle est sérieusement menacée, elle doit son salut au sang-froid de l'une de ses petites élèves dont les répliques finement notées font le charme du livre.

Beaucoup d'événements variés, de jolies descriptions, de pittoresques détails font de ce livre l'un des meilleurs de la collection.

Collection « Pour tous » (in-12 cartonné ; Mame à Tours et à Paris ; 10 fr.).

N° 327. Louis GARNERAY, *Le Négrier de Zanzibar*, illustrations de Ch. Hallo.

La vie maritime de Louis Garneray est riche en aventures extraordinaires, comme nous le montre ce nouveau livre qui fait suite à ses *Voyages, aventures et combats* (analysé ici en 1937, p. 1080).

En marge de situations dramatiques, qui se produisent en 1806, l'esprit dont fait montre l'auteur, dans ses récits pleins d'allant et de jeunesse, n'est pas un de ses moindres attraits. Sur ce navire qui sert à l'infâme trafic de la traite des noirs, on rencontre de fort beaux caractères.

N° 328. Jules SANDEAU, *La Maison de Penarvan*, illustrations de G. Dutriac. Publié en 1858.

Jules Sandeau étudie volontiers les familles nobles attachées étroitement au passé.

L'héroïne du roman, Mlle de Penarvan, d'une noblesse très authentique, est jalouse de son rang et fière de ses « ascendants ».

Bien qu'elle ait résolu de ne pas se marier, elle va pourtant épouser son cousin, Paul de Penarvan, mais c'est pour l'empêcher de se marier avec la fille d'un meunier !

Elle pousse le pauvre cousin à l'héroïsme malgré lui. Il en meurt.

Les Romans bleus (destinés particulièrement aux lectrices ; volumes de 256 p., couverture en héliogravure ; Tallandier, 5 fr.).

N° 41. Florence BARCLAY, *Le Jardin clos de Christobel*, adapté de l'anglais par E. de Saint-Segond.

Ouvrage paru chez Plon en 1924 et analysé ici en 1924 (p. 218). C'est l'atmosphère de passion qui a fait le succès des livres de la romancière.

L'amour d'une femme mûre pour un jeune homme de dix ans plus jeune est, d'ailleurs, assez déplaisant.

N° 42. Concordia MERREL, *Le Marchand de miracles*, adapté de l'anglais par E. de Saint-Segond. Publié en 1934 et analysé ici en 1935 (p. 290). Pour tous, ou à peu près.

Résumé

Pour les adolescents et les jeunes gens en général : Pierre Maël, *Robinson et Robinsonne* (Bibliothèque de la jeunesse ; p. 293).

Pour les grandes personnes : Emmanuel Soy, *Souviens-toi* (Cœur et vie ; p. 296).

Pour tous : Ch. Foley, *Guilleri Guilloré* (Nelson ; p. 292) ; — Georges Oudard, *Marie de Roumanie* (Les Grandes figures ; p. 294) ; — André Maurois, *Lyautey* (Les Grandes figures ; p. 294) ; — Cl. Renaudy, *Celle qui était seule* (Les Bleuets ; p. 295) ; — Durand, *René Caillé à Tombouctou* ; Kubnick, *Charcot et les expéditions polaires* (tous deux dans « Découvertes et exploits héroïques » ; p. 296) ; — L'abbé Labelle, *Ozanam* (Idéalistes et animateurs ; p. 297) ; — Mac-Laury, *Le Soulier d'argent* (Loisirs-romans ; p. 297) ; — Sandeau, *La Maison de Pénarvan* (Pour tous ; p. 298).

AVIS ET REQUÊTE

Nous faisons appel à quelques collaborateurs nouveaux, qui consentiraient à lire et à juger les collections de romans policiers qui figurent dans cette chronique.

Les très dévoués collaborateurs qui jusqu'ici s'étaient donnés à cette tâche ont dû y renoncer, soit pour raison de santé, soit à cause de leur changement d'emploi.

Nous voudrions les remplacer et nous sollicitons bien fraternellement quelques lecteurs de bonne volonté.

La bonne volonté cependant, on le sait, ne suffit pas. Ni le dévouement. Il faut, pour bien remplir cet emploi, outre un certain goût pour cette sorte de littérature, de la culture, de l'esprit de finesse, du style, un jugement sûr, l'habitude de la critique, le sens de l'éducation, l'expérience de la vie, et maintes autres qualités sans lesquelles on s'expose à l'insuccès...

La critique n'est que de la publicité Serait-ce vrai ?

L'une des meilleures méthodes qui aient été trouvées pour masquer la publicité est, dans le domaine qui nous intéresse, de la confondre avec la critique.

En principe, le critique lit des ouvrages, écoute des concerts, assiste à des représentations théâtrales, examine des œuvres peintes ou sculptées et leur consacre, dans un journal ou dans une revue, un article compétent et désintéressé.

On n'a pas tardé à s'apercevoir que les critiques ainsi publiées ont une action considérable, positive ou négative, sur le rythme de la vente. De là à baptiser « critique » ce qui est en réalité de la « publicité », il n'y a qu'un pas. Il fut vite franchi.

Il n'est du reste pas possible à l'heure actuelle d'établir une démarcation nette entre la critique indépendante et la publicité. Tous les stades intermédiaires existent.

C'est tout d'abord le critique appartenant à une coterie littéraire, généralement liée à un éditeur ou à un groupe d'éditeurs. On lui fait obtenir des rubriques de critique dans certains journaux ou revues, mais il est, plus ou moins tacitement, entendu qu'il s'en servira pour faciliter la vente des ouvrages de ses amis et inculquer au public leurs théories littéraires.

D'autres critiques ont lié leurs intérêts à ceux d'un éditeur et vantent indistinctement tout ce qu'il édite. Ils ne vont généralement pas jusqu'à « esquinter » ce qui paraît chez ses concurrents. Cela pourrait leur attirer des ennuis, constituerait une sorte de concurrence déloyale. C'est pourquoi, de nos jours, le vocabulaire de nombreux critiques ne comporte que des louanges et point de blâmes.

Enfin, certains comptes rendus d'ouvrages sont publiés par les journaux en tant que « publicité rédactionnelle ». Ce sont en réalité de vulgaires annonces maquillées en articles de critique.

Tout ce que nous venons de dire de la publicité littéraire s'applique aussi bien aux articles de soi-disant critique destinés à lancer des peintres, des sculpteurs, etc.

On exploite également, pour des fins publicitaires, la curiosité qu'éprouve le public à l'égard de la vie privée des écrivains et des artistes.

Des reporters vont les voir, les interrogent puis nous parlent de leur vie familiale, de leurs méthodes de travail, de leurs goûts.

On nous fait ainsi comprendre que ce sont de « grands hommes », qu'ils sont « à la tête du mouvement littéraire contemporain », etc.

Le lecteur naïf a honte de ne s'en être pas encore aperçu et s'empresse d'acquérir des ouvrages composés par des esprits aussi éminents. (J. ROMOY, *Les Affaires, revue mensuelle de gestion méthodique des entreprises*, octobre 1938, p. 465).

Pour le redressement national
Une épuration indispensable

Tout est normal, je vous le dis : puisque nous pouvons lire le drame sentimental quotidien. Les journaux ne risquent pas de manquer de copie.

Triste copie vraiment ! Et je vous saurais gré de me dire ce que vous pensez de cette idée : passer désormais sous silence les assassinats dans les familles ! Croyez-vous que ce ne serait pas mieux d'abord, pour l'édification de la jeunesse ? Les mauvais exemples sont plus contagieux que les rats. Les gestes vilains s'imitent avec une facilité qui déconcerte le moraliste.

Qu'on nous offre le portrait d'un gangster ou d'un voleur, soit ! Nous pourrons à l'occasion le reconnaître et le signaler. Mais le monsieur qui a tué sa femme ; l'épouse qui a occis son mari, ne devraient plus intéresser que la justice. (Blanche VOGT, *L'Intransigeant*, 6 octobre 1938).

LES PRINCIPALES NOUVEAUTÉS

I. - Doctrine catholique et apologétique

Initiation biblique, introduction à l'étude des Saintes Ecritures, publiée sous la direction de A. Robert et A. Tricot, professeurs à l'Institut catholique de Paris, fort in-8 de XXII-834 p., 1 grav., 4 tableaux synoptiques et 8 cartes et plans hors-texte, Desclée et Cie, 30, rue Saint-Sulpice, Paris (6e), 1939, 75 fr.

Le cercle des connaissances humaines va s'élargissant tous les jours. Par le fait même, qui veut posséder à fond une science quelconque est appelé à se spécialiser de plus en plus, se bornant le plus souvent à l'étude de questions choisies et bien délimitées.

Dans les premiers siècles de notre ère, des compilations ont pu présenter un certain caractère d'universalité qui nous fait sourire à l'heure actuelle. Nous avons encore connu des histoires de France ou des histoires de l'Eglise, signées d'un seul auteur. Ces temps sont révolus.

MM. Robert et Tricot, voulant présenter au public instruit et avisé l'initiation biblique nécessaire à quiconque veut entreprendre, sous quelque angle qu'on l'envisage, l'étude des livres inspirés, n'ont pas perdu de vue l'obligation où ils se trouvaient, de faire appel à de nombreux collaborateurs (vingt-neuf, si nous les avons bien recensés).

Les noms les plus en vue dans le domaine de l'érudition biblique et ceux des spécialistes des langues orientales figurent dans cette liste brillante : Cardinal Tisserant, E. Drioton, J. Huby, L. Pirot, A. d'Alès, P. Lagrange...

Chacun des auteurs ayant uniquement traité les sujets dans lesquels il passe pour un maître incontesté, l'ensemble constitue une mise au point de tout premier ordre.

Déjà, journaux et revues ont dignement loué cette grande

œuvre. Et *La Croix*, dans un long article documentaire, l'a présentée au grand public mieux que nous ne saurions le faire.

Les auteurs, chacun dans sa sphère, ont voulu instruire, et, plus encore, faire réfléchir et éveiller chez le lecteur le désir d'aller aux textes pour y puiser directement la doctrine de vie.

Aussi, quiconque saura voir dans cet ouvrage un effort collectif inspiré par l'amour de la vérité et le désir de venir en aide aux chercheurs de bonne foi, rencontrera sûrement la pensée de ceux qui l'ont écrit.

❋ Pierre ANDRIEU-GUITRANCOURT, professeur à l'Université catholique de Paris, *Les Principes sociaux du droit canonique contemporain*, préface du R. P. Jules Lebreton, doyen de la Faculté de théologie de Paris, in-8 de 151 p., librairie du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot, Paris (5e), 1939, 28 fr.

L'auteur a mis en volume les principaux chapitres du rapport général présenté par lui l'an dernier au congrès de La Haye, sur « les idées sociales dans le Code de droit canonique ».

Le but de son étude est de faire connaître, au moins dans ses grandes lignes, l'enseignement de l'Eglise catholique, inspiratrice de tant de lois bienfaisantes et maîtresse de civilisation.

L'auteur a voulu faire « œuvre de lumière », exposer la législation de l'Eglise, et écarter les préjugés de nos contemporains à son endroit, en dégageant dans le texte officiel du Code la pensée officielle de l'Eglise. Ainsi apparaîtront mieux « sa justice et les énergies sociales qu'elle renferme ».

L'ouvrage est dédié à Son Em. le cardinal Verdier, et porte l'*imprimatur* de Paris.

❋ L'abbé Louis DELCROS, *L'Eglise devant l'angoisse contemporaine*, in-16 de 108 p., imprimerie catholique, à Brive (Corrèze), 1938, 6 fr.

L'auteur publie six conférences données par lui, d'abord à Saint-Martin, de Brives, puis répétées à la cathédrale de Tulle en 1937-1938.

On lira avec plaisir ces conférences d'allure tout à fait oratoire, avec leurs périodes savamment balancées et leur style impeccable.

❋ L'abbé F. GENEVOIS, *Mère, Médiatrice et Reine des cœurs*, préface de S. E. le cardinal Gerlier, in-8 de 160 p., éditions Spes, 1939, 10 fr.

Encore un volume sur la Sainte Vierge ! On y trouvera, touchant les fondements doctrinaux de notre dévotion filiale et confiante envers l'Immaculée-Conception, la synthèse de pensées et de développements épars en divers volumes. La troisième partie est écrite en fonction de l'action catholique.

⁂ L'abbé Félix KLEIN, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, *Le Dieu des chrétiens, notre foi en la Trinité*, in-8 de 272 p., éditions Spes, 1939, 18 fr.

« Un petit livre de plus (c'est l'auteur qui parle), pour promouvoir la dévotion au Dieu un en Trois personnes, un petit livre qui ne prétendra, certes, renouveler ni l'histoire ni la théologie du dogme trinitaire, mais tâchera d'en rappeler succinctement les origines, puis d'exposer en termes aussi simples que possible ce qu'en dit la Révélation interprétée par la voix de l'Eglise ».

On ne pouvait, ni plus brièvement, ni plus clairement, donner une idée exacte de l'ouvrage et en exposer en même temps le plan.

A un autre endroit, le volume est présenté comme un « timide essai de vulgarisation » (p. 10).

Ici, nous nous permettons de distinguer. Vulgarisation ? Oui ; mais pour quiconque possède déjà un bagage religieux sensiblement plus lourd qu'un humble catéchisme.

Ces pages réalisent indiscutablement un petit chef-d'œuvre. Il conviendra cependant de se rappeler que l'abbé Klein fut l'un des plus brillants et des plus solides professeurs de l'Institut catholique parisien.

Par suite, autant on aura raison de recommander, et très vivement, ce maître livre à quiconque peut le comprendre, autant il faudra se montrer réservé près des bons catholiques et des bonnes dévotes qui se perdraient dans la notion de circumincession et les deux sens, statique et dynamique, du récit.

Mais les esprits tant soit peu familiers avec une théologie élémentaire goûteront vivement les seize chapitres offerts par l'auteur « avant de quitter ce monde » aux quelques lecteurs et amis qu'il a eu « le bonheur d'y rencontrer » (p. 11).

⁂ R. P. J. RENIÉ, de la Société de Marie, supérieur du séminaire de Moulins, *Manuel d'Ecriture Sainte*, tome VI, *Les Epîtres de Saint Paul*, in-8 couronne de 542 p., cartes et gravures, Vitte, 1938, 32 fr. ; franco 33 fr. 50.

Volume qui met le point final à une œuvre de longue haleine dont le succès ne s'est point fait attendre, puisque plusieurs parties du cours ont connu déjà leur seconde édition avant que l'ouvrage ne fût terminé par les pages qui viennent de paraître.

Nous avons tenu nos abonnés au courant de l'apparition successive des volumes (1933, p. 1484 et 1935, p. 1462...).

Tout le bien dit des premiers fascicules vaut, et davantage encore, pour celui-ci.

L'illustration documentaire des premiers tomes était assez imparfaite. Elle s'est très améliorée dans les suivants, ainsi que dans les quatorze cartes ou gravures qui figurent ici.

A signaler la très intéressante préface dans laquelle le Père Renié expose en toute simplicité la genèse de son œuvre.

Professeur d'écriture sainte, pris au dépourvu par la condamnation du manuel de Brassac, il se résigne à dicter un cours, puis adopte le manuel Verdunoy.

Déçu, il adresse ses observations à l'auteur, devient son collaborateur pour une nouvelle édition, assume enfin en 1929 la publication d'un autre manuel.

Voici donc, en moins de dix ans, terminée l'œuvre entreprise. D'autres ont leurs qualités. Celle-ci a les siennes.

Tout l'essentiel est dit en six volumes dont le prix total ne dépasse pas 160 francs.

Par le temps qui court, on estimera, particulièrement dans nos grands séminaires, que ce n'est pas un mince mérite.

G. RICCIOTTI, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, *Histoire d'Israël*, tome I, *Des origines à l'exil*, traduction française par Paul Auvray, prêtre de l'Oratoire, in-8 de 562 p., 128 figures, cartes hors-texte, Auguste Picard, 1939, 75 fr.

A la lecture de ce très remarquable travail, on n'est nullement étonné du grand succès qui l'a accueilli dès l'abord dans l'édition italienne (publiée en 1932), ni de l'accueil plus que sympathique qu'il a reçu dans les revues françaises et étrangères.

D'une grande hauteur de vues en même temps que d'une documentation remarquable et d'une modération parfaite dans les jugements, il est aussi pleinement satisfaisant tant du point de vue strictement scientifique que du point de vue strictement orthodoxe. De celui-ci témoignent les approbations qu'il a reçues et l'*imprimatur* accordé par l'archevêché de Paris à l'édition française.

Il mériterait certes une plus longue étude que celle qu'il nous est possible ici de lui consacrer. Les revues spécialisées ne manqueront pas de s'en charger. Nous nous contenterons d'en indiquer les lignes principales.

L'auteur commence par des chapitres sur l'histoire et la civilisation de Babylone, de l'Assyrie, de l'Egypte, indispensables à connaître pour comprendre l'histoire du peuple d'Israël.

Viennent ensuite le tableau du pays et celui de l'exploration archéologique des territoires occupés par le peuple de Dieu. Dans le chapitre suivant est abordé le problème des sources.

Alors seulement commence, avec Abraham et les Patriarches, la partie proprement historique. Elle s'achève, pour ce premier volume, après la dernière déportation, qui n'épargna que les prolétaires, vignerons et paysans.

Très au courant des travaux de la critique dite indépendante, l'auteur en indique toujours les positions essentielles.

Mais, il en fait la remarque, ces positions sont dictées bien plus par des principes philosophiques pré-supposés que par la rigueur de la méthode.

« Sur cette question, il est inutile de s'illusionner. Deux cher-

cheurs, en possession des mêmes moyens scientifiques, reconstruiront l'histoire d'Israël de manière diamétralement opposée, selon les divers principes philosophiques qui les guident ».

C'est que l'un admet et que l'autre n'admet pas la possibilité du surnaturel, et par suite du développement de l'histoire d'Israël telle que la présentent les Livres Saints.

C'est pour ces raisons que l'auteur suit pas à pas le fil de la narration biblique, en attendant, pour élucider les points obscurs, les lumières de la science de demain.

Savante et érudite, cette histoire est désormais indispensable à qui veut faire de l'Ancien Testament une étude scientifique.

Naturellement, à qui voudrait n'y chercher que piété et édification, elle ne rendrait pas les mêmes services.

Léon RYCX, *Les Evangiles sont-ils des « vies romancées » ? Essai d'analyse littéraire*, in-16 de 86 p., « Bibliothèque historique et scientifique », 39, rue Borrens, Bruxelles, 1939, 5 fr.

Dieu travaille sur la matière humaine ; les hommes sont ses instruments. Il s'est servi du génie littéraire de quatre hommes, les quatre évangélistes, pour répandre son message à travers le monde.

Ces quatre écrivains sont supérieurs, comme écrivains, à tous ceux qui ont jamais tenu la plume. Leur œuvre est la seule œuvre littéraire qui n'ait jamais connu d'éclipse ou de crépuscule. Le son même de leur parole témoigne que Celui dont ils ont écrit l'histoire, ils l'avaient connu, ils l'avaient aimé.

Voilà ce que montre cette brochure d'un si grand intérêt dans sa brièveté et tout en se bornant à une analyse purement littéraire.

Elle mérite d'autant plus de retenir l'attention que notre siècle a beaucoup trop négligé ce point de vue littéraire et esthétique dans l'étude des Evangiles.

Mgr Tihamer TOTH, *Le Symbole des apôtres*, sixième partie, *Communion des saints*, *Rémission des péchés*, *Vie éternelle*, traduit du hongrois par l'abbé Marcel Grandclaudon, in-8 écu de 352 p., éditions Salvator, à Mulhouse, 1938, 25 fr.

Depuis que nous avons parlé de lui pour la dernière fois (en 1938, p. 196), le brillant et solide orateur de l'Université de Budapest a reçu l'onction épiscopale avec le titre d'évêque d'Olbla, coadjuteur de Veszprem.

Le dernier volume de la traduction du *Symbole des apôtres* vient de paraître. Ce sont les trente sermons qui terminent cette œuvre magistrale.

On remarquera surtout plusieurs instructions apologétiques, et aussi la série des huit instructions sur la mort (ses victoires, ses leçons, ses avertissements, ses indications, ses consolations).

Après un travail d'adaptation à fournir par chaque orateur, tous ces discours peuvent convenir parfaitement au plus français des auditoires. On y trouvera en particulier tous les éléments d'un excellent Octave des morts.

II. - Piété, vie chrétienne, apostolat

Le chanoine BOILLIN, curé-doyen de Mandeure (Doubs), *Nos devoirs envers la Très Sainte Vierge*, in-12 de 250 p., chez l'auteur, chez Aubanel frère à Avignon (Vaucluse) et 56, rue de l'Université, Paris (7e), 1938, 16 fr. franco.

Nos devoirs envers Marie sont nombreux. Leur exposé, même purement didactique, suffirait peut-être à donner la matière d'un volume.

Ils sont ici exposés au cours de 31 chapitres auxquels Mgr l'Archevêque de Besançon reconnaît comme qualités maîtresses l'aisance, la clarté et une doctrine très sûre.

A la vérité, le livre est d'une lecture facile et agréable, parsemé de traits historiques généralement bien choisis.

C'est en somme un « Mois de Marie » de plus avec une mosaïque de faits et d'exemples enchâssés dans l'exposé de la dévotion à Notre-Dame.

R. P. DIEUX, de l'Oratoire, *Des hommes !...*, in-12 de 48 p., collection « Causeries religieuses de Radio-Paris », Bloud et Gay, 1939, 3 fr. 50.

Signalons avec joie une excellente brochure et une très heureuse initiative.

Le R. P. Dieux, dont la parole chaleureuse, claire et actuelle, a été goûtée par tant d'auditoires, et en particulier par l'innombrable public de Radio-Paris, publie dans ce fascicule les causeries données à ce poste en décembre dernier.

C'est une vivante et pressante invitation à l'énergie, à l'effort, à la conquête de nous-mêmes par un amour toujours plus puissant et plus efficace pour Jésus, le plus attirant des modèles.

Il n'est guère de sujet qui soit plus de circonstance, en ces jours où tout nous invite à nous dépasser, et où l'avenir du monde va dépendre du courage des hommes.

— Et voici l'initiative. Désormais, chaque mois, les conférences catholiques de Radio-Paris seront publiées, comme cela se fait depuis longtemps aux Etats-Unis, en brochures à bon marché.

Il y aura, chaque mois, un seul auteur, un seul sujet traité, en quatre ou cinq causeries.

En janvier, le R. P. Ducattillon nous dira ce qu'il advient *Quand le monde oublie Dieu* ; en février, le R. P. Lhande parcourra *La Banlieue verte* ; le R. P. Carré, en mars et avril, montrera *La Splendeur de Dieu sur la face du Christ* ; en mai, le

R. P. de Parvillez étudiera *L'Assaut des forces invisibles*, les influences de la lecture, des spectacles, de la radio et du cinéma.

Dr Pius PARSCH, *La Sainte messe expliquée dans son histoire et sa liturgie*, in-8 carré et rogné de 318 p., Beyaert, à Bruges, Casterman à Paris, Brunet à Arras, 1938, 40 fr.

Il est paru, depuis quelques années, bon nombre d'ouvrages sur la Messe.

Disons-le tout simplement : nous n'avons jamais rencontré quelque chose d'aussi complet à la fois et d'aussi simple, quelque chose qui soit plus parfaitement à la portée de tous, que le livre du Dr Parsch.

Ce n'est pas une œuvre scientifique à proprement parler. C'est un travail d'ensemble sur ce sujet complexe et qui satisfait à la fois la critique historique et la piété du fidèle et du prêtre.

Là se trouve, dans ses grandes lignes, toute l'histoire de la Messe, depuis ses origines judaïques, jusqu'au moment où elle a été définitivement fixée.

La méthode suivie est essentiellement analytique. On suit, comme pas à pas, toutes les prières expliquées et commentées.

Ce livre est à lire et à conserver. Il se classe d'emblée parmi les bons guides de la piété au xxe siècle.

A.-D. SERTILLANGES, O. P., membre de l'Institut, *Spiritualité*, in-8 de 268 p., collection « Vie intérieure », Fernand Aubier, éditions Montaigne, 1938, 18 fr.

Après avoir successivement fait paraître, dans la collection « Vie intérieure », *Recueillement* (analysé ici en 1935, p. 457), *Affinités* (analysé ici en 1936, p. 451), *Devoirs* (analysé ici en 1937, p. 199), le Père Sertillanges publie *Spiritualité*.

A la vérité, l'auteur n'a pas donné au présent livre le sous-titre que portaient les trois premiers : *Dix minutes de culture spirituelle par jour*.

Mais, comme ses devanciers, c'est tout un cours de réflexions, mis à la portée de ceux qui veulent cultiver en eux l'intelligence et le cœur.

Les lectures sont courtes. Des paragraphes excessivement brefs, parfois trois ou quatre dans la même page, certains même réduits à une seule phrase, à une seule ligne.

Il y a tout profit à lire ces pages ligne à ligne et goutte à goutte, pour en tirer « la substantifique moëlle ».

III. - Philosophie

André CRESSON, professeur honoraire de l'Université, *Pascal, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, in-8 couronne de 126 p., « Philosophes », Alcan, 1939, 12 fr.

Ce *Pascal* ouvre une nouvelle collection, dirigée par M. Emile Bréhier, professeur à la Sorbonne.

Elle « a pour but, déclare la notice de la couverture, de permettre à un large public de connaître l'essentiel des grandes doctrines philosophiques et de se faire une idée exacte de ce que furent ces hommes qui ont joué un rôle prépondérant dans l'évolution de la pensée humaine. Chaque volume se compose d'une biographie, d'un exposé de la doctrine et de nombreux extraits des œuvres ».

On ne peut que se réjouir, sans néanmoins se faire trop d'illusions sur le résultat, de voir cet effort pour attirer « un large public » vers les problèmes de la pensée.

M. André Cresson présente, d'une façon en général très heureuse, la vie et la pensée de Pascal.

Il lui manque cependant d'avoir introduit les correctifs nécessaires dans les accusations adressées aux Jésuites par l'auteur des *Provinciales*.

C'est également une confusion de conséquence que d'attribuer aux religieuses de Port-Royal « l'adoration » de la Sainte-Epine (p. 16).

Les extraits sont choisis parmi les plus significatifs des diverses œuvres, dont deux des *Provinciales* particulièrement tendancieux.

E. DHUROUT, *Claude Bernard, extraits de son œuvre, avec un exposé de sa philosophie emprunté à l'œuvre de Henri Bergson*, in-8 couronne de 140 p., « Philosophes », Alcan, 1939, 12 fr.

« Ce que la philosophie doit avant tout à Claude Bernard, c'est la théorie de la méthode expérimentale ».

Ainsi s'exprime M. Henri Bergson dans le *Discours*, reproduit ici, après la notice biographique, et qui fut prononcé à la cérémonie du centenaire de Claude Bernard, au Collège de France, le 30 décembre 1913.

De fait, Claude Bernard ne fut pas à proprement parler un philosophe. Il rejeta toujours toute espèce de système et s'en tint aux notions que lui fournissaient ses expériences de physiologiste.

Du moins n'admit-il jamais que la physiologie pût se réduire à une physique et à une chimie.

S'il ne nous a pas donné, et n'a pas voulu nous donner une métaphysique de la vie, c'est qu'il savait bien que, dans le domaine scientifique, « toutes les théories sont fausses, absolument parlant ».

« Elles ne sont, disait-il, que des vérités partielles et provisoires ». On voit combien il était loin du scientisme à la mode de son temps.

Ce petit volume contient le texte intégral de première partie de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, des extraits de la seconde et de la troisième partie, et quelques pages

de ses notes sur Auguste Comte, publiées en 1937 par M. Jacques Chevalier.

❋ A. MICHEL, docteur en théologie et en philosophie, aumônier du lycée de jeunes filles de Strasbourg, *Leçons élémentaires de métaphysique chrétienne*, in-8 de 170 p., Berche et Pagis, 69, rue de Rennes, Paris (6e), 1938, 15 fr.

Les élèves catholiques du lycée de jeunes filles de Strasbourg, ayant senti l'impérieuse nécessité d'un complément religieux à l'enseignement philosophique qui leur est donné, eurent l'excellente idée et l'intelligente initiative de demander un cours à elles sur les problèmes qui touchent à ces deux ordres d'enseignements.

C'est pour répondre à leur désir que, depuis 1930, M. l'abbé A. Michel a conçu et réalisé ce cours de métaphysique religieuse, ou, si l'on veut, de philosophie chrétienne.

C'est un travail d'une conception très neuve et qui rendra certainement service aux aumôniers et professeurs de l'enseignement secondaire des classes supérieures.

Le champ en est assez vaste, bien qu'accommodé à un programme d'une année à raison d'une heure par semaine.

Une première partie expose les certitudes que la foi apporte à la raison, certitude de la connaissance, de la réalité et de la nature du monde extérieur, certitudes sur la nature humaine, sur l'existence et les attributs de Dieu.

Dans une seconde partie, plus brève, sont précisées quelques notions philosophiques par le moyen des mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, et par les doctrines de l'inspiration et des sacrements.

L'ouvrage porte l'*imprimatur* de Strasbourg.

❋ Emile RIDEAU, professeur à l'école Sainte-Geneviève, *Philosophie de la physique moderne*, in-16 de 96 p., éditions du Cerf, 1939, 7 fr., franco 8 fr.

De ce que la nouvelle physique oblige à une révision sévère des concepts fondamentaux habituels, quelques pense-petit se sont hâtés de conclure à la faillite définitive de la philosophie traditionnelle. Il faut écarter résolument cette vue superficielle.

Dans cette courte mais précieuse brochure, l'auteur montre qu'au contraire, vue en profondeur, cette révolution philosophique nous ramène à la tradition, « puisque, au delà du positivisme et de l'idéalisme, également négateurs de la réalité humaine, elle restaure, sous le primat de la pensée et de la liberté, l'intime et mystérieuse compénétration de la matière et de l'esprit ».

L'auteur s'élève, par les considérations les plus solides, jusqu'à une superbe synthèse de la science contemporaine et de la mystique religieuse. Son livre porte l'*imprimatur* de l'archevêché de Paris.

R. P. Léon VEUTHEY, professeur à la Faculté de philosophie de l'Athénée urbain de Rome, *La Pensée contemporaine, problèmes et solutions critiques*, in-12 de 286 p., F. Aubier, éditions Montaigne, 1938, 20 fr.

A l'origine de ce livre se trouve l'idée très juste que, si la philosophie d'hier et d'autrefois n'est pas à dédaigner, il nous importe au plus haut point de connaître les problèmes d'aujourd'hui, devant lesquels nous devons prendre position, et que de plus, nous devons contribuer à les résoudre.

Pour préciser ces problèmes, l'auteur a eu l'ingénieuse idée d'en rechercher et d'en saisir l'ultime expression universelle dans les communications du Congrès international de philosophie tenu à Paris du 31 juillet au 8 août 1937.

Après y avoir apporté lui-même sa propre contribution et avoir médité sur l'ensemble des travaux qui y furent présentés, il en a fait la synthèse, analysé les différents problèmes, et a apporté à chacun d'eux la solution qui s'impose.

Appuyé sur une longue expérience critique de l'histoire de la philosophie, le R. P. Veuthey se trouvait plus à même que quiconque d'aborder cette tâche particulièrement difficile.

De plus, persuadé que si l'on n'arrive pas à s'entendre entre philosophes, c'est que l'on s'arrête à des vérités de détail et que l'on néglige de résoudre au préalable les questions fondamentales, c'est autour des problèmes essentiels, ceux de la raison, de la logique, de la causalité, de la transcendance, de Dieu, des valeurs, qu'il a ordonné ses exposés, en connexion eux-mêmes avec les thèmes essentiels du Congrès.

Cette précieuse mise au point se complète d'un index analytique des plus utiles, d'un index onomastique où figurent les noms de la plupart des philosophes contemporains.

De sorte que quiconque veut se tenir au courant de la pensée philosophique et juger sainement des divers courants d'idées actuels pourra faire, de ce volume (édité *cum permissu superiorum*), son livre de chevet.

IV. – Histoire, biographies, mélanges historiques

Pierre AUDIAT, *Madame de Montespan*, in-16 de 246 p., Flammarion, 1938, 18 fr.

Après tant d'autres, ce livre raconte, à la manière des « vies romancées », l'histoire douloureuse et scandaleuse des amours de Louis XIV et de Mme de Montespan.

La plus grande partie du livre se rapporte à l'affaire des poisons.

L'auteur ne croit pas que Mme de Montespan ait commis toutes les abominations dont ses complices l'accusèrent. Il s'est

attaché à esquisser et à expliquer les réactions du Roi en face de ces scandales.

Cette histoire romancée constitue « le deuxième volet » d'un tryptique, dont la *Louise de La Vallière* de Mme Marcelle Vioux (analysé ici en 1938, p. 1303) était le premier et dont un troisième présentera Mlle de Fontanges.

Comme le premier, celui-ci a moins d'images scabreuses ou passionnelles qu'on aurait pu le craindre.

Son Exc. Mgr Marius BESSON, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, *L'Eglise et l'imprimerie dans les anciens diocèses de Lausanne et de Genève jusqu'en 1525*, tome II, grand in-8 de 576 p. et 120 planches en noir et en couleurs, librairie H. Trono, à Genève, 1938, vendu avec le 1er volume de 432 p. et 75 pl., 45 fr. (suisses) brochés, et 50 fr., reliés.

Dans un passage délirant de *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo établit une antinomie entre l'Eglise catholique, représentée par la cathédrale, et l'imprimerie. « Ceci tuera cela ! » s'écrie-t-il, donnant à entendre qu'un duel à mort s'est engagé entre le catholicisme et le livre et que le catholicisme n'ayant pas pu, malgré tous ses efforts, tuer le livre, sera tué par lui.

Et l'on sait les déclamations de maints auteurs « laïques », sous-primaires pour la plupart, qui vont affirmant sans preuves : 1° que l'Eglise a considéré l'imprimerie comme une invention satanique ; 2° qu'elle s'est efforcée de l'étouffer, dès ses premiers jours, puis de limiter son action.

M. Jean Guiraud a montré dans un excellent chapitre du tome II d'*Histoire partiale, histoire vraie*, que rien n'est plus faux au point de vue historique, et que les textes donnent le plus éclatant démenti à ces affirmations.

Son Exc. Mgr Besson vient d'en fournir une nouvelle preuve dans son magnifique ouvrage en deux volumes sur *L'Eglise et l'imprimerie*.

Sans doute l'auteur a voulu avant tout faire œuvre de science, et ceux qui ont pu le voir à l'œuvre — Mgr Besson fit l'année dernière une longue tournée à travers les bibliothèques de plusieurs diocèses français, — savent avec quel scrupule et quelle attention méticuleuse il poursuivit son enquête.

Je n'oserais affirmer cependant qu'une arrière-pensée apologétique ne l'a pas animé au cours de ses recherches. Et c'est l'Eglise encore qu'il voulait servir, à l'exemple du grand Pape défunt qui puisa le meilleur de sa formation dans le maniement des archives de l'Ambrosienne et de la Vaticane.

Dans son premier volume, paru en 1937, l'éminent auteur avait décrit et étudié les ouvrages d'Ecriture Sainte, les bréviaires, les missels, les rituels et les livres d'heures.

Le tome second, que voici, dresse un catalogue aussi minutieux que possible de tous les exemplaires connus des constitutions syno-

dales et des lettres d'indulgences, de tous les livres et opuscules (devenus très rares) publiés dans les dernières années du XVe siècle et les premières du XVIe et se rapportant à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse, des traités de théologie, de philosophie et de controverses publiés à Paris, à Bâle et à Strasbourg par des prêtres ou religieux d'origine suisse, et des quelques almanachs et calendriers qui sont parvenus jusqu'à nous.

De chaque exemplaire, Mgr Besson donne une description détaillée et une analyse exacte, qu'accompagnent le plus souvent d'admirables reproductions.

Précisons que l'ouvrage n'a pas seulement recueilli les livres imprimés à Lausanne et à Genève, mais aussi les ouvrages composés par des prêtres de ces deux diocèses, et imprimés au dehors.

Lucile DECAUX, *Loulou, prince impérial*, in-16 double-couronne de 217 p., Gallimard, 1938, 20 fr.

Mme la Princesse Bibesco a découpé l'histoire de la courte vie du fils de Napoléon III en quarante-cinq tableaux ou épisodes.

Elle a relié ces brefs chapitres par des fils assez artificiels, notamment par une idylle entre le jeune homme et une petite nièce de Betsy Balcombe, la jeune amie de Napoléon à Sainte-Hélène.

L'idylle s'achève en liaison, et naturellement, l'auteur a pour cette liaison irrégulière toutes les indulgences.

On pourrait relever dans ce récit plus d'une erreur (par exemple, et pour n'en citer qu'une, le livre de lord Roseberry sur *Napoléon, la dernière phase*, qui fut publié chez Hachette en 1901, avant la mort du Prince impérial (1879).

Mais ce livre, à la fois charmant et insignifiant, ne mérite pas qu'on en fasse sérieusement la critique. Il ne convient pas à la jeunesse.

Albert DUFOURCQ, *Le Christianisme antique, des origines à la féodalité*, (*Histoire des religions*, 1er volume), in-16 de 256 p., Hachette, 1939, 20 fr.

L'auteur lui-même a très exactement défini l'esprit de son ouvrage dans quelques lignes de l'épilogue.

« L'Empire romain et l'Eglise chrétienne naissent environ le même temps et commencent à la même heure leur course. Mais voici que l'un des coureurs donne des signes de fatigue ; l'autre, au contraire, paraît redoubler d'ardeur. La lassitude, il est vrai, semble bientôt le paralyser à son tour... Mais tandis que... l'Empire s'effondre au VIIe siècle, l'Eglise décline et s'altère, sans néanmoins tout à fait se dissoudre... et Elle sort brusquement de sa léthargie vers le milieu du XIe siècle... Quelque étroite que puisse apparaître d'abord la solidarité de l'Eglise et de l'Empire, cette histoire nouvelle révèle leur indépendance foncière ».

Toutes les étapes de cette course sont indiquées avec la plus grande exactitude. Et l'on demeure émerveillé de la somme d'idées et de faits que renferme cet ouvrage de modeste apparence.

Autour du Christ et des illustres propagateurs de son Evangile, se groupent harmonieusement les apôtres plus humbles ; et chacun prend la place qui lui convient.

En même temps que la vie des âmes, est révélée celle des esprits : les doctrines sont exposées, longuement quand elles le méritent, et des textes, judicieusement choisis, cités dans leur langue originelle, aident à les mieux comprendre.

Le récit, qui parfois se charge de précisions historiques qui peuvent sembler trop érudites, devient, en d'autres endroits, alerte, dramatique et suprêmement évocateur.

Voilà une synthèse remarquable, bien digne de l'éminent historien qu'est M. Dufourcq, mais évidemment réservée à un public cultivé, qui y trouvera la plus impartiale des apologétiques.

J.-B. EBELING, *Louis XV*, tome II, *Extraits des mémoires du temps*, in-8 de 248 p., avec 20 héliogravures, Plon, « éditions d'histoire et d'art », 1938, 35 fr.

Nous avons indiqué, à l'occasion de la publication du premier volume de ce recueil (en 1938, p. 1042), les judicieux principes qui avaient présidé au choix de ces textes et fait écarter les témoins de valeur douteuse.

Il entre cependant fatalement dans un tel choix une part d'arbitraire, qui ne peut manquer de soulever des critiques.

C'est ainsi que nous n'y aurions pas admis les deux extraits de Voltaire sur les billets de confession et sur l'affaire Calas.

On nous répondra qu'il fallait bien donner une idée du mouvement des esprits, et ne pas se borner à la vie du Souverain et de la Cour.

Mais, à ce compte, il eût fallu bien d'autres extraits et sur toutes sortes de sujets. Aussi persistons-nous à penser que ces deux extraits étaient superflus.

Du moins, en ce qui concerne le Roi, sa famille, son caractère, ses mœurs, les intrigues de ses ministres, cette sélection a été faite assez adroitement pour nous en donner une idée très juste.

Georges RIGAULT, *Histoire de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, tome II, *Les Disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle dans la société du XVIIIe siècle*, in-8 de v-653 p., avec un portrait, Plon, 1938, 70 fr.

Ce deuxième tome continue dignement une œuvre dont nous avons dit (en 1937, p. 820) l'intérêt considérable, « monument d'impartiale histoire », répétons-nous après ce deuxième volume.

L'auteur y expose le développement de l'Institut au milieu des difficultés de tout ordre, nées en particulier de son attitude en face du jansénisme et du gallicanisme.

Il montre les successeurs de saint Jean-Baptiste de La Salle soucieux de maintenir leur personnalité si originale et les principes posés par le fondateur de leur Institut.

Il raconte leur établissement dans de nombreuses villes de France et les luttes qu'ils eurent à soutenir contre certains évêques et contre certains Parlements.

A la veille de la Révolution, l'Institut a la chance d'avoir pour supérieur général un homme éminent, le Frère Agathon. Le tableau que M. Georges Rigault présente de son œuvre administrative, de son œuvre scolaire, petites écoles et pensionnats, et de son œuvre pédagogique, termine ce tome.

Comme le précédent, celui-ci s'appuie sur une documentation formidable.

Mais, comme dans le précédent, cette documentation n'a pas pour effet d'égarer le lecteur « dans le menu détail des récits édifiants, des personnages secondaires, des monographies locales ».

M. Georges Rigault a su, comme il le dit, « élargir les horizons, ...plaçant ses modestes héros en face du jansénisme, du gallicanisme et du philosophisme, étudiant la législation et l'administration de l'Ancien Régime, analysant les ouvrages et les théories pédagogiques, passant de Rollin à J.-J. Rousseau, dégageant quelques physionomies significatives de prélats, d'intendants, de magistrats, de princes, d'hommes d'action, protecteurs ou adversaires des écoles chrétiennes ».

Aussi ce livre ne sera pas seulement lu avec émotion par tous les admirateurs des Frères des écoles chrétiennes heureux d'y rencontrer dans chaque chapitre de si curieuses et édifiantes figures (telle celle de Claude du Lac de Montisambert, devenu Frère Irénée après avoir été blessé comme officier à Malplaquet, et qui s'apparente spirituellement à un Rancé).

Il sera précieux pour tous ceux qui étudieront l'histoire religieuse, l'histoire provinciale et l'histoire de l'instruction publique en France au XVIIIe siècle.

La condition d'une telle utilisation était évidemment un minutieux index historique et bibliographique. On le trouvera dans les vingt-cinq dernières pages de l'ouvrage.

Stefan ZWEIG, *Les Heures étoilées de l'humanité* (*Sternstunden der Menschheit*), texte français d'Alzir Hella, in-16 double-couronne de 252 p., Grasset, 1939, 18 fr.

Non ! Ne cherchez pas, dans ce volume, sur la foi du titre, au moins du titre français, le reflet ou l'écho des heures qui furent ou les plus décisives ou les plus éclatantes pour le destin de la race humaine. Tel n'est point le sujet du livre.

La formule qui répondrait le mieux à son contenu véritable serait simplement : « Quelques scènes plus photogéniques de l'histoire humaine ».

De ces scènes, Stefan Zweig en décrit neuf : la prise de Byzance, la découverte du Pérou par le conquistador Nunez de Balboa, le retour à la santé et à la vie de Haendel, la composition de « la Marseillaise », la bataille de Waterloo, l'élégie de Marien-

bad par Gœthe, la découverte de l'or en Californie et l'extraordinaire procès soutenu contre cet Etat par Johann August Suter, la grâce accordée par le tsar à Dostoïewsky à la seconde précédant l'exécution, enfin l'échec et la mort du capitaine Scott dans la lutte pour le pôle nord.

A part l'avant-dernier, qui est en vers et purement lyrique, ces récits constituent d'incomparables restitutions historiques.

Restitutions créées, non pas en accumulant péniblement les détails érudits ou les précisions archéologiques, mais en insufflant aux hommes et aux événements un souffle de vie qui leur communique une intensité prodigieuse.

Quel est le secret de Zweig pour atteindre à cette puissance évocatrice ? Sans doute tient-il à des causes d'ordre très divers.

Parler de talent, serait évidemment insuffisant. Il y a de plus un sens aigu du drame humain, un instinct psychologique et une faculté de sympathie rétrospective peu communs.

Sans aucun doute aussi, il faut reconnaître là un don de mimétisme qui tient à la race. Stefan Zweig décrit le pillage de Sainte-Sophie, la destruction de ses autels, la chute de la croix « qui étendait, depuis mille ans, ses bras pour éteindre (sans doute : étreindre) toute la souffrance universelle » (p. 48), avec des accents qui seraient à leur place sous la plume d'un chrétien. Et il parle de la France comme le ferait un Français.

De tous ces éléments est sorti un livre pittoresque, émouvant, imprévu, parfois profond, toujours attachant, et, qui plus est, jamais ne heurtant ni ne choquant aucune délicatesse.

V. – Vies de saints

L'abbé René AIGRAIN, *Saint Pierre*, in-12 de 256 p., éditions Spes, 1938, 12 fr. (7 fr. 50 en vente groupée).

Saint Pierre a fait l'objet d'une immense bibliographie, où l'on ne compte plus les ouvrages excellents. A côté des volumes savants, les livres populaires sont nombreux (dans les collections « Les Saints », « Les Grands cœurs »).

Celui-ci doit compter parmi les derniers. Il veut développer dans le peuple chrétien la dévotion à saint Pierre, en le faisant mieux connaître, non des spécialistes et des hommes d'études, mais de ce qu'on est convenu d'appeler le grand public.

L'histoire de l'Apôtre est donc présentée ici sans l'encombrement d'un appareil de références ou de discussions techniques.

La valeur de l'auteur, sa probité comme sa science historique, sont assez connues du monde catholique. Il lui eût été facile, nous le devinons, de multiplier les renvois. Aucun appel de ce genre ne vient déranger la lecture.

Il y a dans la vie de saint Pierre des points controversés. M. Aigrain, c'était nécessaire, choisit sa position. Mais il n'entre pas dans le détail de ses raisons, ni de celles proposées par les historiens qui ont choisi autrement. Le public auquel s'adressent ces pages n'a que faire de ces discussions.

Mais quiconque connaît tant soit peu l'histoire de saint Pierre et les controverses auxquelles certains faits ont donné lieu ne peut lire ce livre sans reconnaître facilement que l'auteur ne s'avance pas sans répondants, ni sans autorités. Ses interprétations, sans être les seules possibles, ont pour elles des Pères de l'Eglise et de savants commentateurs modernes.

Il est à peine nécessaire de souligner l'intérêt de pages écrites par un maître de la plume, qui sait joindre le charme de la forme à la richesse du fond.

Jacques NANTEUIL, *Sainte Radegonde, princesse barbare et reine de France*, in-16 de 192 p., Bloud et Gay, 1938, 18 fr.

Ce n'est pas une contribution nouvelle à l'hagiographie. Ici, ni données inédites, ni mise en jeux de documents ignorés récemment découverts.

Des monographies ont paru, nombreuses, sur le culte de la sainte à Poitiers. Des « vies » proprement dites ont paru de même, nombreuses également. Faut-il rappeler le nom de leurs auteurs ? Le vicomte de Bussière, l'abbé Aigrain, Mathilde Alanic, Mme Basset d'Auriac... Nous avons rendu compte ici même des toutes récentes.

M. Nanteuil, pour rendre la vie de la reine plus accessible encore à un public souvent frivole, replace sainte Radegonde dans le milieu historique où son action bienfaisante s'est exercée. Il s'est efforcé de mettre dans son récit le mouvement et la vie dont la foule des lecteurs est aujourd'hui si friande.

S'agit-il, pour autant, d'une vie romancée ? Que non pas. Les initiés jugeront ses audaces plus apparentes que réelles.

S'il suppose des conversations exprimant les sentiments des personnages, il ne fait le plus souvent que transcrire en des dialogues plus vifs des textes anciens quelque peu languissants. Maintes fois il aurait pu se référer aux sources les plus anciennes et les plus sûres.

Aussi bien n'a-t-il point voulu alourdir de notes un livre qui veut offrir une pieuse et reposante distraction.

Il a donc recueilli simplement, pour nous la transmettre, la richesse de pittoresque, de pathétique et de grandeur que présente l'odyssée de cette princesse germaine, tour à tour captive, reine et recluse volontaire à Sainte-Croix de Poitiers.

François VEUILLOT, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, in-8 de 56 p., sur deux colonnes, 80 reproductions, « Bibliothèque catholique illustrée », Bloud et Gay, 1938, 7 fr. 50.

On sait ce qui caractérise les volumes de la « Bibliothèque catholique illustrée » : de format in-8, imprimés sur deux colonnes, d'une soixantaine de pages, ils offrent un texte illustré de nombreuses gravures, toujours bien choisies et bien reproduites.

Celui qui est consacré à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en a quatre-vingts.

Elles reproduisent des portraits de la sainte, des monuments des peintures, des scènes de sa vie : ces dernières sont, à notre avis, trop souvent figurées par des vitraux très modernes où la gaucherie voulue fait tort à l'art.

Un chapitre est particulièrement original : c'est le dernier où est montré le rayonnement de la petite sainte dans les missions dont, on le sait, elle a été proclamée la protectrice.

Le texte est de François Veuillot. C'est tout dire, et ce nom seul est un gage de succès.

VI. - Biographies édifiantes et instructives

Les Deux filles de la Mère Marie de Jésus, Olympe et Marguerite d'Hooghvorst, in-8 illustré de 184 p., au couvent de Marie-Réparatrice, 27, rue Michel-Ange, Paris (16e), 1938, 7 fr.

La baronne d'Hooghvorst, fondatrice, dans des circonstances si extraordinaires, de la société de Marie Réparatrice, a déjà sa biographie, par Renée Zeller (analysée ici en 1937, p. 437).

La baronne avait deux filles. Presque enfants, elles se donnèrent à Dieu sans retour : l'aînée avec sa fermeté précoce, sa vive intelligence et tout l'ensemble de ses dons charmants ; la seconde avec sa candeur de petite fille, sa douceur, son sourire et son humilité.

Toutes deux furent religieuses, toutes deux moururent avant leur mère.

Les notes sur leur vie, présentées dans cette brochure, proviennent pour la plupart d'un manuscrit de Mère Madeleine.

C'était une Anglaise, compagne de la fondatrice dès le début de son œuvre. Dans un français sentant légèrement l'étranger, elle laisse parler son âme restée très jeune, enthousiaste, et quelque peu poétique.

Il y a bien des digressions, des longueurs, des hors-d'œuvre. Elle s'en excuse.

Nous lui pardonnons volontiers tout cela, à cause du charme prenant de ce récit qu'égayent des illustrations assez nombreuses, bien choisies et bien venues.

Gaétan BERNOVILLE, *La Vie ardente du Président Bonjean (1804-1871)*, in-16 de 255 p., avec 8 illustrations, éditions Alsatia, 1938, 20 fr.

Parmi tant d'heureuses et frappantes formules que nous offre presque à chaque page ce beau livre, nous nous plaisons à citer celle-ci : « La défaillance des vivants nous oblige à ranimer les morts ».

C'est de cette pensée qu'est sorti ce livre. La figure du Pré-

sident Bonjean est en effet de celles qui méritent, aujourd'hui plus que jamais, d'être ressuscitées pour « aider les Français à redevenir ce qu'ils sont : des Français ».

Pour la plupart des lecteurs, ce n'était qu'un nom, celui d'un des martyrs de la Commune.

M. Gaétan Bernoville nous apprend ce que fut l'homme, un vrai fils de France, enraciné dans la vieille France artisane, paysanne et bourgeoise, plébéien qui débuta sur les barricades en 1830, qui refera connaissance avec la Révolution en 1848, et qui, à force de travail méthodique et consciencieux, occupera sous le Second Empire une des premières places de l'Etat ; un chrétien, à la pensée assez incertaine, Gallican attardé et juriste presque anticlérical, mais aux sentiments profondément religieux qui s'épureront de jour en jour jusqu'à l'acceptation du sacrifice total et au pardon absolu des bourreaux, et dont l'action se prolongera au-delà de sa mort par l'intermédiaire de ses enfants et petits-enfants.

Nous souhaitons de nombreux lecteurs à cette remarquable biographie, à la fois émouvante et solide, enrichie de ces innombrables trouvailles d'expressions dont est coutumier le bel écrivain qu'est M. Gaétan Bernoville.

Ils y trouveront, parmi de beaux tableaux d'histoire française, un admirable portrait, qui est un exemple et une leçon.

⁂ Lucien BÉZUILLER, rédemptoriste, (*Aux maîtres chrétiens*) *Alfred Soussia, instituteur* (*1863-1933*), préface de S. Exc. Mgr Rémi Leprêtre, délégué apostolique en Syrie, in-8 couronne de 276 p., chez l'auteur, 7, rue Dangon, Lyon, ou chez Téqui, à Paris, 1938, 12 fr., franco 13 fr.

Alfred Soussia avait l'âme d'un héros et d'un saint. Instituteur public, il renonce à un brillant avenir et entre dans l'enseignement primaire libre au Creusot, parce qu'il refuse de se laisser inféoder à la Franc-maçonnerie.

Il aurait pu trouver durant sa carrière des situations plus avantageuses, mais il aime sa vocation et il y reste, malgré ses sept enfants à nourrir et à élever, parce qu'il la juge « la plus belle après le sacerdoce et la plus sanctifiante » (p. 110).

Pourtant la vie n'est pas douce pour lui. Les épreuves ne lui manquent pas. Il tient bon quand même jusqu'à soixante ans et peut déployer au Creusot ses belles qualités d'éducateur et acquérir une influence considérable. A soixante ans, les médecins lui ordonnent de prendre sa retraite.

Et voilà que surgissent, après sa démission, d'énormes difficultés matérielles, qui l'obligent, pour gagner sa vie, à faire du commerce. Bientôt c'est la maladie qui le terrasse, et, pendant trois ans, il endure de terribles souffrances et remplit le rôle de victime.

Toute sa vie est inondée de paix et de joie surnaturelles. Tertiaire franciscain, il cultive surtout dans son âme la pureté, l'a-

mour d'action de grâces et la joie de la souffrance. Dieu lui accorde des grâces de choix et des privilèges extraordinaires. Il meurt saintement, « à trois heures de l'après-midi, du vendredi 30 juin 1933, jour de la fête du Sacré-Cœur ».

Ce livre, tout simple mais touchant, fera du bien aux âmes souffrantes et aux maîtres de l'enseignement.

On pourrait chicaner l'auteur sur le plan de l'ouvrage et sur quelques autres détails ; mais, malgré ses défauts, nous le recommandons.

Maria de CRISENOY, *Le Héros du Congo, Pierre Savorgnan de Brazza*, préface de la comtesse de Brazza, in-16 de 238 p., éditions Spes, 1938, 15 fr.

Quand Stanley explorait le Congo pour le compte du roi des Belges, et qu'il rencontra sur ses rives Pierre de Brazza, l'explorateur français qui l'y avait précédé, il fut pris de pitié pour son extérieur chétif : « Déguenillé, pieds nus, sans escorte, écrit-il, il m'a dit qu'il avait acquis des territoires à la France ».

De fait, Pierre de Brazza conquit le Congo français, avec quelques « laptots » et une somme de dix mille francs.

Il n'usa que de douceur et de persuasion, et obtint du roi Makoko un territoire dont, en son absence, le sergent Malamine revendiqua hautement devant Stanley la possession pour notre pays.

Pierre de Brazza n'était pourtant pas français de naissance. Il était né à Rome en 1852, et était le septième de douze enfants.

Plus tard il se fit naturaliser. L'Afrique l'attirait, et il se mit au service de la France pour l'explorer.

Il commença par reconnaître le cours de l'Ogooué et de l'Alima, sur plus de treize cents kilomètres malgré des difficultés et hostilités de tous genres. Ce fut l'origine de la conquête de notre Congo.

Il en refusa le titre de gouverneur général pour ne garder que celui de commissaire. Il étendit la nouvelle colonie, la pacifia, l'organisa d'une façon merveilleuse, obtenant l'affection et la confiance de tous les indigènes.

On ne lui en fut guère reconnaissant. Il apprit, peu de temps après son mariage avec Mlle de Chambrun, sa mise en disponibilité. C'était une iniquité, mais on finit par lui rendre justice et on lui vota même une pension nationale.

Cependant on apprit que des injustices et des cruautés étaient commises au Congo. L'opinion réclama la lumière et de Brazza fut sollicité d'aller y faire une enquête. Il n'hésita pas à partir, malgré sa santé chancelante.

Il mourut malheureusement au retour, à Dakar. La France lui a fait à Sainte-Clotilde des funérailles nationales.

Mme la baronne de Crisenoy a écrit avec tout son cœur cette noble vie, qui sera pour tous un exemple d'amour de l'idéal, de courage, de générosité sans bornes.

Emmanuel GAUTHIER, docteur en philosophie de l'Université de Londres, *Le Vrai Louis Veuillot, étude psychologique et morale d'après sa correspondance*, préface de M. André Bellessort, de l'Académie française, in-8 de 380 p., éditions Alsatia, 1, rue Garancière, Paris (6e), 1939, 42 fr.

On n'a pas fini de découvrir Veuillot et nos arrière-neveux plongeront encore leurs regards émerveillés sur cette figure puissante et diverse.

M. Gauthier, qui est frère des écoles chrétiennes, et enseigne actuellement à Nantes, a eu l'heureuse idée de s'attacher aux vingt volumes de correspondance que le grand écrivain nous a laissés pour en tirer un portrait nouveau et vrai.

Nouveau, il l'est, du moins en partie, car on n'a découvert que très récemment tout un lot important de lettres qui ont permis de retracer ce qu'on a appelé « le roman de Louis Veuillot ».

En lisant ces pages chargées d'émotions et de souffrances intimes, de déceptions et d'appels angoissés à l'amour, on voit sourdre du fond de l'âme toute une source cachée que le vieux lutteur voilait avec une sorte de pudeur. Comme il s'y révèle pleinement homme, et non moins pleinement chrétien !

Nouveau, l'ouvrage l'est encore par le cadre adopté par l'auteur et qui lui a permis d'étudier avec une méthode rigoureuse les aspects différents de son héros.

Il détaille successivement les qualités d'esprit, de cœur et d'âme de Louis Veuillot : cette prospection minutieuse met au jour des richesses inouïes...

Mais la quatrième partie de l'ouvrage constituerait à elle seule une nouveauté. Avec une loyauté rare et sans détours, l'auteur réserve toute cette partie à l'étude des « déficiences chez Louis Veuillot ».

Il ne cherche à voiler ni les défauts ni les incompréhensions de l'écrivain. Bien plus, il aligne consciencieusement de nombreux textes qui appuient ses dires, et les explications qu'il en présente n'ont rien d'une apologie passionnée. On y sent un souci de sincérité et de vérité qui tranche heureusement avec le ton de perpétuel panégyrique de certaines biographies consacrées à Veuillot.

C'est ainsi qu'il a toutes les chances de nous présenter un portrait vrai.

Sans doute pourrait-on avancer qu'il n'est pas complètement vrai, puisqu'il fait généralement abstraction du polémiste. Mais nous trouvons, dans les lettres mêmes, l'écho de ces polémiques et des explications souvent inconnues.

Ce gros ouvrage, qui se lit avec un intérêt soutenu, serait un trésor plus précieux encore, si M. Gauthier l'avait doté d'une table analytique.

On en est réduit à la composer soi-même ; n'est-il pas à crain-

dre que bien des lecteurs n'aient pas ce courage, dont il seraient d'ailleurs largement récompensés ?

Nous pardonnons aussi à l'auteur les trop nombreuses coquilles qui jalonnent son bel ouvrage et les négligences de style qu'il a laissé passer, tant l'ensemble de son œuvre est attachant. Nul doute que ce livre ne connaisse un succès étendu et durable.

Louis Veuillot eût aimé notre œuvre et aussi son directeur. Parlant de lui-même et de son œuvre, il écrivait :

« Il faut être ce qu'on est. Nous sommes des épées. Taillons, coupons, abattons, non pour le plaisir du carnage, mais pour protéger tant de belles et saintes choses que Dieu a voulu qui fussent derrière la beauté et la sainteté de l'épée. Opposons la noble épée au stylet. Ne rendons pas au monde l'arme que Dieu nous a donnée, mais à Dieu lui-même. Pour n'être pas accrochée dans les musées académiques, elle n'en aura pas moins son lustre, si nous aimons la gloire, et il y a une gloire qu'il faut aimer. C'est la gloire d'avoir défendu la vérité : non suivant nos intérêts, ni suivant nos goûts, mais telle qu'elle est et contre les amis tièdes autant que contre les ennemis... »

Mgr Félix VERNET, professeur au grand séminaire de Valence et aux Facultés catholiques de Lyon, *Dom Gréa* (*1828-1917*), préface de S. Exc. Mgr Pic, évêque de Valence, in-8 de 368 p., éditions Labergerie, 11, rue Cujas, Paris (5e), 1938, 24 fr.

Le fondateur des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, l'auteur du traité *De l'Eglise et de sa divine constitution* (Palmé, 1885) est une des figures les plus originales du clergé régulier français au XIXe siècle. S'il a été discuté par les uns, il a aussi joui de l'estime et de la sympathie d'hommes de valeur, tels que Mgr de Ségur, Mgr d'Hulst, l'éminent cardinal Mercier. Son institut monastique prospère encore aujourd'hui.

Mgr Félix Vernet, dans une savante biographie, fait revivre à la fois l'homme et l'œuvre commençante.

Attiré au sacerdoce après de brillantes études à l'Ecole de Droit et à l'Ecole des Chartes, Dom Gréa se donna tout entier à une seule tâche : restaurer la vie monastique sous la règle des chanoines réguliers.

Ame ardente, autoritaire mais paternel, il groupa sous sa direction de jeunes moines dont le nombre s'accrut rapidement. Ecarté à la fin de sa vie de la charge de supérieur, victime d'une sorte de disgrâce, il supporta chrétiennement l'épreuve.

Mgr Félix Vernet a retracé ces événements en puisant à de nombreuses sources, principalement à la correspondance de son héros.

L'ouvrage est soigneusement édité, magnifiquement illustré. Il contribuera à faire connaître, notamment au clergé, un épisode important de l'histoire monastique en France au siècle dernier.

Henriette de VISMES, *Camille de Soyecourt, carmélite au grand cœur (1757-1845)*, préface de S. E. le cardinal Baudrillart, in-12 de 160 p., avec 3 illustrations, Desclée de Brouwer et Cie, 1938, 12 fr.

Le cardinal Baudrillart, qui présente ces pages au public, nous présente aussi leur auteur, sa collaboratrice habituelle, familière de cette maison des Carmes, héritière d'une tradition chrétienne et littéraire, reçue d'un aïeul commun à tous deux, l'orientaliste Silvestre de Sacy.

Il loue en ce récit le sens religieux, historique et jusqu'à ce sens dramatique, si nécessaire à qui veut ressusciter le passé.

En effet, peu d'existences ont été « plus riches en splendeurs morales et en exemples saisissants ».

On a parfaitement décrit et analysé les trois phases de sa vie. Une époque de formation d'abord ; c'est-à-dire son enfance et l'histoire de sa vocation, puis les sept premières années de sa vie religieuse au Carmel de Grenelle.

Epoque d'héroïsme ensuite. Ce sont les sombres jours de la Révolution, la première réunion à la rue Mouffetard, puis le Carmel à Sainte-Pélagie, le « Carmel en prison », ses parents exécutés, sa retraite à la ferme des Moulineaux... jusqu'au moment où la communauté se rassemble enfin, en 1795, dans l'ancienne auberge de « la Vache Noire », rue Saint-Jacques.

Et voici le commencement d'une époque de fécondité créatrice. Camille de Soyecourt, riche, très riche, joue en maintes circonstances le rôle d'une fée providentielle.

En 1797, la voici propriétaire du Couvent des Carmes, à jamais marqué pour elle par la captivité de son père dont elle vient, quarante-quatre ans durant, habiter la cellule. Jusqu'au jour où, à quatre-vingt quatre ans sonnés, elle le laisse à Mgr Affre.

C'était en 1841. Sept ans encore, elle vécut dans sa communauté transportée rue de Vaugirard.

Et le 9 mai 1848, son âme montait au ciel tandis que son corps allait reposer dans la crypte des Carmes, au milieu des martyrs de septembre.

Cette nouvelle biographie intéressera, et de la façon la plus opportune, à la vie et à la cause de celle à qui l'on doit, pour une grande part, quoique de façon lointaine, l'Institut catholique.

VII. - Education, morale, enseignement

La Vie chrétienne dans le mariage, in-8 de 230 p., « Les Grands problèmes familiaux », éditions familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris (14e), 1938, 18 fr.

C'est dans le mariage que les chrétiens qui en ont la vocation sont appelés à se sanctifier. Le sacrement de mariage est destiné à sanctifier les époux, et, par eux, les enfants issus de leur union.

C'est dans la mesure où les chrétiens auront pris une claire conscience des exigences spirituelles de cette vocation qu'il est

possible d'espérer un renouvellement en profondeur de la société chrétienne.

En vue d'aider les époux à mettre en valeur les grâces de ce sacrement, l' « Association du mariage chrétien » a fait appel à des personnalités particulièrement qualifiées pour traiter de la sanctification familiale au cours de son 16e Congrès, tenu à Rennes, en avril 1938.

MM. le chanoine Tiberghien, l'abbé Viollet, le docteur P. Merle, l'abbé A. Martin, le chanoine Lorette, Paul Archambault, Edward Montier, le chanoine Perrin, y ont successivement traité de la valeur sanctificatrice du sacrement de mariage, de leur collaboration au progrès moral réciproque, de la générosité entre époux, de la direction spirituelle des époux et des adolescents, de la formation religieuse des enfants, de la préparation du jeune homme au mariage.

De leur côté, Mmes Marie Fargues, P. Le Cormier, G. Ehrhard ont entretenu les congressistes de l'éducation morale des petits enfants, de celle des adolescents, de la préparation de la jeune fille au mariage.

Ce volume, revêtu de l'*imprimatur*, est spécialement réservé, par l'A. M. C., aux époux et aux éducateurs.

❋ R. P. A.-M. CARRÉ, des Frères prêcheurs, *Compagnons d'éternité, le sacrement de mariage*, in-12 carré de 64 p., collection « Chrétienté », éditions du Cerf, 1938, 5 fr.

Brochure qui inaugure une nouvelle collection : « Chrétienté » !

Que contient-elle ? Trois conférences à des étudiants dans une salle du quartier latin : le mariage est une vocation ; comme le Christ et l'Eglise ; de l'amour à la charité.

L'allure en est très dépouillée, les développements sont rares. Aussi bien le dessein du R. P. Carré était-il tout simplement le repérage aussi complet que possible des richesses et des exigences du « sacrement » de mariage.

Aussi, bien des notes ont été jointes en appendice. Elles faciliteront l'approfondissement de certaines thèses à peine effleurées ou l'étude d'autres aspects du mariage volontairement écartés dans les conférences.

On annonce, pour paraître en 1939, des pages des PP. Doncœur, Roguet, etc... Attendons et espérons !

❋ A. CHRISTIAN, *Ce sacrement est grand, témoignage d'un foyer chrétien*, in-8 de 320 p., éditions familiales de France, 1938, 18 fr., franco 20 fr.

Il est dans l'Eglise une foule de familles qu'on est convenu d'appeler les « fidèles » et qui végètent dans une lamentable médiocrité spirituelle.

Il faut leur rendre le sens de la grandeur religieuse du mariage, le respect de leur vocation et, peut-être, le désir d'en être plus digne.

C'est à cela précisément que tendent des pages écrites au fur et à mesure d'une expérience familiale, par deux époux toujours en constante collaboration.

Ces méditations sont donc écrites au fil des jours et des circonstances. Il y a des redites : c'était inévitable.

On aurait pu, à notre avis, pour l'impression, les modifier quelque peu.

On a mieux aimé, sans doute, conserver la spontanéité de leur mouvement ; elles finissent par se compléter et se rectifier les unes par les autres. Les isoler serait s'exposer à fausser la perspective. Il faut en saisir l'unité profonde au cœur même de la grande vocation qu'elles s'efforcent d'exprimer.

M. COMPAING DE LA TOUR-GIRARD, *Une retraite de première communion (pour les tout petits de six à sept ans)*, in-16 de 80 p., Tolra, 1938, 3 fr.

Le nom de l'auteur, une des meilleures spécialistes de la formation religieuse des enfants, nous dispense de faire ressortir la parfaite adaptation de ce charmant petit livre à ses lecteurs.

Des instructions de retraite à des « tout-petits » ! Plus d'un prédicateur célèbre reculerait devant cette tâche.

Mme Compaing de la Tour-Girard y a mis non seulement son savoir et son cœur, mais sa profonde connaissance de l'âme enfantine.

VIII. - Sciences

Henri DEHÉRAN, conservateur honoraire de la Bibliothèque de l'Institut, (*Orientalistes et antiquaires*), II, *Silvestre de Sacy, ses contemporains et ses disciples*, in-4° de XXXIII+124+68 p., Paul Geuthner, 1938, 150 fr.

Cette savante publication est un hommage fervent aux Orientalistes français du début du XIXe siècle et, en premier lieu, à leur maître, le fondateur des études arabes en France, Silvestre de Sacy.

Antoine-Isaac Silvestre, qui ajouta à son nom patronymique celui de Sacy par dévotion pour l'illustre solitaire de Port-Royal, était né en 1758 à Paris, en face de l'abbaye Saint-Germain des Prés. Cette circonstance décida de sa vocation.

Jeune homme, il avait l'habitude de prendre sa récréation dans le jardin de l'abbaye. Il y rencontra un savant bénédictin, dom Berthereau, qui venait s'y délasser de ses longues séances de travail.

Dom Berthereau s'intéressa à ce jeune homme sérieux, l'entretint de ses propres travaux et l'initia aux langues orientales. Ce fut le point de départ d'une carrière magnifique par l'unité et la fécondité.

M. Dehéran en retrace les étapes, en montre l'importance. Il nous fait admirer en même temps un beau caractère de savant.

Actif, modeste, consciencieux, profondément religieux, Silvestre de Sacy mérita de n'avoir que des amis.

C'est au rayonnement de Silvestre de Sacy, à ses disciples, à ses amis que le reste du volume est consacré.

Ce sont des notices sur Antoine et Alix Desgranges, Caussin de Perceval, J.-Fr. Rousseau, Félix Lagard, Joseph Rousseau, Ducauroy ; c'est la correspondance de Silvestre de Sacy avec le comte Ouvarov, ministre de l'Instruction publique de Russie, avec les Orientalistes allemands, etc.

Beau monument à l'honneur de la science française.

Marcel ROLAND, *Les Bois, les champs et les jardins*, III, *La Grande leçon des petites bêtes : l'escargot, le mille-pattes, la guêpe-poliste, les punaises des bois, le ver à soie, Pasteur chez les « magnans »*, in-16 de 256 p., Mercure de France, 1939, 15 fr.

C'est une annonce quelque peu fallacieuse que cette promesse d'une « grande leçon » empruntée à l'escargot et au mille-pattes.

Non ! L'intérêt du livre, intérêt très réel, n'est pas là, et la leçon, si leçon il y a, est assez mince, en tout cas, assez superficielle.

Mais l'auteur a su emprunter à Fabre, de Sérignan, quelque chose de ses méthodes d'observation, de son goût passionné pour les bêtes, de son art de les mettre en scène, de se mêler à leur vie, de nous attirer au spectacle de leur existence.

Et ces bêtes que nous croyons connaître parce que nous les rencontrons quotidiennement, il nous fait prendre conscience de notre ignorance à leur égard et nous les révèle à notre grand étonnement.

Aussi son livre, qui nous paraît marquer un nouveau progrès sur les deux précédents de la même série (*Vie et mort des insectes*, *La Féerie du microscope*), charmera-t-il tous les amateurs de la nature et se recommande-t-il à eux, avec cette réserve cependant que la place donnée aux accouplements invite à le réserver aux lecteurs sortis de l'adolescence.

La philosophie aventureuse, si tant est que ce fût une philosophie, qui se donnait cours dans les volumes antérieurs (*Vie et mort des insectes*, analysé ici en 1936, p. 718 ; *La Féerie du microscope*, analysé ici en 1937, p. 1229) n'apparaît plus ici.

Et l'on peut dire que c'est tout bénéfice, car l'ouvrage y gagne en solidité du fond comme en valeur littéraire.

Jules SAGERET, *Curiosités aquatiques*, in-16 de 188 p., « Les Livres de nature », Stock, 1938, 18 fr.

La collection des « Livres de nature », dans sa diversité, le démontre : il est des yeux qui observent et enregistrent la nature avec la passivité d'une mécanique photographique ; il en est d'autres dont le fonctionnement, pénétré de pensée, prend toute sa valeur humaine. Seuls les documents recueillis par ces derniers offrent un intérêt profond et durable.

C'est parmi ceux-ci que se rangent les quatre études réunies dans ce volume par M. Jules Sageret.

Philosophe doublé d'un naturaliste, l'auteur a su démontrer, par son propre exemple, que la simple observation de quelques poissons qui évoluent dans un bocal ou un aquarium, la simple promenade d'un curieux au bord des bassins et des mares laissés sur les grèves par le reflux de la mer, sont capables de nous mettre en face des plus singuliers phénomènes de la vie et de nous laisser entrevoir quelques-uns de ses secrets.

M. Jules Sageret, devant son aquarium ou le long des côtes de la Manche, entre Paimpol et Roscoff, a su voir et nous faire voir les plus curieuses manifestations d'une étrange faune aquatique, poisson de paradis ou poisson-crapaud, caméléons-marins, mollusques-vautours, bernards-l'ermite dans leur cabane portative et crabes dévorateurs de cadavres.

En présentant ce livre d'un intérêt très grand pour tous les amis de la nature, les éditeurs ont eu le soin, qu'ils avaient négligé dans plus d'une occasion précédente, de ne conseiller sa lecture qu'aux plus de quinze ans.

Félicitons-les de ce légitime scrupule et souhaitons-leur de persévérer dans cette voie.

Dr G. VILLEY, ancien interne des hôpitaux psychiâtriques de la Seine, médecin de la maison « Villa Montsouris », *La Psychiâtrie et les sciences de l'homme, essai de synthèse scientifique*, in-8 de 194 p., Alcan, 1938, 30 fr.

L'étude des maladies mentales attire peu le public et lui reste à peu près étrangère. C'est pour l'initier à leur connaissance que l'auteur a entrepris ce travail.

Introduction à la psychiâtrie, il comporte une rapide esquisse de son histoire, l'étude de ses relations avec la biologie, la psychologie et la sociologie, celle de ses bases, de ses méthodes, de sa pratique actuelle et future.

Comme la psychiâtrie a évolué en marge de la science médicale pour ne s'y rattacher que progressivement et incomplètement, elle est restée jusqu'à ces dernières années étrangère aux études de médecine.

Il y a donc intérêt pour les médecins à prendre contact avec une science qui se montre d'une actualité de plus en plus inquiétante.

La multiplication des troubles mentaux devient rapidement un des grands périls de notre époque désaxée.

On sait que les asiles ne suffisent plus, que des centaines de mille d'individus non hospitalisés sont atteint de « psychonévroses ».

Si bien que l'auteur aboutit à étendre la notion de déséquilibre nerveux et l'insuffisance fonctionnelle du système nerveux, qui sont à la base des maladies mentales.

On remarquera spécialement les pages sur l'influence bienfai-

sante, en ce domaine, des croyances religieuses et de la morale traditionnelle, ainsi que sur l'action néfaste des lois dites sociales et de maints préjugés de notre temps.

Livre sérieux, réfléchi, pondéré, sur des problèmes sociaux très graves.

IX. - Connaissances pratiques

V.-A. EVREINOFF, *Les Fruits à noyaux, pêcher, prunier, cerisier, amandier, abricotier, cornouiller*, in-12 illustré de 186 p., « La Terre », Flammarion, 1938, 16 fr.

Les fruits de France ont jadis possédé une réputation mondiale. Puis leur rendement a fléchi, leur qualité sans doute aussi, et, devant la concurrence étrangère, ils ont reculé régulièrement jusqu'à ces toutes dernières années.

Or les conditions économiques d'aujourd'hui imposent à quiconque vit de la terre une étroite discipline et la nécessité de mettre en valeur chacun des produits de son travail.

Il y a du côté de la culture fruitière un redressement à opérer. Les arboriculteurs français doivent désormais, par la force des circonstances, s'appliquer à réunir les deux conditions de rendement et de qualité.

Le présent ouvrage de M. Evreinoff se propose de les y aider. L'auteur est un éminent spécialiste, collaborateur remarqué de *Jardinage*, et instruit par une expérience déjà longue et des observations comparatives accumulées pendant ses séjours dans diverses régions productrices de l'étranger.

Il a réuni dans ces pages tous les renseignements pratiques utiles sur la culture des arbres énumérés dans le sous-titre.

Choix des variétés, soins culturaux, taille, maladies, cueillette, utilisation des fruits, et jusqu'à leur mode d'emballage, sont expliqués ici clairement et simplement, avec l'appoint de nombreuses et excellentes figures remarquablement démonstratives.

C'est un livre à conseiller à toutes les bibliothèques rurales et aux amateurs de fruits.

L. MOREAU et E. VINET, ingénieurs agronomes, directeur et directeur-adjoint de la station œnologique régionale d'Angers, *La Défense du vignoble*, in-12 de 220 p., 47 figures, « La Terre », Flammarion, 1938, 18 fr.

Lorsqu'à la fin de la grande crise du phylloxéra, les viticulteurs français eurent reconstitué le vignoble, ils s'imaginèrent volontiers n'avoir plus désormais à redouter pour la vigne aucune maladie de quelque importance, tant leur paraissaient vigoureux les nouveaux cépages.

Illusion vite dissipée. Loin de là, des maladies plus nombreuses et plus redoutables que jamais menacent la récolte, et parfois même la vie du cep.

Les traitements préventifs et curatifs, qui, autrefois, ne se don-

naient qu'exceptionnellement, font désormais partie des travaux de la culture normale.

Tout fléchissement de la part de l'homme, dans cette lutte de tous les instants, risque de le conduire à la ruine, du fait qu'il supprimerait toute espèce de bénéfice d'exploitation.

Or cette défense contre les invasions de champignons inférieurs, contre les maladies physiologiques ou contre les insectes, constitue un problème fort complexe.

Nombreux et fort divers, en effet, sont ces accidents, dissemblables d'une année à l'autre les circonstances de leur apparition, délicate la tactique à suivre pour que le traitement atteigne toute son efficacité.

Les viticulteurs trouveront, dans ce volume, le guide dont ils ont besoin pour mener à bien le traitement rationnel des maladies de la vigne.

Une bonne moitié du volume les leur décrit une à une, de façon à leur éviter des indécisions et des tâtonnements nuisibles. L'autre moitié leur fournit toutes les données indispensables pour une lutte efficace.

Les auteurs parlent d'expérience. Depuis plus de trente ans, ils enseignent et pratiquent la viticulture en Anjou.

Leurs observations et leurs conseils seront faciles à utiliser pour toute autre région viticole avec un simple décalage de dates pour les diverses étapes du cycle annuel de la végétation.

Odette SIMON, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris, *Si j'avais su...*, *La Femme devant les difficultés de la vie* (*Conseils de droit pratique*, *1re série*), in-8 de 188 p., éditions du Recueil Sirey, 1938, 20 fr.

Mme Odette Simon reprend dans ce volume quelques-unes des conférences qu'elle a données à la radio sur des questions de droit pratique.

Les sujets qu'elle traite sont variés. La plupart d'entre eux trouvent fréquemment leur application dans la vie (le nom, le mariage, les testaments, les successions, l'obligation scolaire).

D'autres n'intéressent éventuellement que certaines personnes (l'abandon de famille, le sort des enfants naturels, la recherche de la paternité, l'adoption).

L'ignorance du Code civil par l'immense majorité des Français est presque totale. Un tel livre est donc fort opportun. On le lira une première fois avec fruit, on le consultera utilement ensuite à l'occasion.

Il est rédigé en un style vivant, objectif, aussi concret que possible, adapté en général aux intelligences moyennes. On y relèverait à peine trois ou quatre menues erreurs de détail.

Comme il fallait s'y attendre, Mme Odette Simon, traitant du divorce, ne fait aucune réserve d'ordre religieux ou moral (si ce n'est du point de vue des enfants). Elle donne même d'excellents conseils à qui désire « se remarier ». C'est le seul regret que nous exprimerons.

X. - Géographie, voyages, colonisation, missions.

Germain BEAUCLAIR, *Terre toscane*, in-16 de 248 p., éditions Emile-Paul, 1938, 15 fr.

M. Germain Beauclair, fils du poète Henri Beauclair, a déjà publié des ouvrages de voyages. L'un d'eux a pour titre *Visions d'Asie* (analysé ici en 1936, p. 212).

Ce terme de « Visions » est heureusement choisi pour caractériser sa manière. C'est une vision de Toscane, et tout particulièrement de Florence, qu'il évoque dans le présent volume.

La mémoire de ce voyageur est surtout visuelle. Il brosse de pittoresques esquisses : décor d'une façade, silhouettes isolées ou groupes aperçus dans la foule, paysages lumineux, toits de palais ou de chaumière...

Rien d'exclusif cependant. L'auteur plonge aussi dans le passé des villes d'art qu'il visite. Il fait revivre les prestigieux artistes du siècle des Médicis ou le fougueux prédicateur Savonarole.

Il écoute les cloches qui « grelettent leur douce musique » ou les conversations des salles d'auberge.

Ces impressions de voyage révèlent un esprit original et observateur, un jugement informé et de bon goût.

On notera çà et là une allusion plus poussée, un mot réaliste qui ne sont pas pour les jeunes lecteurs.

Le chanoine J.-M. CASSAGNARD, directeur du « *Journal de la Grotte* », *Lourdes-en-Bigorre, cité des miracles*, grand in-4 de 146 p., nombreuses illustrations, aux éditions de l'Œuvre de la Grotte à Lourdes (Hautes-Pyrénées), 1938, 22 fr. ; 25 fr. franco.

Il manquait quelque chose à la bibliographie de Lourdes, écrit en bon juge, M. le chanoine Duplessy, dans *La Réponse* (janvier 1939).

Il manquait quelque chose comme une synthèse sans minuties, précise sans inutilités, brève sans lacune, colorée, pittoresque, de présentation attrayante, rapide, vivante, qui instruirait tout en charmant, qui expliquerait tout en évoquant, qui montrerait le fond des choses tout en faisant admirer la magnifique façade.

M. le chanoine Cassagnard n'a pas craint de se proposer ce programme, et il a pu le parfaire.

Et par ce mot j'entends qu'il en a fait non pas seulement une réalité, mais une réalité parfaite. Après tant d'ouvrages sur le même sujet, il a trouvé le moyen de nous donner quelque chose d'à la fois instructif, court, complet, attrayant, prenant par son exquise simplicité, — et, ce qui ne gâte rien, enrichi et comme doublé par une illustration aussi documentée qu'artistique.

Et M. Duplessy conclut : lisez ce livre, vous le relirez. C'est notre avis.

Bertrand FLORNOY, *Haut-Amazone, trois français chez les Indiens réducteurs de têtes*, in-8 de VI-272 p., avec 30 gravures et 2 cartes, couverture illustrée par Raymond Gid, Plon, 1939, 24 fr.

Trois jeunes explorateurs, Bertrand Flornoy, spécialiste de la forêt tropicale, Jean de Guébriant, Fred Matter, qui avait fait partie à titre de cinéaste de l'expédition Paul-Emile Victor chez les Esquimaux, sont arrivés à pénétrer dans les tribus Jivaros du Haut-Amazone et à les étudier scientifiquement.

L'ignorance de la langue, le climat épuisant, la réputation de cruauté des Jivaros, tout était contre eux.

Cependant grâce à leur audace calme, à l'optimisme de leur jeunesse, à une résistance physique et morale incroyable, ils ont pu passer plusieurs mois parmi ces Indiens, les filmant, les mensurant, collectionnant leurs engins de chasse, de pêche, leurs poteries, leurs pagnes.

Ils ont fait particulièrement porter leurs observations sur la vie des sorciers, les danses magiques, les rites funéraires.

Ils ont même pu assister à la cérémonie (car il s'agit bien d'un rit religieux et non d'une scène bassement criminelle) de la réduction des têtes des ennemis, qui de la taille normale, deviennent grosses comme le poing...

Le récit de cette courageuse expédition, qui fait honneur à l'ethnologie française contemporaine, déjà si florissante, ne peut passer inaperçu. Il nous apporte, sur des points jusqu'ici très obscurs, des renseignements précis.

Des détails sur les mœurs et quelques expressions obligeront à réserver ce livre aux lecteurs avertis. Avec quelques coupes, il supporterait la lecture devant des jeunes qui rêvent d'Indiens.

Dr MALACHOWSKI et D. DOUARD, *La Traversée du Sahara seul en vélomoteur par le garde républicain Douard*, in-16 de III-167 p., éditions de France, 1939, 12 fr.

Voici le récit d'un raid fort peu banal. Daniel Douard, ancien chauffeur à la Compagnie transsaharienne, maintenant garde républicain à Paris, décida récemment de profiter d'une permission régulière pour tenter de traverser le Sahara à motocyclette.

Afin d'éviter les difficultés qui, en 1927, avaient eu raison du lieutenant Bruneteau, qui lui aussi, avait tenté cette traversée à motocyclette avec deux camarades, Douard partit seul sur un vélomoteur léger.

Il réussit dans sa tentative. Son courage, son sens de la piste lui permirent de venir à bout des accidents. A une petite distance de Colomb-Béchar, une tempête de sable d'une rare violence l'obligea à faire en car les derniers kilomètres.

Grâce à cet audacieux garde républicain, preuve est faite que le Sahara peut se laisser franchir sur des motos légères. C'est là

une tentative réussie dont l'importance se laisse aisément percevoir.

Le récit est alerte et rien n'empêche de le mettre entre toutes les mains.

O. PERNIKOFF, attaché technique à l'Exposition internationale de Paris 1937, *La France pays du tourisme*, préface de M. Edmond Labbé, commissaire général de l'Exposition, in-8 de 748 p., avec 32 planches hors-texte, relié toile, Plon, 1938, 50 fr.

Les étrangers, les Russes en particulier, vont-ils nous apprendre à explorer les splendeurs et les richesses de notre pays ? Après M. André Trofimoff, dont nous analysions naguère les très originaux *Ciels et décors de France* (octobre 1938, p. 1202), voici un inventaire complet et méthodique d'un autre Russe.

Mais pourquoi appeler Russe un auteur qui a adopté depuis longtemps notre patrie pour laquelle il s'est battu vaillamment au cours de la dernière Guerre, et qui dirige aujourd'hui l'une de nos plus importantes organisations de transports et de tourisme ?

Particulièrement qualifié pour traiter des problèmes qui se posent en matière touristique, il entend rester dans le domaine où il croit avoir acquis quelque expérience.

Hâtons-nous de dire que ce domaine est immense et qu'il embrasse des richesses aussi inépuisables que variées : richesses touristiques proprement dites, archéologiques, littéraires, scientifiques, thermales, climatiques, sportives et gastronomiques.

Et la science quasi-universelle de l'auteur lui permet de traiter avec un égal bonheur des bienfaits du tourisme (qui sert, « avec la même utilité, le noble idéal des pacifistes et les goûts plus prosaïques des gourmets »), de la langue française et des cent visages de la France (celle des métiers et des arts, celle des fêtes et des jeux, celle des chansons et des poèmes, autant que celle des paysages).

M. Pernikoff a réuni une documentation aussi abondante et variée que possible, sur Paris qu'il décrit longuement, sur l'art français (excellente synthèse en quatre-vingt dix pages), sur le théâtre, la mode, le thermalisme, les sports, les courses, la chasse et la pêche, les différents moyens de transports, les colonies et le tourisme colonial...

C'est la première fois peut-être que le tourisme est présenté au public à travers l'histoire. Pas de meilleure façon pour situer exactement un monument, un paysage ou une institution que de les faire vivre à travers leur passé tumultueux et magnifique.

Bref, une excellente vue d'ensemble de tout ce que le touriste étranger — et même français — peut trouver d'intéressant et de séduisant en France.

Extrêmement instructif, jusque dans son illustration documentaire et ses treize pages de bibliographie, l'ouvrage se lit avec

aisance et plaisir grâce au style alerte de l'auteur ainsi qu'aux nombreuses anecdotes dont il a su égayer, alléger son imposante synthèse.

On corrigera la coquille qui fait vivre Rabelais au XIIIe siècle (p. 57), et l'on restituera son nom de Saint-Pol-Roux au doyen des survivants du symbolisme que l'auteur appelle Saint-Roux (p. 98).

Emile SCHREIBER, *Le Portugal de Salazar*, in-8 de 145 p., éditions Denoël, 1938, 15 fr.

En de courtes pages, précises et denses, M. Emile Schreiber, qui n'en est pas à son premier reportage en pays étranger, nous présente l'effort de redressement auquel s'applique, non sans succès, le président-professeur Salazar.

Il nous montre que le dictateur portugais cherche à se tenir dans un juste milieu entre les doctrines des grands pays totalitaires et le libéralisme des autres. Il repousse l'étatisation, et cherche dans un vrai corporatisme l'équilibre social nécessaire. Il ne sacrifie rien aux idéologies troubles et pense en bon chrétien.

Selon M. Schreiber, le gouvernement de Salazar est solidement établi et n'a pas grand'chose à redouter du point de vue intérieur, malgré les mécontentements de ceux que le fisc serre fortement.

L'influence française avait subi une éclipse au Portugal en ces dernières années, comme bien l'on pense.

Une politique et une propagande intelligente suffiraient, selon l'auteur, à retourner en notre faveur une bonne partie de l'élite portugaise qui est pétrie de culture française.

Friedrich SIEBURG, *Le Nouveau Portugal, portrait d'un vieux pays*, traduit de l'allemand par Pierre Klossovsky, in-8 de III-246 p., éditions de France, 1938, 25 fr.

On se souvient encore du *Dieu est-il Français?* du même auteur (analysé ici en 1931, p. 366). Le portrait qu'il nous donne du Portugal n'est ni moins fin ni moins intéressant.

M. Sieburg a l'art de rechercher, sous les traits que des crises passagères rendent changeants, le caractère éternel d'un peuple.

Et c'est ainsi que le Portugal d'aujourd'hui lui apparaît comme écrasé par un trop lourd passé de gloire, nettement disproportionné à ses ressources en hommes et en territoire.

Rêvant de ce passé auquel il n'ose renoncer et désespérant de le recommencer, le Portugais s'abandonne au terre à terre d'une vie lasse, faisant passer dans ses « fados » toute la nostalgie que lui donnent les grands espaces maritimes qui firent sa fortune passée.

Un Pombal jadis, en forçant le tempérament national, obtint un résultat de relèvement. Mais parce qu'il n'osa pas aller contre ce passé, son œuvre ne lui survécut pas.

En sera-t-il de même pour l'effort de redressement entrepris par le professeur Salazar ? Peut-être pas.

Le dictateur s'applique à donner aux Portugais le sens des réalités, à chercher dans l'équilibre présent le secret de leur bonheur durable. Mais lui-même durera-t-il assez pour mener à bien cette œuvre ? L'auteur semble incliné à le penser.

Ce fond sert, évidemment, pour le spirituel écrivain, à greffer nombre de piquantes remarques sur la mentalité portugaise, sur les interventions étrangères qui influencent la vie du pays.

Quelques remarques, guère méchantes, sur la vie religieuse un peu formaliste du Portugal catholique. Livre qui intéressera beaucoup.

XI. - Littérature, mélanges littéraires

Joseph AGEORGES, *Voyages sur la terre et dans la lune*, lettre-préface de M. Mario Roustan, ancien ministre de l'Education nationale, in-16 de 270 p., Bloud et Gay, 1938, 18 fr.

« Si écrire ce n'est pas donner, ce n'est rien. Le rôle du journaliste est justement de recevoir pour donner et donner avec prodigalité sans jamais compter. Au milieu du XIXe siècle, un niais à coup sûr a dit que la civilisation française était superficielle, parce qu'elle était fille du journalisme. Ma plus grande ambition serait de montrer par ces recueils, si humbles qu'ils soient, que les préoccupations d'un journaliste ne sont pas nécessairement superficielles et que sa contribution à l'œuvre spirituelle de son temps peut ne manquer ni de conscience ni de sérieux... »

Telles sont les dernières lignes du 4e volume des mémoires de M. Joseph Ageorges dont les précédents furent analysés ici en 1937 (pp. 91 et 598) et 1938 (p. 339).

Il veut, cette fois, défendre la thèse suivante : la presse est la plus grande ouvrière de paix chrétienne dans le monde ; elle doit défendre la vie internationale « et peut-être intersidérale » — voilà qui justifie le titre — contre tous les racismes et tous les chauvinismes.

A cet effet, il apporte au public un écho des manifestations professionnelles auxquelles il a participé et spécialement des Congrès de la presse latine, mais, parce que catholique, ce qu'il a voulu étudier avant tout en Europe, c'est la situation des catholiques en face des politiques particulières, et tous ses souvenirs sont classés en fonction de ce souci.

D'où cinq chapitres consacrés respectivement aux catholiques, en Roumanie, en Grèce, en Hongrie, en Espagne, au Mexique. Le tout repose sur une observation attentive et des documents tenus à jour, encore que, pour l'un ou l'autre de ces pays, l'intérêt, du fait de la précipitation des événements, soit surtout rétrospectif.

M. Ageorges nous permettra-t-il, au nom de cette charité confraternelle qu'il prêche si éloquemment, d'insinuer qu'il pousse un peu loin la camaraderie journalistique...

Deux fois au moins. La première, quand il use un peu trop du « talent de garder la mesure dans les mots » pour défendre Maurice de Waleffe du « reproche d'obsession qui lui a été fait par des obsédés qui s'ignoraient » et son œuvre, à laquelle « il suffirait de très peu de chose » pour qu'elle méritât d'être « enregistrée avec éloges par l'histoire de l'évolution des mœurs modernes » (pp. 37-40).

La seconde, quand, traitant des affaires d'Espagne, soi-disant « sans esprit d'animosité et avec le seul souci de la beauté, de la justice et de la recherche de la vérité chrétienne », il accable à plaisir « le chef rebelle » contre qui tous les témoignages sont bons, mais ajoute qu'il s'incline « filialement devant la sagesse du Souverain Pontife qui n'a pas condamné (*sic!*) l'effort de libération antirévolutionnaire du Général Franco et devant les témoignages de sympathie adressés au cardinal Goma par des centaines d'évêques » (p. 207).

« Il n'est pas si aisé qu'on croit d'écrire catholique, déclare-t-il un peu plus loin (p. 259), même quand on veut écrire de l'affaire espagnole ». Nous le pensons aussi.

Louis CHAIGNE, *Anthologie de la renaissance catholique*, tome II, *Les Prosateurs*, in-8 de 296 p., avec 20 portraits hors-texte et des autographes, sous couvre-livre illustré, éditions Alsatia, 1939, 25 fr.

Les lecteurs du tome I (*Les Poètes*, analysé ici en 1938, p. 1067) sauront gré à M. Louis Chaigne de ne pas les avoir fait attendre, comme il arrive trop souvent dans les ouvrages publiés en plusieurs volumes.

Celui-ci est tout à fait digne d'un aîné dont le succès fut tel qu'on songe déjà à le rééditer et que l'auteur met tous ses soins à le parfaire.

Cet essai n'était-il pas déjà un coup de maître! Rien d'équivalent dans l'édition française. Si l'on parlait souvent du renouveau catholique dans la littérature, si même plusieurs doctes ouvrages lui avaient été consacrés, le grand public l'ignorait, faute d'une anthologie qui lui permît de le constater expérimentalement, si l'on ose dire.

Et ce dont il faut surtout féliciter M. Chaigne, c'est, avec l'ampleur et l'exactitude de son information, — il n'hésite pas à frapper à toutes les portes qui peuvent lui aider à enrichir sa documentation — de cet esprit de charité chrétienne qui lui interdit de prononcer des exclusives ou de marquer des préférences entre des écoles ou des « chapelles » qui ne sont pas toujours amies.

Ceci ne signifie pas du tout qu'il admire béatement tout ce qui se

présente sous l'étiquette catholique. Il sait, à l'occasion, faire les réserves voulues.

Dans la notice qu'il consacre à Bernanos, il constate, avec une nuance de regret, que « le roman catholique français, à part de très rares exceptions, s'inscrit invariablement sous la plus sombre enseigne ».

Ailleurs il note avec soin que « les âmes insuffisamment cuirassées ne sauraient approcher impunément des « climats » troublants de François Mauriac ».

La méthode adoptée par l'auteur pour présenter les cinquante-trois écrivains qu'il a retenus est la suivante : quelques lignes d'appréciation générale sur l'ensemble de l'œuvre, une courte note biographique, une bibliographie généralement complète et, à la rubrique « à consulter », quelques ouvrages ou articles de revues ayant trait à l'intéressé.

Pour bien des auteurs, nous pourrions compléter cette dernière liste ; à dire vrai, il faudrait pour cela doubler et tripler l'ampleur du volume. On ne saurait tout dire.

Joignez à cela un ou deux textes choisis pour leur caractère de témoignage spirituel plus encore que pour leur valeur littéraire.

Dans ce choix, M. Chaigne fait preuve d'un goût très sûr. Nous lui savons gré en particulier d'avoir tiré de ces cimetières que sont les collections de revues tel ou tel morceau qui méritait d'être sauvé de l'oubli.

Ne pouvant citer tous les écrivains catholiques — un certain nombre d'autres seront présentés en tête d'un troisième volume à paraître sur *La Littérature catholique à l'étranger* — l'auteur mentionne dans un appendice de vingt-cinq pages, qui comporte sans doute plus d'une lacune, mais suppose bien du travail, la plupart des romanciers, critiques et essayistes, historiens, philosophes, journalistes, etc., catholiques. Leur groupement même est d'un réel intérêt apologétique.

Et M. Chaigne a bien raison de conclure : « Aujourd'hui la littérature catholique a conquis sa place dans la cité. Nos écrivains sont partout... »

Henri PEYRE, *Hommes et œuvres du XXe siècle*, in-8 carré de 348 p., Corrêa, 1938, 36 fr.

M. Henri Peyre est un de ces universitaires gyrovagues — nous ne mettons dans le mot aucune nuance péjorative — qui vont porter à travers le monde la bonne parole française et défendre notre culture devant les publics les plus variés.

Le livre qu'il publie aujourd'hui est précisément dédié « aux auditoires qui, en Amérique du Nord, en Argentine, en Egypte et en France, ont bien voulu provoquer, ou accueillir, quelques-uns de ces entretiens littéraires ».

M. Peyre, qui avait traité jadis, avec une incontestable maîtrise, du « classicisme » (dans un ouvrage analysé ici en 1923, p. 1369), se meut avec non moins d'aisance à travers le do-

maine — mal exploré en dépit de tant d'articles de journaux et de revues — de la littérature contemporaine.

En bon universitaire, rompu aux méthodes scientifiques, il essaie d' « apporter à cette étude ces qualités modestes, et point trop répandues cependant : la conscience scrupuleuse dans l'information, la sincérité dans l'appréciation, la clarté dans l'exposition » (p. 11).

Et il conclut que si « l'on peut aujourd'hui dresser avec quelque recul le bilan de ces années d'espérance et de désillusion, il faut bien reconnaître aussi que, si nous discernons avec clairvoyance les lacunes de ces œuvres de 1910-1930, nous n'apercevons pas encore les lueurs radieuses d'une nouvelle aurore, éclairant une littérature française rajeunie » (p. 174).

Son livre s'ouvre sur une fresque en deux parties : « Situation de la littérature française d'aujourd'hui » et « Avant-guerre, après-guerre et aujourd'hui ».

M. Peyre y prononce un réquisitoire solidement étayé contre le mercantilisme littéraire des écrivains d'aujourd'hui et leur fâcheux engouement de modernisme.

Il dénonce la démission de la critique et des critiques en des termes qui feraient frémir d'horreur et de rage tous les Billy et tous les *Figaro* du monde, s'ils portaient la signature de l'abbé Bethleem.

Il est vrai que, peu logique avec les principes qu'il énonce ici, il se contredira lui-même un peu plus loin, en saluant dans « l'esprit de révolte » qui anime l'œuvre d'un Céline et d'un Malraux, l'élément capable de rajeunir et de renouveler notre littérature sclérosée et anémiée par l'académisme.

L'auteur introduit ensuite dans la grande nécropole de l'histoire littéraire les talents, désormais consacrés et dignes de l'embaumement sorbonnien, de Paul Claudel, André Gide, Marcel Proust et Alain-Fournier. Si nous approuvons pleinement les arguments motivés par lesquels il rend justice au premier, nous devons faire d'expresses réserves sur la « sincérité acharnée » qui « restera la grande leçon de morale de l'œuvre gidienne » (p. 147) et sur « le courage de l'esprit inégalé qu'a déployé Marcel Proust dans son étude de l'amour » (p. 178).

A l'étude sur Victor Hugo qui nous a paru enfoncer des portes ouvertes, nous préférons de beaucoup le chapitre sur « le rayonnement de la littérature française contemporaine dans le monde ». Il y a là des pages neuves que, seul, un voyageur et un lettré cosmopolite comme l'auteur pouvait écrire.

Qu'il nous soit permis de regretter, parmi les coups de griffe qu'il distribue un peu à tort et à travers, celui qui range Louis Veuillot au nombre des « insulteurs célèbres de la littérature ».

Raymond RECOULY, *Le Chasseur de nuées, la vie de Cervantès*, in-16 de 270 p., éditions de France, 1938, 18 fr. (publié d'abord dans *Gringoire*, à partir du 29 avril 1938).

Sait-on qu'après la Bible, *Don Quichotte* est, de tous les livres

existants, celui qui a été le plus souvent réimprimé ? Don Quichotte est devenu un des types les plus connus, les plus illustres de l'humanité. Sa célébrité a rejailli sur celui par qui il fut conçu et réalisé.

L'auteur a été saisi par le héros, projeté par lui en pleine lumière. Les moindres épisodes de sa vie, demeurée jusque-là assez obscure, les moindres traits de son caractère, de son tempérament, ont été observés, explorés, fouillés, soumis aux investigations minutieuses. La nuée des commentateurs s'est abattue sur cette existence. Chacun s'est efforcé de découvrir un nouveau lien, un maillon inconnu dans cette chaîne mystérieuse qui unit le créateur à sa création.

Ainsi s'explique cette pullulation non moins frappante de « vies » de Cervantès.

Citons, pour mémoire, outre la thèse monumentale de M. Maurice Bardon (2 vol., Champion, 1932), et pour nous tenir aux dix dernières années, celles qui ont été analysées ici : Martial Douël (1930, p. 854), Henry Lyonnet (1930, p. 1374), Paul Hazard (1931, p. 738), Americo Castro (1922, p. 227), Boutet de Monvel (1933, p. 1242), Pierre Mariel (1933, p. 1471), G. Duhamel (1937, p. 601).

Venant après tant d'autres, M. Recouly ne se flatte pas d'apporter des révélations sensationnelles sur le « cas Cervantès ». Il a voulu simplement « suivre l'auteur à travers son personnage, en rattachant ce dernier au temps, au pays, où il a vu le jour », et montrer comment « tous les traits marquants, caractéristiques de sa race, se retrouvent en Don Quichotte », qui « tient par toutes ses racines à cette grande Espagne du XVIe siècle, dont il est, comme Philippe II, sainte Thérèse, saint Ignace, un des représentants les plus illustres, les plus typiques... »

Aussi l'ouvrage évoque-t-il non seulement la vie de Cervantès, passée toute entière à se débattre au milieu de difficultés pécuniaires, mais encore toute la période du règne de Philippe II.

Il offre aussi cette originalité d'avoir été écrit pour une bonne part à Séville même, « au cœur de cette Andalousie, où Cervantès écrivit son chef-d'œuvre ».

On ne sera pas surpris qu'il témoigne d'une vive sympathie pour l'Espagne, qui ne cesse de tendre, « comme Don Quichotte, à la réalisation de rêves irréalisables ».

Denis de ROUGEMONT, *L'Amour et l'Occident*, in-8 de IV-366 p., « Présences », Plon, 1939, 24 fr.

Curieuse construction de la pensée, que celle-là. Et faite de matériaux combien nombreux et combien divers !

Une rapide analyse en négligera forcément la plus grande part ; elle ne peut qu'appauvrir un ensemble constitué d'un tel foisonnement d'éléments hétérogènes, mais peut-être aussi en faire mieux sentir la fragilité.

L'auteur part de la légende de Tristan et Iseut telle qu'elle se

présente dans la « concordance » établie par Joseph Bédier entre les cinq versions du douzième siècle. Il en montre les points énigmatiques, les contradictions apparentes, les obscurités certaines.

Puis d'étape en étape, il ordonne ses démonstrations, dont voici les principales.

L'amour-passion est apparu en Occident comme l'un des contre-coups du christianisme, et spécialement de la doctrine du mariage, dans les âmes où vivait encore un reste de paganisme.

Dès son apparition, au douzième siècle, il fut réellement une religion, dans toute la force de ce terme, et spécialement une hérésie chrétienne historiquement déterminée.

Cette hérésie fut l'hérésie cathare dont l'Eglise catholique fut la première à sentir la nocivité.

Cette hérésie spiritualiste, dont nous avons perdu la clef, c'est elle qui, de nos jours, est vulgarisée par le roman et par le film. C'est elle aussi qui se dresse contre la doctrine orthodoxe du mariage pour glorifier la passion illégitime.

De plus le langage de la passion est devenu celui de la mystique occidentale bien que le dogme de l'Incarnation donne un sens tout différent à ses métaphores usuelles.

Nos grandes littératures modernes, pour une bonne part, sont une laïcisation du mythe de Tristan, par leur glorification de l'instinct.

Bien plus, le contenu du mythe et ses fantômes envahissent les domaines les plus divers. Politique, lutte de classes, sentiment national, tout se transpose en mystique.

La guerre elle-même, jusqu'en 1914, avait gardé, par le fait de ses origines chevaleresques, un parallélisme constant avec cette évolution du mythe.

Dans la vie privée, la passion ruine l'idée même du mariage lorsque l'on veut fonder le mariage précisément sur la passion.

Non que tous nos contemporains soient en proie au délire de Tristan, mais tous, ou presque tous, au jugement de l'auteur, « en rêvent ou en rêvassent ».

La crise moderne du mariage est le signe le plus certain d'une décadence occidentale.

Or la fidélité dans le mariage doit être le contraire absolu de toute littérature et de tout lyrisme.

Elle n'a pas pour but le bonheur ; elle n'exige pas la réunion, chez l'être aimé, du plus grand nombre de qualités possibles.

Elle est, au contraire, une œuvre de volonté, une construction, une création. Dans les plus humbles vies, elle introduit une chance de faire œuvre durable, mais à condition d'être dégagée de toute passion ou de dépasser la passion. Tel est l'aboutissement de ce commentaire de Tristan.

Cet ouvrage bourré de faits, de citations pittoresques, de rapprochements imprévus, intéressera les moralistes et les lettrés.

Mais il ne manquera pas de provoquer les discussions les plus passionnées, tant de la part des savants dont il utilise les travaux

que de la part du grand public auquel il s'adresse par son sujet même et par ses conclusions.

Jacques VIER, agrégé de l'Université, *François Mauriac, romancier catholique ?*, brochure in-16 de 34 p., à l'imprimerie Tancrède, 15, rue de Verneuil, Paris (7e), 1938, 3 fr.

Sous sa forme interrogative, le titre de cette brochure répond lui-même à la question qu'il pose.

M. Jacques Vier ne considère pas M. François Mauriac comme un romancier catholique. Ou plutôt, il le considère comme un romancier qui prétend mettre dans son œuvre un catholicisme à lui, contraire au vrai sens chrétien et dangereux pour le lecteur.

On suivrait assez volontiers M. Jacques Vier dans la plupart de ses arguments et de ses conclusions.

Il est exact que M. François Mauriac remue « amoureusement » une vase malsaine et putride ; qu'il n'accorde à ses malheureux personnages, « à travers tant d'épisodes fiévreux..., pas de repos, pas de halte... » ; que son pessimisme obstinément penché sur le vice, les bassesses et les laideurs humaines (et non pas seulement, comme le dit l'auteur, sur les concupiscences de la chair), présente aux incroyants un aspect singulier de la foi haute et lumineuse qui devrait être la nôtre.

M. Jacques Vier, à plusieurs reprises, blâme avec âpreté Mauriac de son attitude politique... Mais ceci n'est plus de la littérature.

XII. - Poésie, fables, chansons

Louis BRÉGÉ, *Sonnets marins*, in-8 de 80 p., éditions Les livres nouveaux (Aubanel père), 56, rue de l'Université, Paris (7e), 1939, 10 fr.

Ces sonnets ont été écrits sur mer au cours des traversées que fit leur auteur entre 1919 et 1927.

Ils témoignent d'un grand amour de la mer et d'une certaine recherche poétique.

L'ensemble ne révèle pas cependant une originalité puissante : à travers une visible facilité, on sent trop les procédés.

Vingt fois sur le métier... Notre poète aurait-il oublié le sage conseil du vieux Boileau ?

André DELACOUR, *Poésie de Paris*, poèmes, in-16 jésus de 132 p., Perrin, éditions de la « Revue des poètes », 1938, 15 fr.

Paris ! Quel charme conquérant en ces deux syllabes ! Après tant de prosateurs et de poètes, devenu à son tour le « captif » de notre belle ville, André Delacour le subit et le chante.

Il exprime toute la poésie qui se blottit au coin des rues, dans les faubourgs, au cœur des vieux édifices de pierre, et même — en

quels accents ! — sous la dalle où repose le « sans-grade, qui mourut anonyme ».

Car c'est la vieille Lutèce, mais c'est aussi le Paris de l'Exposition de 1937, qui revit, avec ses aspects les plus pittoresques, où l'esprit se montre l'animateur triomphant de la matière.

Et cette ville de lumière, qui illumine tout l'occident, il la voit, ville chrétienne, s'avançant dans le sillage qu'ouvre devant elle le « navire de granit » qu'est Notre-Dame, protégée par sa gardienne vigilante, Geneviève, prête à la sauver de la cupidité du barbare.

Il fallait un poète pour découvrir le sens caché de tant de symboles.

Après avoir subi le charme de ces nobles pensées, flatté et fier, le lecteur pourra s'en aller méditer, lui aussi, sur les trésors qu'enferme en son sein une ville, qu'il ne sait peut-être plus apprécier.

Et, grâce au guide intelligent qui l'aura mis sur la voie, il sera tout surpris de découvrir des richesses méconnues.

❋ Emile LANGLOIS, *Le Chevalier d'Assise*, poème héroïlyrique, in-8 de 288 p., librairie générale de l'enseignement libre, 77, rue de Vaugirard, Paris (6e), 1938, 25 fr.

Voici la seconde édition, « mise au point et notablement augmentée », d'un poème consacré à François d'Assise, que nous avons déjà analysé en son temps (en 1937, p. 353).

Nous n'avons rien à changer ni dans nos éloges ni dans notre sévérité : un vrai lyrisme bien que peu substantiel, de belles élévations d'une âme très noble, et des négligences poétiques trop nombreuses.

Pour qu'on ne nous accuse pas de sévérité excessive, on nous permettra une citation (p. 165) entre beaucoup d'autres :

« *Je vaux moins, disait-il (François), qu'une vieille sandale* ».
Jamais il n'accepta de monter au perchoir.
Jusqu'à la mort, simple dans le devoir,
il refusa de recevoir
la dignité sacerdotale.
Tous les galons, il les fuyait comme la gale ;
ah ! c'est qu'il méprisait à fond
la pose et le pompon !

Que l'auteur, qui est un religieux très vénérable, veuille bien nous excuser d'être si pauvre de louanges à son endroit. *Amicus Plato...*

❋ Joseph-Michel MAGDEL, *Et la lumière fut...*, poèmes, in-8 de 224 p., Aubanel père, 7, place Saint-Pierre, Avignon, 1938, sans indication de prix.

Voici un poète de l'effort et de la volonté. Il avait d'abord voulu marcher à la conquête de la science, du progrès, de l'ave-

nir. Puis il comprit qu'il fallait commencer par la conquête de soi-même.

Il s'engagea alors dans une lutte qui « ne connaît ni merci ni trêve », demandant même la souffrance, qui devient libératrice, et reste facile à endurer quand on a « le plein de la grâce divine ». Et ainsi celui qui vivait « dans la nuit », arriva « en pleine lumière ».

Il fait à son tour la lumière dans l'esprit du lecteur qui marche à sa suite, par des métaphores neuves et lumineuses.

Et le respect des formes et tournures traditionnelles établit chacun dans cet état d'apaisement, qu'il nous dit devoir à la vérité.

On oublie alors telle envolée puérile de « petits anges » (les enfants ravis à la terre), qui, dans le ciel, aident Sœur Thérèse à effeuiller ses roses ou se mettent bien sagement à l'école de Thomas d'Aquin.

Emile VITTA, *Passage sur terre*, poème en sept recueils, in-8 de 288 p., Messein, 1938, 30 fr.

Le bon, le grand poète qu'est Emile Vitta, fait un bouquet de ses plus belles œuvres cueillies dans les sept recueils qui ont jalonné de vraie poésie son « passage sur terre ».

Que nos lecteurs veuillent bien se reporter aux analyses que nous leur en avons présentées (en 1932, p. 735, et en 1935, p. 874), et ils comprendront les motifs de notre joie de voir réunis en un seul volume des poèmes dont beaucoup sont déjà épuisés.

Il faut louer « les amis d'Emile Vitta » d'avoir accompli ce geste nécessaire, car une telle œuvre doit demeurer, tant elle déborde de vie intense, tant elle est d'inspiration franciscaine et française (les deux inspirations sont aussi voisines que les mots), tant le culte de la langue française est empreint d'intelligence et de noblesse.

Est-il téméraire de croire que l'avenir rendra hommage au poète ? Notre ambition serait que le présent s'inclinât devant lui comme il le mérite.

De minuscules détails ne conviennent pas aux enfants ; si nous les signalons, c'est plutôt pour souligner le ton général d'une très belle œuvre.

XIII. - Beaux-arts

Frédéric Chopin, sa vie, son œuvre, in-16 double-couronne de 89 p., Grasset, 1938, 10 fr.

« Discrétion et pudeur », voilà, nous dit-on, l'œuvre du musicien-poète, qui n'a jamais livré au public le secret de ses tourments intérieurs.

Pourquoi alors faire tant de place aux situations scandaleuses dans lesquelles le mit sa liaison avec George Sand ?

Les prédispositions physiques de Chopin, le mal qui le minait

sourdement, cela suffit à expliquer la mélancolie morbide, dont sont déjà empreintes des compositions de jeunesse, qui ne doivent rien à la vie agitée qu'il mena ensuite.

D'ailleurs, si l'auteur de cette vie voulait retenir quelque chose d'événements susceptibles de mieux faire comprendre l'œuvre du maître du piano, c'était plus aux réactions intimes de l'âme qu'il devait s'arrêter qu'aux épisodes tout extérieurs qui défrayèrent la chronique contemporaine.

Il reste que les amateurs, désireux d'approfondir les raisons du plaisir qu'ils éprouvent, à entendre telle ou telle pièce célèbre, trouveront, dans la seconde partie de cet ouvrage, un commentaire, il est vrai, plus littéraire que technique, mais du moins vraisemblable et parfois ingénieux.

Gabriel MOUREY, conservateur des palais nationaux, *Tableau de l'art français des origines à nos jours*, tome IV, *Le XIXe siècle et le XXe siècle*, in-8 de 94 p., 32 planches en héliogravure, Delagrave, 1938, 20 fr.

Ce quatrième volume termine le *Tableau de l'art français* dont le tome premier parut en 1932 et fut étudié ici (en 1932, p. 1245).

Comme l'indique le titre général, ce n'est point une histoire de l'art proprement dite, et il n'y faut point chercher les précisions que l'on serait en droit d'attendre d'une telle histoire.

L'auteur s'est proposé, et a réalisé, un panorama général par les grandes lignes, tel que peut le désirer quiconque recherche une première initiation, une première orientation dans cette vaste et difficile matière.

Pour le XIXe et le XXe siècles, la tâche était particulièrement délicate. Nous sommes à peine sortis des discussions et des querelles brûlantes qu'ont suscitées la plupart des écoles et des œuvres marquantes.

Et, de prime abord, il semblerait que leur histoire forme un chaos sans unité.

M. Gabriel Mourey montre combien au contraire, architecture, sculpture, peinture, arts décoratifs, portent la marque commune de la tradition et de l'esprit français.

Il a, de plus, le grand mérite de dénoncer l'abaissement infligé à certaines formes de l'art contemporain par le matérialisme immoraliste d'après guerre, par le mercantilisme éhonté d'aujourd'hui, par la décadence générale du goût chez certains milieux prétendus avancés.

L'illustration est très belle et choisie parmi les œuvres indiscutées de l'art français moderne.

XIV. - Livres de guerre et d'après-guerre

Robert ARON, *La Fin de l'après-guerre*, in-16 double-couronne de IV-208 p., Gallimard, 1938, 18 fr.

Il y a dans ce livre des idées extrêmement intéressantes.

Il est seulement dommage que l'auteur ait, dans son désir de renverser complètement la vapeur, embrassé trop de problèmes, politique extérieure, politique intérieure, question des trusts, question ouvrière, question financière.

Il est vrai que, dans une certaine mesure, toutes ces questions sont connexes.

Il est vrai aussi que, dans tous ces domaines, le problème se pose, d'après lui, de la même manière : « partout c'est la lutte entre l'esprit totalitaire et l'esprit démocratique qui connaît une nouvelle urgence et qui prend une nouvelle force ».

Mais ni toutes ces questions n'intéressent également toutes les catégories de lecteurs, ni la compétence de l'auteur n'est égale dans tous ces domaines, — et il le reconnaît lui-même loyalement en citant et même en reproduisant des articles sur les questions financières publiés dans *L'Ordre nouveau* par MM. R. Dupuis et J. Rigaud.

Il est donc inévitable que tous les lecteurs n'accordent pas la même valeur à toutes les parties de l'ouvrage. Celui-ci n'en mérite pas moins de retenir l'attention.

M. Robert Aron n'a pas de peine à démontrer que les vingt années qui viennent de s'écouler n'ont apporté que des solutions boîteuses et apparentes aux problèmes nés de la Guerre mondiale.

La France n'a pas eu le courage de regarder ces problèmes en face et d'opposer des solutions hardiment constructives à celles que les réformateurs de tout ordre s'efforçaient de lui imposer.

Ce sont ces solutions que l'auteur esquisse. Elles dérivent, d'une façon générale, de l'idée de décentralisation et de fédéralisme.

Leur adoption ouvrirait, d'après lui, pour la France, une ère nouvelle et glorieuse et mettrait fin à cette triste période que fut « l'après-guerre ».

Nous signalerons tout particulièrement ses réflexions sur la politique extérieure, sur les événements de septembre dernier, dont il nie qu'ils furent pour nous une humiliation, et sur la possibilité de traiter avec Hitler, en opposant à l'idée allemande d'hégémonie « l'instauration en Europe centrale et orientale d'un véritable fédéralisme avec autonomie sociale et culturelle des minorités allogènes » et « l'établissement d'un Clearing européen pour réaliser, hors des profits capitalistes et des pressions impérialistes, la solidarité économique ».

Ce livre a été désigné comme « le livre du mois, le livre de janvier » par un jury composé de quatorze écrivains (MM. Emile Zavie, Maurice Bourdet, Pierre Descaves, Pierre Lagarde, Pierre Carton, Jean-Pierre Maxence, etc.), qui se réunit depuis cette année tous les mois pour recommander au public le livre qui lui paraît le meilleur des derniers parus.

On pourra discuter ce choix, et le public ne sera pas unanime à le ratifier... C'est le moins que nous pouvons dire.

Jean d'EUDEVILLE, *1912, préface de la Guerre*, avant-propos de Camille Barrère, in-16 de 191 p., éditions Spes, 1938, 12 fr.

Cette histoire des préliminaires diplomatiques et politiques de la Grande Guerre est de tous points remarquable.

Pour l'écrire, l'auteur a consulté tous les documents officiels ou privés qui ont été publiés, et notamment les mémoires de tous les hommes d'Etat européens qui furent mêlés à ces événements.

Il lui est facile d'établir que tous les éléments qui vont se heurter en 1914 et provoquer le conflit mondial sont déjà en présence en 1912, et que, seul, un sage emploi des méthodes diplomatiques classiques a empêché le conflit d'éclater dès ce moment.

La situation d'aujourd'hui ressemble par bien des côtés à celle de 1912.

Comme alors, il semble que ce soit dans ces méthodes qu'il faille chercher le salut, mais à condition que la France soit prête, matériellement et surtout moralement, à toutes les éventualités.

Albert PINGAUD, ministre plénipotentiaire, *Histoire diplomatique de la France pendant la grande guerre, les alliances et les interventions*, 2 vol. in-8 de 318 et 390 pp., éditions Alsatia, 1938, les 2 vol. 60 fr.

M. Albert Pingaud, diplomate de carrière, ancien directeur des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, retrace les efforts déployés pour assurer la pratique des alliances anciennes et chercher à en obtenir de nouvelles.

Le récit est des plus intéressants et certainement nouveau pour le grand public auquel il s'adresse : beaucoup de détails ont été empruntés à des documents encore inédits.

Les fautes diplomatiques sont mises en pleine lumière ; par exemple, celles qui empêchèrent la Roumanie de se ranger effectivement aux côtés des alliés dans les premiers mois de la guerre.

Maintes démarches des alliés et spécialement de l'Angleterre auprès du Portugal, de la Grèce, du Japon, de la Turquie, etc., etc., sont relatées.

Tout cela constitue un beau travail qu'il faut recommander.

XV. - Questions actuelles

Fernand BOVERAT, président de l'Alliance nationale contre la dépopulation, vice-président du conseil supérieur de la natalité, *Comment nous vaincrons la dénatalité*, in-4 abondamment illustré de 54 p., éditions de l'Alliance nationale contre la dépopulation, 217, rue du faubourg Saint-Honoré, Paris (8e), 1938, 6 fr.

Pas d'enfants aujourd'hui, plus de France demain ! Or il est

faux de dire qu'on ne peut vaincre la dépopulation, puisque l'Allemagne, par exemple, remonte le courant de la dénatalité, tandis que la France se laisse emporter vers l'abîme.

Cette éloquente brochure, parlante par ses images, mais aussi par ses chiffres et par ses arguments, demande à être largement répandue dans toutes les classes sociales.

Elle ne manque pas d'ailleurs de mettre en relief l'importance des facteurs d'ordre moral et religieux dans le problème angoissant de la dénatalité.

Paul PLANUS, organisateur-conseil, *Vers la paix sociale, patrons et ouvriers en Suède*, préface de André Detœuf, in-16 de 311 p., Plon, 1938, 20 fr.

Résultat d'une vaste enquête faite en Suède par l'auteur lui-même, dans le dessein de ramener chez nous la paix sociale, à l'instar de ce qui se passe en Suède.

Ce qui fait le mérite de cet exposé qui abonde en renseignements, en documents et en statistiques, c'est son incontestable objectivité, avec le souci d'être utile aux grands intérêts de sa patrie.

Léon de PONCINS, *Le Péril rouge, le plan communiste d'insurrection armée, documents originaux résumés et commentés*, in-8 de 122 p., Les Libertés françaises, 22, rue de Condé, Paris (6e), 1939, 7 fr. 50.

Après la victoire électorale du front populaire, en juin 1936, un coup d'état communiste s'est préparé, d'après les révélations bien connues de M. Jacques Bardoux, et fut évité de justesse.

Dans la nuit du 11 au 12 juin, l'ordre d'insurrection fut décidé, puis reculé d'heure en heure, et finalement remis à une date ultérieure. Remis, mais non abandonné.

Les communistes disposent de puissantes ressources, financières et matérielles, de techniciens éprouvés, de troupes de choc internationales, d'un plan d'attaque soigneusement étudié, basé sur quinze années de révolution et bénéficiant des erreurs comme des succès du passé.

Ce plan a été édité par le parti communiste, sous le titre de *L'Insurrection armée*, nous dit M. Léon de Poncins.

Il n'indique ni en quelle langue, ni en quel pays. Mais nous n'avons pas de raisons de douter de ses affirmations. Signé A. Neuberg, ce rapport militaire, rédigé par des spécialistes de la guerre civile, est si technique, si aride et si volumineux que l'on n'a pu en donner qu'un abrégé.

« Nous avons suivi pas à pas le document original... Pas une ligne du texte n'a été modifiée, les passages les plus importants ont été imprimés en caractères gras. » Quelques éclaircissements ont été ajoutés en note, simplement.

Parmi les nombreux exemples d'insurrections communistes du document Neuberg, l'auteur en a retenu un, l'insurrection d'octobre 1923, à Hambourg.

Une poignée d'insurgés, avec quelques fusils et quelques révolvers, enleva, en une demi-heure, dix-sept commissariats armés jusqu'aux dents et les désarma. Le préfet de police ne réussit pas à briser le mouvement et celui-ci n'échoua que par la volonté du parti lui-même.

Aucun pays n'est à l'abri de pareilles tentatives. Il importe que les hommes d'ordre en soient avertis.

Ce petit volume peut utilement les convier à se tenir sur leurs gardes.

❋ Lucien VALDOR, *Le Chrétien devant le racisme*, in-8 jésus de 155 p., éditions « Alsatia », 1, rue Garancière, Paris (6e), 1938, 13 fr. 50.

Ce livre, déclare l'auteur, n'est qu'une « esquisse », un simple ouvrage de vulgarisation, destiné à exposer sommairement la doctrine naziste, puis à la réfuter.

L'erreur raciste a été condamnée par le Souverain Pontife, comme contraire à la doctrine catholique. L'auteur se propose donc de faire écho à la parole du Pape.

A cette fin, il envisage d'abord les « privilèges » supposés de la race nordique, puis les théories fausses sur l'eugénisme et la stérilisation, l'antisémitisme raciste, l'éducation et la religion racistes, enfin le code pénal raciste et la guerre totale.

L'ouvrage se termine par la publication en appendice du texte intégral du Syllabus antiraciste, publié par la Sacrée Congrégation des Séminaires et Universités à la date du 13 avril 1938, du discours du Saint-Père du 29 juillet 1938, et de la fameuse Encyclique « Mit brennender Sorge » du 14 mars 1937.

L'ouvrage ne porte pas d'*imprimatur*, mais il est édité, lit-on à la dernière page, « avec l'autorisation des autorités ecclésiastiques ».

❋ H. de VRIES de HEEKELINGEN, *Juifs et catholiques*, in-16 double-couronne de 224 p., Grasset, 1939, 18 fr.

L'avènement d'un ministère Blum, l'invasion des administrations par des Juifs, naturalisés parfois de fraîche date, et celle des grandes villes par des Juifs chassés des pays étrangers, ont rendu leur acuité au vieux problème juif, et, en même temps, à l'antisémitisme.

Il en est résulté, dans la presse où les Juifs sont innombrables, et dans bien des milieux catholiques aussi, des appels à la charité chrétienne envers les enfants d'Israël, des diatribes contre l'antisémitisme, assimilé à une invention diabolique ou identifié au nazisme.

Il importe donc au plus haut point de savoir quels sont les enseignements authentiques de l'Eglise sur la question positive des rapports entre chrétiens et juifs. C'est ce que l'auteur s'est proposé de rechercher ici.

Habitué par ses travaux historiques antérieurs aux solides méthodes de la recherche érudite, venu ensuite à la question juive

à laquelle il a déjà consacré plusieurs volumes remarqués, M. H. de Vries de Heekelingen était des mieux préparés à entreprendre cette enquête. Suisse romand, il ne saurait être soupçonné chez nous de chauvinisme nationaliste.

A vrai dire, c'est le dernier chapitre de son livre qui traite du problème dans toute sa rigueur. Mais tous les autres préparent, expliquent et justifient ce chapitre.

En effet, c'est après des exposés sur le racisme, l'orgueil, la haine, la cruauté, l'immoralité, la fourberie, etc., qu'il attribue aux Juifs, en se basant d'abord sur des déclarations juives, puis sur des jugements émanés du clergé catholique, que M. H. de Vries de Heekelingen montre quelle a été l'attitude de l'Eglise et des papes au cours de l'histoire.

« Que les Juifs soient traités avec humanité, mais qu'ils soient subordonnés aux chrétiens et qu'on ait avec eux le moins de rapports possibles », ordonnait, au XIIIe siècle, le 3e Concile de Latran (*Décrétales*, l. V, titre VI, ch. 5), résumant ainsi très heureusement tout l'enseignement catholique au cours des siècles.

Et le IVe Concile de Latran y joignait l'interdiction aux Juifs d'exercer un emploi public leur permettant de nuire aux Chrétiens. Au XVIIIe siècle encore, la ligne de conduite de l'Eglise était la même : bien traiter les Juifs, mais à condition qu'ils restent chez eux et ne se mêlent pas à la société chrétienne.

Le XIXe siècle, dans sa présomption, a prétendu faire fi de ces directives. Reste à savoir ce qu'il y a perdu, et nous avec lui.

De toute façon, ce livre mérite l'attention et peut utilement dissiper bien des illusions et des ignorances.

XVI. - Divers

Les Lectures préférées de nos enfants, préface par Mme Saint-René Taillandier, plaquette in-8 de 52 p., au Livre français, 8, rue Portalis, Paris (8e), et à la librairie Pénicaud, 80, boulevard Malesherbes, Paris (8e), 1938, 4 fr.

L'Action sociale de la femme qui s'est annexé, comme l'on sait, une revue bibliographique *Le Livre français*, de saine inspiration, mais d'ampleur et de contenu — sinon de prétentions — modestes (à peine deux cents pages pour l'année), vient de publier un catalogue des lectures convenant au jeune âge.

Ce catalogue est, nous dit-on, le résultat d'une enquête auprès de cent cinquante enfants de trois à quatorze ans et de leurs mères.

Contrôlé avec soin, il pourra rendre de grands services aux parents et aux éducateurs, souvent embarrassés pour choisir en toute sécurité les livres convenant à la fois à la distraction et à la formation morale des enfants.

Les livres y sont classés par âge, de trois à quatorze ans, sans qu'on puisse toutefois tracer une délimitation rigoureuse entre les âges.

Nous rendons volontiers hommage aux efforts de ces dames, tout en regrettant qu'elles n'aient point utilisé les mille et un renseignements que la *Revue des lectures* fournit chaque année sur les livres pour enfants. Elle a d'ailleurs créé pour eux une rubrique spéciale.

Elles nous permettront aussi quelques observations : 1° la présente liste s'adresse aux seuls citadins, appartenant à des milieux cultivés ; les autres enfants, les ruraux surtout, à notre gré, ne sont pas moins dignes d'intérêt.

2° Il y avait lieu de signaler, à côté d'éditions luxueuses, les plus modestes et à la portée de toutes les bourses. Pourquoi, par exemple, signaler seulement l'édition à 15 fr. de ce chef-d'œuvre qu'est *Saint François a quitté le Paradis*, d'Abel Moreau, alors qu'une édition à 5 fr. 50 permet de le répandre *urbi et orbi* ?

3° L'indication de l'âge appellerait une foule d'observations. On ne peut que sourire en voyant *Fabiola* réservé aux petites filles de onze ans, ou les *Chefs-d'œuvre de Racine*, de E. Maynial (et non Meynial), ouvrage analysé ici en 1937 (p. 1319), mentionné comme à lire « jusqu'à dix ans ».

4° A signaler un certain nombre de confusions, à la table surtout : Adrienne Ségur avec Mme de Ségur, G. Lenôtre avec sa fille Thérèse, des oublis dans l'indication des éditeurs ou des prix.

5° On a voulu être à la page en signalant des ouvrages à peine sortis de presse, mais puisqu'on s'est donné la peine d'établir une liste des « classiques » de l'enfance et de la jeunesse, pourquoi en avoir exclu des livres qui ont fait leurs preuves comme ceux de Zénaïde Fleuriot, Raoul de Navery, Jules Verne, Jean Drault, Mauclère, etc., etc.

6° Pour enrichir cette liste de trois cents auteurs, on gagnerait à parcourir attentivement les catalogues des maisons Gautier-Languereau, J. de Gigord, Ogéo, Apostolat de la prière, éditions du Clocher, Lanore, etc.

Joseph FOLLIET, *Tu seras orateur, introduction à la parole publique*, in-16 de 142 p., éditions du Cerf, 1938, 5 fr.

« L'orateur est un vivant. L'éloquence est une vie, un progrès vital, une dialectique vitale. Le terme de ce progrès et la conclusion de cette dialectique, c'est la sainteté, achèvement de la vie » (p. 15).

On devine qu'un ouvrage qui ouvre de telles perspectives sur l'art oratoire et ses fins, manquerait lui-même son but, s'il n'était vivant d'un bout à l'autre.

Tel est bien le caractère essentiel de ce livre qui se moque des définitions théoriques et des considérations abstraites, et se flatte de « donner (ses) recettes d'éloquence sur le modèle des recettes culinaires ».

« La nature même des choses » exige quatre éléments, pour

faire une conférence : un conférencier, un sujet, une mise en forme du sujet, un auditoire. L'auteur répartit sa matière sous ce quadruple chef.

L'on trouvera ici les conseils d'une expérience qui ne craint pas d'entrer dans les plus menus détails, ces détails qui sont bien souvent une pierre d'achoppement pour les conférenciers novices.

Qu'il nous suffise de recommander, en passant, les pages consacrées au « trac », à l'hygiène de la voix (trois recettes contre l'extinction de voix), au physique de l'orateur...

Il n'est pas jusqu'aux professeurs chevronnés qui ne trouveront à prendre et à apprendre dans une classification aussi originale que personnelle des styles (type Lysias-Briand, type Demosthène-Poincaré, type Cicéron-Jaurès).

A signaler, en appendice, un plan de dix réunions-conférences qui a l'avantage de passer en revue toute la doctrine chrétienne, et une bibliographie choisie d'ouvrages « destinés à mettre sur la voie ».

L'auteur nous a omis ou exclu dans sa liste de « bonnes adresses » (pp. 132-133).

Léo LARGUIER, de l'Académie Goncourt, *Les Trésors de Palmyre*, in-16 de 245 p., avec 7 gravures hors-texte, Plon, 1938, 20 fr.

Combien sont-ils encore ceux qui sont marqués de ce que Léo Larguier appelle si joliment le « signe de Palmyre » ? Collectionneurs infatigables, curieux éperdus de souvenirs et de rêves, tous obéissent à la magique incantation du vers de Baudelaire :

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre !

M. Léo Larguier signale quelques figures de collectionneurs passionnés sur lesquelles on peut reconnaître le signe mystérieux : le surintendant Nicolas Fouquet, à propos duquel il se montre injuste envers Louis XIV ; M. de Marolles, abbé de Villeloin, qui lui suggère ce brocard : « un curé passionné de brocante serait perpétuellement en état de péché mortel » (p. 32) ; la « dame de volupté », à qui il passe mainte fredaine et son impiété, pour son goût éclairé des belles choses ; Gersaint, M. La Caze, M. Rochebilière, M. Chauchard, dont il se gausse avec raison, M. Charles Martine et un ami qui lui rappelle le « Cousin Pons ».

Ce sont là d'aimables essais que les amateurs d'art liront avec plaisir, car M. Léo Larguier appartient évidemment à « la bonne confrérie ».

Je signale simplement trois erreurs, dont deux sont vénielles. Bourdaloue n'était pas évêque comme il le dit (p. 55). Au XVIIe siècle, on ne disait pas Madame de La Fontaine (p. 11) mais Mademoiselle de La Fontaine. Enfin, M. Léo Larguier est injuste et injurieux pour Mme de Maintenon (pp. 24 et 225).

XVII. - Livres spécialement destinés à l'enfance et à la jeunesse

Paul Gignoux, préface de Mgr Lavallée, recteur des Facultés catholiques de Lyon, in-8 de 172 p., éditions de l'Apostolat de la prière, à Toulouse, 1938, 10 fr.

Paul Gignoux est ce petit enfant de huit ans qui, le 24 avril 1937, tomba dans les rues de Lyon, sous les pierres d'une douzaine d'écoliers de son âge qui l'attendaient et le frappèrent aux cris de : « Cagot ! fasciste ! la fille ! »

Lorsqu'il fut ainsi assailli et succomba sous le nombre, il s'en allait placer le dernier billet qui lui restait pour une tombola en faveur de l'enseignement libre.

C'était le plus jeune d'une famille de huit enfants. Il avait une âme toute de vivacité et de turbulence, mais aussi toute de tendresse pour les gens et pour les bêtes.

C'était surtout un cœur plein d'amour pour les siens, et aussi pour le petit Jésus à qui déjà il rêvait de se consacrer plus tard comme missionnaire.

Sa mort, œuvre de la haine si souvent prêchée parmi les ouvriers, eut en France un retentissement considérable et provoqua l'indignation générale.

Le deuil de sa famille fut partagé par les autorités et par toute la France, comme en témoignèrent les innombrables lettres reçues de partout par ses parents.

On a bien fait de raconter sa vie et sa mort. Elles seront pour les lecteurs (que nous souhaitons nombreux) un héroïque exemple de foi et de courage chrétien.

A. AUFFRAY, *Le Christ en moi*, in-16 de 128 p., et deux planches hors-texte, Vitte, 1938, 6 fr.

A la base de l'apostolat des jeunesses spécialisées (J. O. C. ; J. A. C. ; J. E. C. ; etc...) il y a une doctrine connue, aimée, méditée, vécue : celle du Corps mystique du Christ.

Tout un groupe d'écrivains religieux, depuis quarante ans, travaille à élucider et à répandre les grands textes de saint Jean et saint Paul sur la matière.

Les gros traités et les vastes opuscules, c'est de l'or : mais de l'or en lingot. L'auteur l'a monnayé pour la foule, les petits, les humbles, pour ceux qui, à quinze ans, veulent nourrir leur dévouement de cette sublime croyance.

Aussi l'essentiel seulement est donné, la doctrine est présentée en des chapitres amenés l'un par l'autre et fort brefs. Pas de grands termes théologiques. Pas de citations trop copieuses. Le langage est direct et concret : on sent que la pensée de l'auteur ne perd pas un instant de vue le lecteur cherché.

Le volume pourra, certes, être encore amélioré dans une seconde édition. Tel quel, c'est déjà une réussite.

❋ Marcelle AUVERGNE, *Le Monde enfantin*, in-8 de 243 p., illustrations en couleurs de Solange Voisin, éditions Alsatia, 1938, cartonné 24 fr.

Mme Marcelle Auvergne, qui est professeur au collège Sainte-Marie de Neuilly-sur-Seine, a publié un livre de lecture courante pour les enfants de 8 à 12 ans.

C'est un livre bien écrit, d'un goût parfait, tout pénétré d'un sentiment familial et religieux délicat. Il servira dans les collèges, en neuvième et en dixième.

La présentation de l'ouvrage est particulièrement heureuse, les caractères sont nets et élégants, les illustrations en deux couleurs très harmonieuses.

Aussi, nous pensons que le volume conviendra à tous les enfants comme lecture de distraction.

❋ Vera BARCLAY, *Les Belles aventures de Pierre le louveteau*, traduction d'Aimé Bargaud, illustrations de Jacqueline Bournat, in-8 de 173 p., éditions du Seuil, 1, rue des Poitevins, Paris (6e), 1938, 12 fr.

Vera Barclay est, après Baden-Powell, la plus haute autorité du louvetisme.

C'est dire que ce livre représente le pur louvetisme en son pays d'origine, celui de nos louveteaux de France avec les quelques adaptations dues à notre tempérament, notre psychologie, notre forme de vie.

Il vaut pour les enfants qui seront ravis de cette histoire. Et il vaut pour les parents et éducateurs qui désireraient connaître le louvetisme et ce qu'il prétend être, ce qu'il est.

❋ M. Jean BRUNHES-DELAMARRE, *La France dans le monde, ses colonies, son empire*, grand in-8 de 176 p., introduction et historique de Marius-Ary Leblond, illustrations d'André Hofer, Mame, 1939, 35 fr.

A l'heure où l'on célèbre partout les glorieuses destinées de notre empire français, dont le présent est si lourd d'espoir pour l'avenir, l'œuvre somptueuse que nous présente la librairie Mame sera particulièrement appréciée.

La personnalité des auteurs dispense de toute appréciation : les noms de Jean Brunhes et des continuateurs de son œuvre et de sa méthode sont à eux seuls un merveilleux programme.

Sous leur plume magique, les paysages s'animent, les vivants révèlent leur âme mystérieuse, et des horizons immenses s'ouvrent...

Le texte est commenté en marge par de fort beaux dessins à la plume. Et que dire des aquarelles luxuriantes d'André Hofer ?

Ce commentaire artistique est une splendeur ; et quelle joie pour les yeux !

Les cartes elles-mêmes, grâce à la même méthode vivante, prennent un aspect amical et alléchant.

Vraiment, avec de tels ouvrages et à la suite de tels maîtres, nous serions inexcusables, nous Français, de continuer à « ignorer la géographie ».

Qu'on veuille bien noter qu'il s'agit ici de toutes les colonies françaises à travers le monde, et l'on devinera la beauté immense de ce volume, dont on doit louer hautement la réalisation sur le plan patriotique et même religieux, car nos missionnaires n'y sont point oubliés.

Quel prix d'honneur incomparable pour une distribution de prix !... Les spectateurs regretteront de n'être plus à un âge scolaire.

Il leur sera toujours possible, il est vrai, d'enrichir leur bibliothèque où ce livre a sa place tout indiquée.

Robert CLAUDE, S. J., *Adolescent, qui es-tu ? méditations pour jeunes militants d'action catholique*, in-16 de 238 p., Casterman, 1938, broché, 13 fr. 50, relié, 18 fr.

« Indiquez moi un recueil de méditations pour mes jeunes collégiens », la question nous est posée plus de vingt fois chaque année.

Nous avons dû parfois avouer notre embarras. Plus d'hésitation maintenant. La réponse, péremptoire, viendra au bout de notre plume : « Prenez le Père Claude ! »

Personne en effet — pas même le Père Plus, dont le *Face à la vie* est pourtant l'un des meilleurs recueils qui soient — n'a su parler aux jeunes dans une langue et un esprit aussi remarquablement jeunes.

On sent que rien n'y a été « écrit », qui n'ait d'abord été « dit » à quelque jeune.

C'est vivant, réaliste. Nul adolescent ne méditera ces lignes, qui ne sente vibrer derrière elles un cœur battant à l'unisson du sien et s'émouvant de ses angoisses et de ses joies, de ses défaites et de ses victoires.

Groupées sous quatre chefs, ces cent méditations font un tour complet de la spiritualité chrétienne. La doctrine en est solide et enthousiaste.

L'actualité la plus récente est mise à contribution. On y parle, par exemple, de Franco et du film « Les Trois lanciers du Bengale ». D'aucuns y blâmeront peut-être un souci excessif d'être à la page, d'autant que cette « page » risque de n'y être bientôt plus.

Aux directeurs de conscience nous signalons tout particulièrement les « questionnaires » qui occupent les pages 220-227.

A corriger (p. 19, 3e ligne), « constituera » en « consistera ».

Louise-André DELASTRE, *Le Capitaine du Roi Jésus*,

saint Ignace de Loyola, in-12 illustré, de 96 p., Alsatia, 1939, 8 fr.

Evidemment, la vie de saint Ignace de Loyola, vie austère, et qui nous mène en des pays divers, à une époque déjà lointaine, n'est pas facile à conter aux enfants.

Mme Delastre a pourtant gagné sans conteste cette gageure. Et c'est qu'elle avait déjà une solide expérience maternelle, ayant plus d'une fois conté de belles histoires à ses quatre petits.

Elle a réussi à rendre, non seulement claires, mais vivantes, dramatiques, touchantes, les aventures du capitaine de Pampelune, de l'ermite de Manrèse, de l'étudiant de Paris, du chef religieux de Rome, que fut successivement saint Ignace.

❋ Amelia EARHART, *Dernier vol*, traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant, in-16 double couronne de 256 p., Gallimard, 1938, 25 fr.

« J'ai franchi les océans parce que je le voulais », a écrit à plusieurs reprises l'aviatrice Amelia Earhart.

Et, dans une lettre adressée à son mari, l'éditeur américain G.-G. Putnam, avant la traversée qui devait lui être fatale :

« Sache bien que je n'ignore aucun des dangers de ce vol... Je veux le faire... parce que je le veux. Les femmes doivent essayer de faire les choses que les hommes ont tentées. Lorsqu'elles échouent, leur échec ne doit être qu'un stimulant pour les autres ».

Ce livre n'est en effet qu'un ardent témoignage de sa propre volonté et de son désir de prouver ce dont une femme est capable.

Après le récit de quelques vols transcontinentaux ou transocéaniques, Amelia Earhart y rapporte dans ses moindres détails la préparation et l'accomplissement du tour du monde que, depuis longtemps, elle rêvait de faire en suivant du plus près possible la ligne équatoriale.

On sait que, partie de San-Francisco avec son compagnon Fred Nooman, elle gagna le Brésil par le Mexique et les Antilles, traversa l'Atlantique, puis l'Afrique dans toute sa largeur, survola la côte arabique, les Indes du nord, les îles de la Sonde, toucha l'Australie et la Nouvelle-Guinée, et disparut dans les solitudes immenses du Pacifique.

L'intérêt de ces notes est grand. Elles sont rédigées avec beaucoup de clarté, de vivacité, et non sans humour. Elles enseigneront à la jeunesse le courage, la persévérance, l'énergie physique et morale.

Elles pourraient lui enseigner aussi la géographie, si la carte qui figure à la fin du volume n'était imprimée en caractères microscopiques.

❋ Le chanoine GLORIEUX, *Notre chef le Christ, les quatre évangiles en un seul*, in-16 de 264 p., librairie de la

Jeunesse ouvrière, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e), 1938, 10 fr.

Cette vie de Notre-Seigneur, de conception vraiment nouvelle, et qui ne fait double emploi avec aucune autre, se propose le but suivant : « faire mieux connaître, tel qu'il se présenta jadis à ses contemporains, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; essayer de le faire revivre, pour qu'il ne soit pas seulement un nom ou quelque chose de vague, mais une personne précise, vivante, dont nous saurions des masses de détails et de faits, et que forcément nous estimerions et aimerions davantage. Car il en vaut la peine..., et personne, jamais, ne pourra rivaliser avec ce Chef-là ».

Pour atteindre ce but, l'auteur, qui consacre aux humbles et aux travailleurs le temps que n'absorbent pas ses doctes travaux théologiques, a réparti la vie du Christ sur une dizaine de chapitres qui comportent chacun de nombreuses subdivisions précédées d'un sous-titre aussi bref et aussi expressif que possible.

Pas de meilleure préparation à la lecture directe du texte. Rien n'est laissé dans l'ombre, qui puisse laisser le lecteur insatisfait. Jamais de coup de pouce non plus.

Parlant, par exemple, des mages et de la tradition qui en fait trois rois à qui elle donne même des noms, l'auteur écrit : « Le récit de l'Evangile est beaucoup plus sobre, et c'est à lui qu'il faut s'en tenir. Tout ce qui est en plus est invention ou légende » (p. 24).

Bref, un livre qu'on voudrait voir entre les mains de tous les baptisés, un livre qui sera du moins le « classique » par excellence dans nos œuvres de jeunes (J. O. C., J. A. C., cercles d'études, etc.).

Robert de MAROLLES, *Aviation, école de l'homme*, préface de Michel Détroyat, in-16 de 282 p., collection « Présences », Plon, 1938, 20 fr.

Agé de dix-huit ans en 1914, l'auteur de cet ouvrage, fils d'un colonel tué aux premiers jours de guerre, réussit, non sans mal, à s'engager dans l'aviation : depuis longtemps, il avait la passion des choses de l'air, dont il avait témoigné, enfant, en construisant maints modèles réduits.

Bombardier, puis chasseur, ensuite instructeur, médaillé militaire et chevalier de la Légion d'honneur à vingt-trois ans, il se refuse à quitter l'aviation au lendemain de la guerre.

Devenu ingénieur-pilote, tour à tour pilote d'essai, ingénieur chargé des projets, ensuite secrétaire technique d'une revue d'aviation, en même temps que, depuis des années, membre du comité de direction et de diverses commissions de l'Aéro-Club de France, on peut dire qu'il a connu les problèmes de l'air de toutes les façons possibles.

Son ouvrage est une magnifique synthèse de tout ce qui a trait à l'aviation, de tout ce que signifie le petit mot « voler ».

Il est, à notre avis, l'un des meilleurs qui aient été écrits sur le sujet.

François MÈJECAZE, *Pierrou*, in-16 de 252 p., Lanore, 1938, 14 fr.

Parmi les ouvrages consacrés aux enfants, *Pierrou* mérite d'occuper une place de choix. Les mille aventures de ce petit être charmant sont si attachantes ! Ce gamin des champs vit au milieu des bêtes de la basse-cour et des étables, auprès d'une pieuse aïeule et parmi de rudes villageois, fidèles aux vieilles traditions.

Nous assistons à la procession des Rogations, aux fêtes de Notre-Dame de Roc-Amadour et le petit Pierrou y joue son rôle.

Avec son esprit vif et ingénieux, il met fin aux caprices de Biquette, aux courses inquiétantes du gros dindon noir et au vol imprudent de l'essaim qui déserte la ruche maternelle.

Les pittoresques aventures de ce petit pâtre évoquent les plus beaux passages des *Lettres de mon Moulin*.

Ajoutez à ces mérites celui d'un style pur et lumineux et soyez sûrs (l'expérience l'a prouvé à celui qui écrit ces lignes) que cet aimable recueil de contes charmera plus d'un enfant et même bien des grandes personnes.

XVIII. - Livres mauvais, dangereux ou inutiles

André BOLL, *Les Arts pour tous, architecture, sculpture, peinture, art décoratif, musique, spectacles*, éditions Nantal, 1938.

Eclose au souffle d'une éphémère période prometteuse de loisirs à tous, cette petite brochure ne manque pas d'ambitions. « Ce livre, déclare l'auteur, est en quelque sorte le complément du Bædeker ».

Il contient, ajoute-il, « un super-résumé d'histoire de l'art », et « devant chaque manifestation artistique des styles de tous les temps, il donnera le pourquoi, la raison d'être, aussi bien d'une peinture que d'une architecture, d'une musique que d'un spectacle » (p. 9).

L'intention est certes louable, s'il est utopique d'imaginer le public des congés payés transformé par ce « super-résumé » en amateur d'art averti.

En tout cas, il n'y puisera pas un critérium d'appréciation morale, car on lui déclare (p. 59) que « la vertu et la scélératesse sont simplement pour l'écrivain et le cinéaste ce que sont pour le peintre les couleurs de sa palette ». Ainsi trouvera-t-il normal de contempler des turpitudes au cinéma.

Il n'en retirera même pas le respect ni l'admiration pour le génie, sentiments d'un temps révolu, car on lui enseigne (p. 46), que « le créateur de génie... est un cyclotimique (*sic*) et un hyperémotif ». Autrement dit un déséquilibré !

Ainsi se trouve sauvée la mystique égalitaire, que d'autres appellent *invidia democratica.*

❋ Maurice MAETERLINCK, *La Grande porte*, éditions Fasquelle, 1939.

Dans l'un des drames pour marionnettes de M. Maurice Maeterlinck, « on voit, dit-il, une jeune fille se meurtrir les mains à frapper à une énorme porte, massive, inexorable et sans échos, derrière laquelle agonise son petit frère que vient d'emporter la mort.

« Nous sommes tous, ajoute-t-il, en attente devant cette porte, qui ne sépare pas seulement la vie de la mort, mais encore le passé de l'avenir, le connu de l'inconnu et l'homme de son Dieu. J'y ai meurtri mes mots et mes pensées... et la porte ne s'est pas ouverte ».

Ces remarques liminaires expriment à merveille le contenu de ce nouveau volume. Il est rempli des coups et des meurtrissures d'un esprit qui s'acharne à frapper une porte qui ne reste fermée que faute d'en tourner la clé.

Sans cesse, et depuis des années, M. Maeterlinck remâche et ressasse les mêmes doutes et les mêmes objections. Chaque année il en fait une liasse qu'il jette dans le commerce. Et comme il reste encore quelques fanatiques de sa littérature, cette exploitation du trouble jeté dans les âmes reste apparemment assez fructueuse. Elle n'est pas très noble.

Naturellement il ne s'est pas tenu, cette fois encore, de faire quelques incursions dans le domaine scientifique. Cela sans doute pour égayer les savants.

Et pour donner une idée de son esprit critique, il expose, en dernières nouvelles, comment une tête de barbeau du lac Michigan, incinérée à 900 degrés, a produit de ses cendres des centaines de barbeaux microscopiques identiques aux barbeaux de taille normale !

Bien d'autres extravagances se mêlent dans ces pages aux négations obliques, aux chicanes et aux arguties. La « réincarnation anthume » dont il est parlé (p. 135) suffirait-elle à les expliquer ? Il est permis d'en douter.

❋ H.-J. MULLER, *Hors de la nuit, vues d'un biologiste sur l'avenir*, traduit de l'anglais et préfacé par Jean Rostand, Gallimard, 1938.

Le biologiste que M. Jean Rostand s'est avisé de traduire estime que famille, foyer, propriété privée, nature humaine, ciel, âme, immortalité, sont autant de vieilleries en train de s'évanouir (p. 183). Dieu n'est qu'un hypothétique dictateur surnaturel (p. 156). L'esprit n'est que l'un des modes de fonctionnement du corps (p. 41). La morale établie n'est qu'une superstition (p. 41). Il réclame l'avortement légal, le contrôle des naissances, l'instruction sexuelle intégrale (p. 151), etc., etc.

Rien d'étonnant après cela à voir ses grandes admirations converger vers l'U. R. S. S. et vers Lénine, qu'il place au rang des grands génies de l'humanité (pp. 163 et 173).

Rien d'étonnant non plus à l'entendre mettre l'état social actuel en accusation et réclamer sa transformation radicale par une révolution (p. 66).

Tel est l'homme dont M. Jean Rostand déclare le livre « saisissant, passionné, éloquent, loyal », etc. (p. 6), mais qui avoue aussi (p. 181) que « jugé selon les idées courantes, il peut paraître un dément ».

Un visionnaire à tout le moins. On changera, annonce-t-il, la face de la terre, on inondera les déserts, on vaincra les jungles, on dirigera les rivières et les courants océaniques, on mettra les forêts à leur place (!!), on reconstruira la nature (p. 87).

La surface de la terre sera recouverte de plantes luxuriantes (p. 108). On remodèlera, par les procédés de la génétique, la nature humaine. On créera à volonté des génies (p. 179).

Sur ces méthodes nouvelles de procréation, le biologiste américain s'étend longuement, aussi insoucieux de ce qu'en peuvent penser les moralistes qu'indifférent au risque du ridicule.

Il proteste (p. 111) que ce qu'il promet n'est nullement le fabuleux paradis des fous. Si c'est le paradis des soviets, comme l'insinuent divers passages, cela ne vaut pas sensiblement mieux.

Jean PONS, professeur agrégé de l'Université, *La Révolution française et l'avènement de la bourgeoisie*, in-16 de 427 p., chez l'auteur, 11, rue Charcot, Rabat, Maroc, et à Paris, 164, rue La Fayette (10e), 1938.

Cette histoire de la Révolution n'a été écrite ni à l'intention de nos lecteurs, ni même à l'intention du grand public. Elle s'adresse aux militants communistes et dérive d'une conception nettement marxiste de l'histoire.

Pour l'auteur, « la Révolution française est le passage, chaotique et violent, du système féodal, fondé sur la propriété terrienne et sur le travail des paysans-serfs, au système de la bourgeoisie, fondé sur la propriété capitaliste et sur le travail des prolétaires salariés ».

Il distingue « au moins quatre révolutions dans la Révolution française : la révolution nobiliaire de 1788, la révolution bourgeoise de 1789, la révolution démocratique petite-bourgeoise de 1792 et enfin les prodromes d'une révolution prolétarienne en 1793 et 1796 ».

Robespierre, dont l'image figure en tête du livre, est son dieu ; Babeuf est le « précurseur », et il n'a pas assez d'éloges pour Marat.

On devine à quelles affirmations stupéfiantes cette conception peut le conduire : avant la Révolution, « les abbayes offraient des refuges dorés à la débauche d'un certain nombre de riches célibataires des deux sexes, ...l'existence matérielle des paysans

était misérable, comparable à celle... des esclaves coloniaux de l'Afrique du Nord actuelle... », etc., etc.

Aussi n'aurions-nous pas pris la peine de signaler ici cet ouvrage si l'on n'y trouvait un intéressant mélange d'objectivité et de parti pris.

S'il affirme que « de tout temps, l'extermination des adversaires a été pour l'Eglise et la monarchie une règle de droit » et s'il présente en toute occasion le clergé comme l'instrument des puissances d'argent, il désapprouve la Constitution civile du clergé, provocation sectaire « dressée comme une machine de guerre contre le peuple » et il dénonce l'anticléricalisme de certains terroristes comme un moyen de tuer la Révolution par l'impopularité.

C'est que l'auteur, professeur agrégé de l'Université (révoqué en 1928 pour propagande communiste auprès de ses élèves), est très au courant des travaux historiques les plus récents. Certains chapitres de son livre mal composé semblent la reproduction intégrale de notes de lecture prises en vue d'un cours.

Il ne déraille que quand ses conceptions politiques sont en cause, quand il entrevoit « le mur d'argent » ou l'ombre du fascisme, c'est-à-dire, à vrai dire, presque à chaque pas.

Les professeurs avertis auront donc intérêt à le lire, à la fois pour se rendre compte de l'idée que les communistes se font des événements et de l'histoire, pour y trouver des précisions dissimulées parfois par certains historiens dits de droite au nom de partis pris ou de préjugés opposés, et pour y entrevoir l'histoire du mouvement social et l'influence, trop généralement méconnue, des faits économiques et sociaux sur les événements de la Révolution.

Autres livres à combattre, à réfuter, à cribler ou à ignorer

Docteur R. ALLENDY et H. LOBSTEIN, *Le Problème sexuel à l'école*, collection « L'Enfant et la vie », Fernand Aubier, éditions Montaigne. — Jacques d'ANTIBES, *Jeux d'artifices*, Corrêa. — Paul BRINGUIER, *Dames de Hollywood, suivi d'un petit dictionnaire des stars*, éditions de France. — Nicolas CALAS, *Foyers d'incendie*, Denoël. — Y. DAUTIN et J. LAFARGE, *Fascicule 3*, Baudinière. — Alexandra DAVID-NEEL, *Magie d'amour et magie noire, scènes du Tibet inconnu*, Plon. — Benjamin FONDANE, *Faux traité d'esthétique*, Denoël.

Pola GAUGUIN, *Paul Gauguin, mon père*, éditions de France. — Pierre HAMP, *Gueules noires*, Gallimard. — Renaud de JOUVENEL, *Commune mesure, chroniques*, éditions sociales internationales. — François LE FRANÇOIS (François BERNOUARD), *Rose de B., contribution à l'étude de la sensibilité et de la sensualité pendant la guerre de 1914-1918*, compagnie des Libraires,

5, rue Séguier, Paris (6e). — Marc LE GUILLERME, *Les Amours tourmentées de Henri Heine*, éditions de France. — LÉNINE, *Cahiers sur la dialectique de Hegel*, Gallimard.

Dmitri MEREJKOWSKI, *L'Antéchrist, Pierre et Alexis*, traduit du russe par Georges Globa, Gallimard. — Wilfred MONOD, *Après la journée*, Grasset. — NIETZSCHE, *La Naissance de la philosophie, A l'époque de la tragédie grecque*, traduction de G. Bianquis, Gallimard. — Léon PASCHAL, *Les Courtisanes et les amoureuses, campagnes, batailles, amours et autres aventures du comte de Sternbach*, Gallimard. — Hubert PERNOT, *Recherches sur le texte original des Evangiles*, Les Belles-lettres. — Maurice PRIVAT, *La Fin de notre siècle et la vie du futur grand monarque*, Floury.

Henri RABASSEIRE, *Espagne, creuset politique*, éditions Fustier. — André RANSAN, *La Vie privée du Régent*, Hachette. — Paul REBOUX, *Les Deux amours de Cléopâtre*, Fayard. — Paul Reboux, *Listz ou les amours romantiques*, Flammarion (publié d'abord dans *Gringoire*, à partir du 29 juillet 1938). — T.-A. RICKARD, *L'Homme et les métaux*, traduction de Laparra, Gallimard. — Louis-Charles ROYER, *Femmes d'Honolulu* et *Femmes d'U. R. S. S.*, collection « L'Amour à travers le monde », éditions de France. — Ignazio SILONE, *Le Pain et le vin*, traduit de l'italien par J.-P. Samson, Grasset. — W. STEKEL, *L'Education des parents*, traduit de l'allemand par Hélène-P. Bernheim, Gallimard. — René TRINTZIUS, *La Vie privée de Jean-Jacques Rousseau*, Hachette. — Geneviève ZAEPFFEL, *Mon combat psychique*, Baudinière.

SURCHOIX D'OUVRAGES

I. — Pour les personnes plus cultivées, qui recherchent des ouvrages solides, propres a les instruire, a les édifier et a les tenir au courant des idées : *Initiation biblique, introduction à l'étude des Saintes Ecritures* (une mise au point de premier ordre ; p. 301) ; — Abbé Félix Klein, *Le Dieu des chrétiens* (un petit chef-d'œuvre pour esprits cultivés ; p. 303) ; — G. Ricciotti, *Histoire d'Israël*, tome I, *Des origines à l'exil* (remarquable travail ; initiation à l'étude scientifique de l'Ancien Testament ; p. 304) ; — A. Dufourcq, *Le Christianisme antique, des origines à la féodalité* (synthèse admirable de cette période historique ; p. 312) ; — Stefan Zweig, *Les Heures étoilées de l'humanité* (une fresque historique, pittoresque, imprévue, très attachante ; p. 314) ; — E. Gauthier, *Le Vrai Louis Veuillot* (un portrait vrai et nouveau ; p. 320) ; — J. Sageret, *Curiosités aquatiques* (intéressant pour les amis de la nature, mais ne convenant pas à la jeunesse ; p. 325) ; — O. Pernikoff, *La France pays du tourisme* (vue d'ensemble de ce qui est intéressant à

visiter en France ; p. 331) ; — F. Sieburg, *Le Nouveau Portugal* (aperçus d'histoire contemporaine, avec évocation d'un grand passé ; p. 332) ; — L. Chaigne, *Anthologie de la renaissance catholique*, tome II, *Les Prosateurs* (une anthologie supérieurement établie, et qui montre que la littérature catholique a conquis sa place dans la cité ; p. 334) ; — A. Delacour, *Poésie de Paris* (poèmes ; p. 339) ; — Emile Vitta, *Passage sur terre* (poèmes ; p. 341).

II. — Pour la généralité des lecteurs, pour les bibliothèques et les familles : R. P. Dieux, *Des hommes!* (une invitation à l'effort, par un maître de la pensée ; p. 306) ; — Dr Pius Parsch, *La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie* (un des bons guides de la piété à notre époque ; p. 307) ; — A.-D. Sertillanges, *Spiritualité* (réflexions brèves, mais fortes, pour se former à la vie chrétienne ; p. 307) ; — Georges Rigault, *Histoire de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, tome II (le développement de l'Institut au XVIIIe siècle ; contribution à la grande histoire de cette époque ; p. 313) ; — L'abbé René Aigrain, *Saint Pierre* (une grande vie, par un maître de la plume ; p. 315) ; — J. Nanteuil, *Sainte Radegonde* (un milieu historique, du mouvement et de la vie ; p. 316) ; — F. Veuillot, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus* (avec de nombreuses illustrations ; p. 316) ; — G. Bernoville, *La Vie ardente du président Bonjean* (beaux tableaux d'histoire, un admirable portrait et un grand exemple ; p. 317) ; — M. de Crisenoy, *Le Héros du Congo, Pierre Savorgnan de Brazza* (un héros étudié par une femme de cœur ; p. 319) ; — H. de Vismes, *Camille de Soyecourt, Carmélite au grand cœur* (une existence longue d'une grande splendeur morale ; p. 322) ; — Dr Malachowski et D. Douard, *La Traversée du Sahara seul en vélomoteur par le garde républicain Douard* (récit alerte et pour tous ; p. 330) ; — F. Boverat, *Comment nous vaincrons la dénatalité* (une brochure, mais parlante et tragique ; p. 344) ; — *Paul Gignoux* (l'enfant de Lyon qui fut lapidé en 1937 ; p. 350) ; — J. Brunhes-Delamarre, *La France dans le monde, ses colonies, son empire* (un livre instructif et somptueux ; p. 351) ; — Le chanoine Glorieux, *Notre chef le Christ, les quatre évangiles en un seul* (une vie de Jésus, d'une conception vraiment nouvelle et supérieurement traitée ; p. 353) ; — R. de Marolles, *Aviation, école de l'homme* (un des meilleurs ouvrages sur le sujet ; p. 354).

CHRONIQUE DE PROPAGANDE ET D'ENTR'AIDE

Notre Souscription

LISTE ARRÊTÉE AU 31 JANVIER 1939

M. A. Gehet, Paris, 940 fr. — M. A. Fustier, St-Etienne, 940 fr. — Mlle Edith Sarthou, Rio-de-Janeiro (Brésil), 540 fr. — Mme A. de Saint-Martie, Fontainebleau, 500 fr. — M. Aunis, Paris, 400 fr. — M. Gonzague Neyret, St-Etienne, 200 fr. — « La Liberté de l'Yonne » (M. Oudin), Auxerre, 200 fr. — M. H. Pratt, Stourbidge (Angleterre), 125 fr. — Anonyme de Douzy, 100 fr. — S. Exc. Mgr Faure, Evêque de St-Claude, 100 fr. — Anonyme, P. B., 100 fr. — S. Exc. Mgr Fourer, Supérieur du Collège St-Augustin, Bitche, 100 fr. — S. Exc. Mgr Besson, Evêque de Fribourg (Suisse), 100 fr. — Anonyme, 90 fr. — M. G. Muller, Genève, 75 fr. — M. J. Lamarche, Paris, 60 fr. — Mlle S. Cloutier, Trois-Rivières (Canada), 50 fr. — Mlle Vieil, Valognes, 50 fr. — Mlle Roux, Nevers, 50 fr. — Anonyme, Noyon, 50 fr. — M. L. Garçon, Madagascar, 40 fr. — M. Gaillard, Courbevoie, 40 fr. — Pension de famille St-Joseph, à Bourg, 40 fr. — M. Lepoutre, Roubaix, 40 fr. — M. R. Louis, Joinville, 40 fr. — M. G. Bonte, Lille, 40 fr. — Mlle M. Piquet, Panissières, 40 fr. — M. Gilbert Coursol, Vichy, 40 fr. — Anonyme de Mortagne, 40 fr. — Mme Louvet-Jardin, Nantes, 40 fr. — M. l'Abbé Dougoud, La Redoute, 40 fr. — M. H. Vermot, Morteau, 40 fr. — M. P. Fontaut, Etampes, 40 fr. — M. Martin, pharmacien, Châlon-s/-Saône, 40 fr. — Mme d'Ornellas, Talence, 40 fr. — Mlles Caffiaux, Lille,

40 fr. — Mlle Comte, Ruoms, 40 fr. — Mlle Delporte, St-Pol-sur-Mer, 40 fr. — M. J. Coursol, Vichy, 40 fr. — Mme la Ctesse du Teilleul, Fougères, 40 fr. — Mlle Hinschberger, Gelucourt, 40 fr. — S. Exc. Mgr Costes, Coadjuteur, Evêché d'Angers, 40 fr. — M. R. Papillaud, Périgueux, 40 fr. — M. A. de Chocqueuse, Paris, 40 fr. — M. P. Motte, Roubaix, 40 fr. — Anonyme, 40 fr. — M. l'Abbé Boulard, Pithiviers-le-Viel, 40 fr. — M. Duhamel, Lille, 40 fr. — M. l'Abbé Munier, curé de Rosselange, 40 fr. — Mère Marie Martin, St-Malo, 33 fr. — M. le Supérieur du Petit Séminaire de Castres, 33 fr. — Mme M. Héchar de Nicolini, Buenos-Aires (Rép. Arg.), 25 fr. — M. Bellière, Châtel-St-Denis (Suisse), 25 fr. — M. L. Dubar, Mouvaux, 25 fr. — Dr Duboscq, Amsterdam, 25 fr. — M. Ch. Lemoine, Theux (Belgique), 25 fr. — Mme la Ctesse de Rilvas, Lisbonne (Portugal), 25 fr. — Dr Schaepkens, Maestricht (Hollande), 25 fr. — M. Laforest-Zeller, Périgueux, 25 fr. — Mlle M. Canavaro, Lisbonne (Portugal), 25 fr. — Mme la Ctesse de Montalembert, Laval, 20 fr. — M. l'Abbé Gareau, Montréal (Canada), 20 fr. — M. l'Abbé Blondiaux, Carvin, 20 fr. — M. P. Delmas, Caudéran, 20 fr. — M. Weber, Vitry-s/-Seine, 20 fr. — Dr Renaud, Nantes, 20 fr. — Anonyme, 20 fr. — M. F. Farge, Pontoise, 20 fr. — Mme Cluzel, docteur, Villefranche-s/-Rouergue, 20 fr. — Mlle Ringo, Arras, 20 fr. — M. Em. de Gasquet, Marseille, 20 fr. — M. F. Giraud, Lyon, 20 fr. — M. l'Abbé Philippe, Brest, 20 fr. — Me P. Tourenq, Lamarche, 20 fr. — M. l'Abbé Gaymard, Nice, 20 fr. — Mme Micaud, Bourg-en-Bresse, 20 fr. — M. J. Besson, Bessancourt, 20 fr. — M. l'Abbé Servière, Limoux, 20 fr. — Mme la Ctesse de Bouchony, Avignon, 20 fr. — M. Vandermeersch, Deûlemont, 20 fr. — Mme Robby, Villard-de-Lans, 20 fr. — M. Chupin-Tricoire, Le May-s/-Evre, 20 fr. — M. Castillon du Perron, Le Courcau par Salles d'Angles, 20 fr. — Mlle Claire Gelly, Corneilhan, 20 fr. — Sœur Paillard, Cannes, 20 fr. — Mlle Chavasse, Montélimar, 20 fr. — M. P. Delmas, Creil, 20 fr.

Total de la cinquante-et-unième liste	6.761 fr.
Total des listes précédentes	99.578 fr.
Total général	106.339 fr.

Petit Courrier

Questions et Réponses

18. (Lettre d'une dame d'œuvres qui ne semble pas comprendre grand' chose a notre oeuvre). — *Ayant appris que les abonnés à votre revue bénéficient d'un envoi gratuit de tous les fascicules parus dans une des années antérieures à l'abonnement souscrit, il me serait agréable de recevoir, si cela était possible, les numéros parus pendant l'année 1925.*

En vous remerciant à l'avance, croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

R. — Nous aurions très volontiers envoyé à Madame l'année en prime qu'elle nous demande.

Malheureusement, nous avons eu le regret de constater que Madame :

1° au jour où elle nous a adressé sa demande, à savoir le 15 février 1939 (c'est la date qu'elle a portée elle-même sur sa lettre), n'avait pas encore acquitté son abonnement 1939, dû depuis janvier.

Madame, qui est dans les œuvres jusqu'au cou, doit comprendre que, dans ces conditions, nous ne pouvons pas, à notre grand regret, déférer à la demande que, sans aucun doute, elle nous a adressée pour nous offrir l'occasion de sourire un peu parmi nos austères occupations.

2° Madame, qui a certes, étant dans les œuvres, besoin de lire attentivement nos numéros, ne lit même pas les gros caractères qui attirent le regard dès la page de la couverture.

Si elle avait lu, elle aurait appris, et sans intermédiaire, que « les abonnés bénéficient d'un envoi gratuit... » ; elle aurait aussi appris que, pour recevoir une prime, il faut payer, outre le réabonnement, le port (condition *sine qua non*, avons-nous dit à plusieurs reprises).

Mais Madame ne veut pas nous lire ; Madame ne veut pas payer le port de sa prime ; Madame ne veut même pas payer son réabonnement en temps voulu ; Madame, qui nous cause ainsi un dommage, cherche à récidiver et à nous causer un dommage de plus ; Madame n'aura pas de prime.

□

19. (Les mauvais livres scolaires circulent toujours librement, sans qu'on entreprenne une action sérieuse pour les combattre). — *Connaissant votre expérience en matière de lec-*

ture et surtout votre dévouement, je vous demande la permission d'en profiter, et quoiqu'il s'agisse d'une catégorie un peu plus spéciale de livres, j'espère que vous pourrez me donner les renseignements nécessaires. Voici.

Une paroissienne m'apporte un livre de lecture utilisé en classe et me demande s'il n'y aurait pas moyen de le faire remplacer, à cause des allusions contre la religion et la morale qu'il contient.

C'est le livre Pour bien lire, *cours moyen, cours supérieur, certificat d'études primaires, de MM. H. Pomot (agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie), H. Bessege (directeur d'Ecole normale), A. Fourot (directeur d'Ecole normale), et sorti des Presses universitaires de France.*

Je sais que bien peu de ces livres (si on en trouve!) sont exempts d'attaques sournoises contre la religion ou la morale et les noms qu'on y rencontre, à côté de quelques rares qui font exception, sont peu faits pour donner confiance.

Si donc vous avez fait la répartition de ces livres classiques pour l'école primaire d'après leur degré de nocivité comme vous l'avez fait pour les romans et les pièces de théâtre, faites-le moi parvenir.

Sinon, pourriez-vous m'indiquer par quel livre de lecture on pourrait au mieux remplacer celui que je vous signale.

D'avance je vous remercie infiniment et vous prie d'accepter la modeste somme que je vous fais parvenir pour le cas où vous auriez à vous procurer le livre en question. Si non, employez cette somme pour votre plus grande utilité.

R. — Il n'existe pas d'ouvrage analogue à *Romans à lire...* pour les livres scolaires. Et nous le regrettons.

On a bien tenté quelque chose, mais nous avons dit qu'on n'a pas réussi, parce que ce genre de critique et propagande n'offre d'intérêt que pour un nombre très réduit de catholiques. Nous l'avons déjà dit, et nous ne cesserons de le redire. C'est lamentable, et, pour le moment, irrémédiable.

□

20. (Le « Secours populaire de France » est une organisation rouge). — *Je mets votre extrême obligeance à l'épreuve en vous demandant une réponse par retour de courrier si possible. Vous allez comprendre.*

Le préfet de... autorise, pour dimanche prochain, une journée de quêtes en faveur des réfugiés espagnols. Et la note officielle ajoute : cette journée est organisée par le Secours populaire de France, 97, rue Lafayette, Paris.

Voudriez-vous me dire si cette adresse est celle de l'immeuble de la C. G. T., dont vous parlez dans votre numéro de février de la Revue des lectures *(p. 134).*

Si oui, je veux mettre mes paroissiens en garde, c'est pourquoi je vous demande de me répondre par retour du courrier.

R. — Le « Secours populaire de France et des colonies » (97, rue Lafayette, Paris-10e) ne relève pas de la C. G. T. A certains égards, il est pire.

Son « Conseil d'honneur » comprend : Romain Rolland, écrivain ; Paul Langevin, membre de l'Institut ; Andrée Viollis, journaliste ; Georges Buisson, secrétaire de la C. G. T. ; Francis

Jourdain, président de « Paix et liberté » ; Marcel Cachin, sénateur de la Seine.

Son « Conseil central » comprend : Henri Wallon, professeur à la Sorbonne ; Marie Lahy-Hollebecque, professeur ; André Marty, député de Paris ; Marcel Willard, avocat ; Eugène Henaff, secrétaire des Syndicats de la Région parisienne ; Georges Pitard, avocat ; Henri Gourdeaux, secrétaire de la Fédération postale ; Henri Levin, conseil juridique ; Edouard Planque ; Georges Michaux ; Roger Pradines.

Tous ces noms désignent la fine fleur des intellectuels et des journalistes du marxisme révolutionnaire. Ils sont, pour la plupart, connus de tous.

Le « Secours populaire de France et des colonies » a son journal hebdomadaire, *La Défense* (21, rue de Chabrol, Paris-10e) qui se charge de battre le rappel en faveur de l'entreprise.

Dans son numéro du 17 février 1939, elle publie cette annonce, en tête de sa première page : « De porte en porte, dans la rue, les cinémas, les cafés, les restaurants, sur les marchés, les dévoués collecteurs du Secours populaire solliciteront votre obole, des vivres et des vêtements. Donnez, donnez beaucoup pour l'Espagne républicaine ».

Un peu plus loin, même page, un gros placard intitulé « Vive André Marty », avec texte à l'avenant... Plus loin, un article de Suzanne Lacore... En tout, six pages, avec tous les boniments du cru rouge...

Ces renseignements auront suffi à édifier notre sympathique correspondant... Nous les publions ici : ils pourront peut-être servir à d'autres.

□

21. (Pour éclairer les familles sur les cinémas, s'adresser a la « Centrale catholique du cinéma et de la radio »). — *J'ai été navrée bien des fois, et encore ce soir, en entendant les plaintes de parents d'enfants au sujet des films franchement immoraux ou médiocres à tous les points de vue auxquels ils conduisent leurs enfants, faute d'être renseignés d'avance.*

Tous les parents n'ont pas, comme la maman de ce soir, le courage de sortir d'une salle comble et l'effet sur les jeunes âmes est déplorable. Le film démolit le dimanche ce que nous, parents et éducateurs, avons eu tant de peine à inculquer durant la semaine.

Peinée donc de cet état de choses, et persuadée qu'il y avait quelque chose à faire, je suis allée trouver M. le curé lui demandant s'il ne serait pas possible de se procurer des jugements sur les films.

« Ce n'est possible, m'a-t-il dit, que lorsqu'on a une grande collection de Choisir, *car les films qui paraissent ici sont édités et appréciés depuis deux ou trois ans. Alors, rien à faire, car je suis abonné depuis cette année ».*

Je veux croire qu'on peut tout de même arriver à quelque chose et je vous demande si vous ne connaissez pas ou si vous n'avez pas fait pour les films ce que vous avez fait pour les romans, une classification qui permettra de choisir.

Dans l'espoir d'une prompte réponse...

R. — Je comprends votre désarroi, Madame... Mais, contrai-

rement à ce que vous affirme M. le curé, il est possible de remédier à la situation que vous signalez.

Vous allez, en vous autorisant de nous, écrire à la « Centrale catholique du cinéma et de la radio » (129, faubourg Saint-Honoré, Paris-8e), pour lui exposer vos difficultés. Je suis convaincu, vous serez tirée d'affaire en quelques jours. Il y aura du bien qui se fera dans la paroisse, grâce à vous.

□

22. (Ce qu'on peut trouver a l'intérieur des meilleurs livres). — *Je viens de créer dans ma paroisse décanale une bibliothèque.*

Entre autres ouvrages, j'avais demandé une Vie de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus *à « l'œuvre des bibliothèques », 73, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris* (6e).

Or, au milieu du volume, broché avec le reste, seize ou vingt pages les plus infectes du roman de Diderot, La Religieuse ! !

D'autres fois, dans les ouvrages religieux, un fascicule manque, saboté au brochage...

Le diable a vraiment tous les trucs, et l'ennemi est dans la place !

Ce serait à signaler dans la Revue des lectures. *Conclusion : vérifions tous nos volumes.*

R. — Oui, vérifions. C'est notre avis. Nous l'avons déjà dit. Ne soyons pas trop confiants : le diable se glisse partout, même et surtout dans les meilleures œuvres.

□

23. (Un pauvre curé qui est un grand ami, un coopérateur de notre œuvre et un militant). — *Je ne me contente pas de vous envoyer mon réabonnement... ce sera la dernière revue que je lâcherai si jamais j'y étais contraint. Ce que je vous envoie est le casuel de trois mois. Il me reste le traitement de mon évêque et mes messes.* Deus providebit. *Puissè-je, par mon geste, réparer l'abstention d'autres qui préfèrent...* Marie-Claire *à votre revue !...*

Donc j'accompagne mon chèque postal de mes meilleurs vœux et de mon admiration pour votre œuvre, malgré le travail en sens contraire de ceux, militants d'A. C., qui devraient tant et toujours vous soutenir.

Je ne puis, dans mon modeste secteur, que parler de votre action bienfaisante dans mes visites, à l'occasion.

Pourtant une fois j'ai écrit à une revue, Les Jardins ouvriers de France, *qui faisait de la publicité en faveur de ces prétendus connaisseurs de l'avenir et professeurs de bonheur.*

Etant membre de cette société, donc lecteur de la revue, j'ai écrit à l'administrateur, lui faisant remarquer que le petit apport financier que ces annonces pouvait apporter à sa revue, ne compensait pas les désordres d'ordre moral (la société dépassant actuellement 400.000 membres).

J'ajoutais que les sociétaires, donc les lecteurs, étant pour la plupart des ouvriers, des employés, étaient par leur crédulité portés à amorcer des correspondances fâcheuses.

Au bout d'un mois, les annonces avaient disparu. Je vous en

rapporte tout le mérite. On ne peut être un vieil abonné de votre revue (depuis le numéro 1) sans se pénétrer de votre mentalité et saisir toutes les occasions de crier au loup!

Je joins à ma lettre ce prospectus qui m'a l'air bien suspect. Comme je l'avais reçu en double, j'en avais donné un exemplaire à un ami qui va parfois à Paris, afin qu'il se renseigne sur place, essayant de se documenter à la maison même, quitte à paraître intéressé par ces ondes. Il a égaré le papier ; je vous envoie l'autre à toutes fins utiles. Cela vous servira peut-être à démasquer d'autres coquins. Tous les curés ont dû en recevoir.

Je termine ma lettre en vous assurant de mes meilleurs souhaits, pour vous personnellement et pour votre revue si nécessaire, et je vous assure que je prie à cette double intention...

R. — Nos remerciements émus, très émus, au bon curé. Nous nous occuperons, en temps utile, du prospectus qu'en bienfaiteur intelligent le bon curé veut bien nous adresser.

□

24. (Encore un grand ami qui nous encourage). — *...Dieu veuille en compensation vous envoyer beaucoup de nouveaux abonnements et surtout vous conserver votre vaillance physique et morale qui fait l'admiration de ceux même qui n'osent vous suivre jusqu'au bout et qui cependant vous envient.*

Pour moi, je ne vous envie pas, mais je vous admire, et je m'efforce de vous suivre de mon mieux. Tant que vous serez là et que le bon Dieu me donnera des forces, je continuerai.

Vous aussi d'ailleurs, puisque dans le dernier numéro de la revue vous annoncez la suite de vos articles, articles extrêmement intéressants et d'un intérêt pratique que tous les curés devraient lire, méditer et commenter à leurs fidèles.

Ça leur apprendrait à dépister et à réfuter les erreurs contre la morale et la foi. Besogne urgente!

Donc, encore une fois que le bon Dieu vous donne courage, vaillance et succès!

R. — Merci, cher et vieil ami! Merci pour votre lettre si réconfortante.

□

25. (Une secte très agissante et qui fait opposition aux missionnaires catholiques). — *Je me permets de recourir à votre amabilité et à votre érudition pour vous demander des renseignements sur un groupement diffusant des brochures anti-catholiques.*

Permettez-moi d'abord de préciser certaines circonstances qui éclaireront les faits.

La section de L. O. C. F. locale possède une jeune militante qui n'y est venue qu'il y a quelques mois. Très droite, intelligente, elle s'y donne avec ardeur mais sa formation est assez neuve.

Au cours d'une visite dans un foyer afin d'y placer notre organe Monde ouvrier, *elle est tombée sur une jeune dame qui lui a déclaré posséder la vérité... Cette dame est venue ensuite lui rendre visite et lui a passé trois brochures éditées par la « Tour de garde », 129, boulevard Poissonnière, Paris (9e).*

Suprématie, Face aux réalités, Consolation. *Cette dernière publication est un journal de janvier 1939, gérant Emile Delannoy, imprimé par la Société industrielle d'imprimerie, Levallois.*

De la conversation de cette personne, ainsi qu'à un examen sommaire de ces brochures, il résulte qu'il y a là un singulier mélange de passages de la Bible, de passages d'Evangile (dont plusieurs sont d'ailleurs modifiés) et d'attaques contre l'Eglise catholique.

Evidemment nous allons soumettre cette affaire à notre aumônier, mais dès maintenant je vous serais reconnaissant si vous pouviez me fournir des renseignements sur cette société « Tour de garde » et « Etudiants de la Bible », ainsi que sur l'origine exacte des brochures que je vous cite ci-dessus.

Comme cette propagande peut quelquefois s'intensifier par ici et que, d'autre part, il y a une âme de bonne volonté à protéger, je pense qu'il y a lieu d'être documenté.

R. — Tous nos lecteurs savent ce que les catholiques doivent penser de la « Tour de garde » du juge Rutherford, dont nous les avons entretenus à plusieurs reprises (juillet 1930, p. 772 ; février 1933, p. 253 ; juillet 1936, p. 781 ; novembre 1937, p. 1385 ; juillet 1938, p. 824 ; et septembre 1938, p. 1100). Nous ne pouvons pas revenir trop souvent sur les mêmes choses, tout le monde comprend cela.

Cependant, on continue de nous interroger sur cette secte haineusement anticatholique.

Puisque l'occasion se présente aujourd'hui, nous insisterons un peu sur le mal que la « Tour de garde » fait à nos missions catholiques et aux missionnaires.

Dans son livre intitulé *Leur combat* (publié en Belgique, déposé chez Beauchesne à Paris, en 1938, et analysé ici en 1938, p. 823), le Père Vincent de Moor insiste sur l'activité des sociétés bibliques. Il en donne un exemple en analysant (pp. 141-157 de son volume) le mouvement « Watch Tower » (La Tour de garde).

« Cette pseudo-religion est contenue dans les livres du juge « Rutherford, notamment l'ouvrage *Création* (1927) qui cons- « titue un précis semi-théologique semi-historique du mouvement, « et les deux volumes intitulés *Light* (Lumière) et publiés en « 1930, qui veulent être un commentaire — mais combien sub- « versif — de l'Apocalypse.

Après avoir exposé brièvement la doctrine de ce mouvement, M. de Moor en tire les conclusions suivantes :

« 1° Le « Watch Tower » est un mouvement subversif. Il con- « damne tout pouvoir existant, dans l'ordre économique, poli- « tique et religieux. Le mouvement ne prétend pas organiser la « révolution. Il se contente de la proclamer et de s'attacher aux « pas de Jéhovah qui mène dès à présent le grand combat. Les « déclarations pacifiques des « Watch Tower » ne les empêchent « pas de s'engager dans tout combat, soi-disant pour Jéhovah.

« 2° Le « Watch Tower » tire toute sa doctrine de la Bible. « De là une affinité étroite avec le protestantisme. Il s'inspi- « re du même illuminisme fanatique et naïf que l'on trouve « dans les sectes protestantes. Le titre officiel du « Watch Tower » « est d'ailleurs : « *International Bible Association Watch Tower* « *and Tract Society* », Brooklyn, New-York.

« 3° Le « Watch Tower » n'est donc pas une religion au dire « même du chef du mouvement, mais une révolution intégrale « vers un ordre de choses qui transformera la terre...

« 4° Le « Watch Tower » n'est pas non plus une religion, car « il supprime la destinée surnaturelle de l'humanité. La fin de « l'homme se trouve dans un Eldorado parfaitement terrestre. « Il rejoint ainsi le Coran et constitue une forme de néo-judaïsme, « promettant l'avènement d'un messie qui ouvrira sur la terre « l'âge d'or.

« La propagande de ce mouvement se fait aujourd'hui dans « le monde entier. Des succursales sont établies dans nombre de « capitales d'Europe, d'Amérique et notamment d'Afrique. Des « pasteurs protestants eux-mêmes reconnaissent qu'il constitue « pour l'Eglise et pour la civilisation un très réel danger. Les « enseignements du juge Rutherford contiennent en germe les « pires excès. Quelques précisions à ce sujet sont nécessaires :

« Les ouvrages doctrinaux du « Watch Tower » condamnent le « communisme et le bolchevisme tout comme le reste de l'organi- « sation de Satan. Il n'y a que la théocratie future qui soit légiti- « me. L'illuminisme biblique du « Watch Tower » n'a en thèse « rien de commun avec le bolchevisme. Mais en fait il aboutit à « une proscription, plus radicale que le bolchevisme lui-même, de « tout le régime du monde. Le « Watch Tower » ne prêche pas « l'anarchie, mais il dénonce le mal et annonce la destruction « générale : le « grand soir » est proche.

« Il s'ensuit que le bolchevisme applaudit au mouvement du « Watch Tower ».

« Existe-t-il une collusion positive des mouvements bolchevi- « ques et « Watch Tower » ? La preuve n'en est pas faite jus- « qu'à présent.

« On se contentera de remarquer : 1° que Rutherford est juif « et que sa doctrine est une forme de judaïsme ; 2° que ses « ouvrages sont imprimés chez des éditeurs juifs : 3° que des « capitaux énormes sont à la disposition du « Watch Tower ».

« L'enthousiasme de certaines populations pour les « Watch « Tower » se double d'un sentiment à caractère révolutionnaire « à l'égard des Européens. On s'explique par là comment ce « mouvement apporte à l'apostolat missionnaire un obstacle quasi « insurmontable ».

Dans les écoles catholiques il faut des livres catholiques

J'ai ouvert le code de droit canonique. C'est un livre austère, mais combien instructif !

Au canon 469, l'Eglise demande au curé de veiller avec soin, et tout particulièrement dans les écoles, afin qu'aucun livre contre la foi et les mœurs ne soit employé.

Au canon 1381, elle rappelle ce devoir tant aux évêques qu'aux pasteurs et manifeste sa volonté de voir écarter impitoyablement de l'enseignement les professeurs et les manuels qui mettraient en péril la foi ou les mœurs.

Ce devoir de surveillance des pasteurs ou de leurs délégués,

dont l'exécution est particulièrement malaisée dans les écoles de l'Etat, doit être accompli avec vigilance dans nos écoles libres.

Non pas certes qu'il puisse s'y introduire des livres contre la foi ou les mœurs, mais trop souvent des manuels rigoureusement neutres sont mis subrepticement entre les mains de nos élèves.

Le directeur ou la directrice s'est laissé tromper par le démarcheur de la firme d'édition ; ou bien n'a pas perçu le danger ; ou bien encore a excusé la carence de toute idée morale et religieuse par la clarté de l'exposition et la netteté de la typographie.

Il m'a semblé opportun en ces mois où s'achètent les livres pour la rentrée de 1938-1939 de vous faire souvenir de la doctrine de l'Eglise.

Le Code si utile me dit au canon 1374 : « L'Ecole simplement neutre est un grand péril pour l'enfance. L'Eglise l'a toujours condamnée parce que vouloir ignorer Dieu, c'est équivalemment professeur l'athéisme et supprimer tout frein moral ». C'est assez précis, n'est-ce pas ?

Or d'une manière analogique, nous pouvons appliquer cette définition au manuel scolaire neutre.

« Vouloir ignorer Dieu, c'est, dans un livre destiné à des enfants, équivalemment professer l'athéisme ». Voilà la condamnation. Alors que faire ? L'Encyclique « Reprœsentati » nous l'apprend.

« Ce seul fait, écrit Pie XI, qu'il se donne dans une Ecole une instruction religieuse, ne suffit pas pour qu'une Ecole puisse être jugée conforme aux droits de l'Eglise et de la famille chrétienne et digne d'être fréquentée par les enfants catholiques. Pour cette conformité, il est nécessaire que tout l'enseignement, toute l'ordonnance de l'Ecole, personnel, programmes et livres en tout genre de discipline soient régis par un esprit vraiment chrétien. »

En bref, ceci pourrait se résumer : « Pour les écoles catholiques, il faut des livres catholiques ». (Le chanoine HAMAYON, directeur de l'enseignement libre primaire du diocèse de Paris, *L'Ecole*, 24 juin 1938).

Bien choisir ses lectures, c'est mettre en soi de bonnes pensées, que Dieu réveille ensuite pour nous sauver

Combien doit-on apporter de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit et qui doit être la semence de nos pensées !

Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions et nous fournira, sans même que nous nous en apercevions, des pensées qui seront source de notre salut ou de notre perte.

Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver ; le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve la semence en nous. (NICOLE, *Essais de morale contenus en divers traités*, t. II, Paris, 1733, p. 244).

INDEX DES NOMS PRINCIPAUX

CITÉS DANS LE PRÉSENT NUMÉRO

(15 MARS 1939)

Ageorges (J.) 333
Aigrain (R.) 315
Allendy (R.) 358
Amant (L') de paille. 287
Amiguet (P.) 276
Andrieu-Guitrancourt 302
Antibes (J. d') 358
Aron (R.) 342
Audiat (P.) 310
Auffray (A.) 350
Auvergne (M.) 351
Barclay (F.) 298
Barclay (V.) 351
Beauclair (G.) 329
Bernouard (F.) 358
Bernoville (G.) 317
Besson (Mgr) 311
Bézuiller (L.) 318
Boillin (chanoine) .. 306
Boll (A.) 355
Bordeaux (H.) 292
Boverat (F.) 344
Brégé (L.) 339
Bringuier (P.) 358
Brulat (P.) 291
Brunhes-Delamarre .. 351
Cahuet (A.) 277
Calas (N.) 358
Carré (A.-M.) 323
Cassagnard (J.-M.) .. 329
Centrale catholique du cinéma et de la radio 365
Chaigne (L.) 334
Chardonne (J.) 291
Christian (A.) 323
Claude (R.) 352
Colette 274, 291, 292
Compaing de La Tour-Girard 324
Constantin-Weyer ... 277
Cresson (A.) 307
Crisenoy (M. de) 319
Cronin (H.-J.) 278
Curwood (J.-O.) 283
Dartois (Y.) 283
Dautin (Y.) 358
David-Neel (A.) 358
Decaux (L.) 312
Dehéran (H.) 324
Delacour (A.) 339
Delastre (L.-A.) 352
Delcros (L.) 302
Deux (Les) filles de la Mère Marie de Jésus 317
Dhurout (E.) 308
Dieux (R. P.) 306
Douard (D.) 330
Dufourcq (A.) 312
Durand (O.) 296
Earhart (A.) 353
Ebeling (J.-B.) 313
Eudeville (J. d') 344
Evreinoff (V.-A.) 327
Féli (V.) 284
Flornoy (B.) 330
Foleÿ (C.) 292
Folliet (J.) 348
Fondane (B.) 358
Frédéric Chopin 341
Gaillard (R.) 295
Garneray (L.) 298
Gauguin (P.) 358
Gauthier (E.) 320
Genevois (F.) 302
Glorieux (chanoine) . 353
Hamp (P.) 358
Horvath (O. de) 279
Initiation biblique .. 301
« *Jean-Claude* » 257
Joseph-Renaud 297
Jouvenel (R. de) 358
Kennedy (M.) 279
Klein (F.) 303
Kubnick (H.) 296
Labelle (E.) 297
Lafarge (J.) 358
Lagerlöf (S.) 284
Langlois (E.) 340
Larguier (L.) 349
Leblond (M.-A.) 296
Lectures (Les) préférées de nos enfants 347
Le François (F.) 358
Le Guillerme (M.) .. 359
Le Maire (E.) 292
Lénine 359
Lichtenberger (A.) .. 292
Livres scolaires mauvais 363
Lobstein (H.) 358
London (Mme J.) ... 285
Mac-Laury (R.) 297
Maël (P.) 293
Maeterlinck (M.) 356
Magdel (J.-M.) 340
Malachowski (Dr) 330
Manon Lescaut 287
Marchon (A.) 292
Marolles (R. de) 354
Marshall (E.) 292
Maurois (A.) 294
Mazeline (G.) 274
Méjecaze (F.) 355
Merejkowski (D.) 359
Merrel (C.) 281, 298
Michel (A.) 309
Monfreid (H. de) ... 292
Monod (W.) 359
Montgon (A. de) 293
Moreau (L.) 327
Moulins (M. de) 294
Mourey (G.) 342
Muller (H.-J.) 356
Nanteuil (J.) 316
Nietzsche 359
Oudard (G.) 294
Parsch (P.) 307
Paschal (L.) 359
Paul Gignoux 350
Pernikoff (O.) 331
Pernot (H.) 359
Peyre (H.) 335
Pie XI décédé 261
Pingaud (A.) 344
Planus (P.) 345

Poncins (L. de) 345
Pons (J.) 357
Privat (M.) 359
Quinel (C.) 293
Rabasseire (H.) 359
Radikayaga 288
Ransan (A.) 359
Reboux (P.) 359
Recouly (R.) 336
Renaudy (C.) 295
Renié (J.) 303
Ricciotti (G.) 304
Riche (E. de) 294
Rickard (T.-A.) 359
Rideau (E.) 309
Rigault (G.) 313
Roland (F.) 281
Roland (M.) 325
Rosmer (J.) 295
Rougemont (D. de) .. 337
Royer (L.-C.) 359
Ryck (L.) 305
Sageret (J.) 325
Sandeau (J.) 298
Schreiber (E.) 332
Secours populaire de France 364
Sertillanges (A.-D.) .. 307
Sieburg (F.) 332
Sieroszewski (W.) .. 275
Silone (I.) 359
Simon (O.) 328
Soy (E.) 296
Stekel (W.) 359
Tinayre (M.) 291
Toth (Mgr T.) 305
Tour de garde 368
Trintzius (R.) 359
Valdor (L.) 346
Vallières (J. des) ... 275
Verdun (Ct) 285
Vere Stacpoole 293
Vernet (Mgr F.) 321
Veuillot (F.) 316
Veuthey (L.) 310
Vie (La) chrétienne dans le mariage 322
Vier (J.) 339
Villey (Dr G.) 326
Vinet (E.) 327
Vismes (H. de) 322
Vitta (E.) 341
Vries de Heekelingen 346
Woolf (V.) 282
Zaepffel (G.) 359
Zola (E.) 291
Zweig (S.) 314

Fleurs d'Eglises et d'Appartements

Au Lilas Blanc

Anicet AMELOOT

LILLE — 28, Rue Grande-Chaussée, 28 — LILLE

DEMANDEZ LE CATALOGUE

VIENT DE PARAITRE

DANS LA **« BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE »**

que les jeunes filles et leurs mères lisent avec un égal intérêt

LES MARIS DE SIBYLLE

1 volume
par
Françoise LE BRILLET

Nouvelle venue à la « Bibliothèque de Ma Fille », Françoise Le Brillet y fait, avec « Les Maris de Sibylle », des débuts qui lui assurent une place de choix dans cette collection.

Elle y apporte, en même temps qu'une grande fraîcheur de style, une pénétrante faculté d'analyse et une imagination créatrice qui dénotent la romancière-née.

Le volume, broché ..... 12 francs.

AUX PIGNOLETS

1 volume
par
MONIQUE

Histoire d'un patronage de la banlieue rouge, présentée avec humour, en courts tableaux d'une pénétrante observation.

Tout ce petit monde pitoyable, avec ses défauts, ses misères, son sens de l'honneur, son cœur qui sait si bien vibrer, est pris sur le vif. Il y a des scènes émouvantes, d'autres, d'une impayable drôlerie, toutes criantes de vérité. On sent que tout cela a été vu, noté sur place, par une observatrice joignant l'acuité du regard à la générosité du cœur.

Le volume, broché ..... 12 francs.

POUR LES ENFANTS

Le Deuxième SEMESTRE de la 34e année de

LA SEMAINE DE SUZETTE

(1er juin au 30 novembre 1938)

Un album de 420 pages, illustré en noir et en couleurs, relié, sous couverture en couleurs ..... 18 fr.

Editions GAUTIER-LANGUEREAU, 18, rue Jacob, PARIS-6e

(Ch. post. 336-47)

Les belles actions sont aussi sensationnelles que les mauvaises...
...et plus tonifiantes !

Jeunesse Magazine

ne relate pas les exploits de "gangsters" vrais ou imaginaires ! Il est pourtant **vivant, attrayant, dynamique !**

Jeunesse Magazine

est le seul journal qui, pour un prix si faible, traite tout ce qui intéresse les jeunes gens modernes :

Reportages - Voyages
Aviation - Marine - Technique
Sciences - Sports - Nouvelles
Roman.

Jeunesse Magazine

donne tous renseignements utiles à la construction de **Modèles réduits d'Avions**, de **Maquettes de Bateaux**, et fournit un matériel parfaitement adapté et d'un prix très réduit.

Jeunesse Magazine

n'est pas un journal d'enfants, mais le vrai **JOURNAL DES HOMMES DE DEMAIN.** Il intéresse aussi les parents !

Jeunesse Magazine

EN VENTE PARTOUT LE MARDI

Demandez les conditions d'abonnements groupés pour œuvres, collèges, patronages, etc.

ENVOI de trois spécimens gratuits contre cette annonce découpée et envoyée à

Jeunesse-Magazine
1, rue Gazan, PARIS (XIVe)

ÉDITIONS SPES

L'âme d'une humble Servante de Marie

MÈRE MARIE-ANTOINETTE

Le Cardinal Verdier, dans la Préface de ce volume, s'est plu à esquisser la physionomie de cette « fille du Rouergue qui avait une foi ardente, un sens pratique rare, une endurance que rien ne pouvait lasser. Mais, à côté de ces qualités maîtresses, elle cachait une âme d'enfant... On aime voir dans cette âme si énergique un besoin d'abandon filial à Dieu ! C'est là le secret des saintetés vraiment fécondes.

« Et c'est grâce à cet état d'âme que la Mère Antoinette a pu faire une si belle œuvre : doter sa petite Congrégation de fondations qui sont aujourd'hui sa gloire, et d'un esprit qui, grâce à Dieu, se perpétue fidèlement. Ces pages écrites avec un cœur filial, dans une langue agréable, feront beaucoup de bien. Puissent-elles avoir de nombreux lecteurs ! »

20 fr. ; franco 22 fr.

17, rue Soufflot, PARIS-Ve — Chèque postal : PARIS 525.52

Rentrée des Classes

Cours complets primaires et secondaires

(TOUTES CLASSES)

Préparation aux Baccalauréats et Brevets

COURS SPÉCIAUX DE DESSIN

COURS DE COMPTABILITÉ

Ecole Moderne d'Enseignement Général par correspondance

50 bis, rue Violet — PARIS (XVe)

Recommandée

par le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris*

La Bibliothèque AZUR

publie les romans des meilleurs auteurs, pouvant être mis en toutes mains.

Les 15 et fin de mois (24 livres par an)

EN VENTE dans toutes les Librairies.

3.50

Publiés par la Maison d'Editions J. DUPUIS, Fils et Cie
27, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Abonn. 65 fr. par an.— Env. d'un vol. spécimen contre 3.50 en timb.-p.

Nouveautés Liturgiques

MISSEL et VESPÉRAL QUOTIDIENS

Traductions et notes explicatives par le R. P. Dom Gérard et les Bénédictins de l'Abbaye de St-Maurice et St-Maur de Clervaux.

Ce « Missel et Vespéral Quotidiens » est une œuvre liturgique dans le vrai sens du mot. Il groupe sous un format commode tout *le missel*, tout *le vespéral*, tout *le rituel* et toutes *les prières liturgiques* pour la dévotion privée.

Il faut louer les Editeurs, non seulement d'avoir donné à leur œuvre une typographie impeccable, mais d'avoir essayé de *mettre à la portée des fidèles la liturgie toute entière.* A cette fin, des instructions sur la liturgie en général ont été soigneusement préparées, donnant au fidèle une notion exacte à la fois très simple et bien à sa portée, de la nature et des manifestations du culte que nous devons à Dieu, par la médiation de Notre Seigneur Jésus Christ.

Les auteurs ont eu l'heureuse idée de populariser comme prière du matin et du soir, pour les simples fidèles, les prières de Prime et de Complies ; ils ont contribué à faire connaître et apprécier la liturgie des sacrements par la publication de tous les rites, prières et cérémonies de chacun d'eux, avec des explications sur l'historique et le symbolisme.

Il n'est pas jusqu'au *texte musical*, de tout *le Kyriale*, qui ne donne au fidèle la pratique de la vie liturgique.

Un vol. in-16 de 1912 pages (avec le propre de France). Edité par les Etablts Brepols, Editeurs Pontificaux, Turnhout (Belgique). En vente dans toutes les librairies catholiques.

VIENT DE PARAITRE. Edition en grands caractères, même format 2632 pages.

La Bibliothèque JAUNE

4 frs

Publie des romans pouvant être mis entre toutes les mains.

Des meilleurs auteurs.

POLICE AVENTURE

Paraissant au début de chaque mois

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Publiés par la Maison d'Editions J. DUPUIS, Fils et Cie
27, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Abonn. 45 fr. par an.— Env. d'un vol. spécimen contre 4 fr. en timb.-p.

Imprimeur-Gérant, M. GOULOIS, 34, rue de Bellain, Douai

MAISON DE LA BONNE PRESSE

R. C. SEINE 213.869 B. **5, rue Bayard - PARIS (8e)** C. C. P. 1668.
R. P. SEINE 9030 C. A. TÉL. : ÉLYSÉES 80-72

Nouveauté.

D'OU VENONS-NOUS ?

par l'abbé Th. MOREUX,
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

Nouvelle édition entièrement remise à jour d'après les dernières découvertes scientifiques, enrichie de 69 illustrations dont plusieurs dessins de l'auteur et présentée sous un format nouveau et pratique.

Un volume 19 × 12 de 224 pages, illustré ..... **15 fr.** (port, 1 fr. 40).

Pour le chemin de croix.

MÉDITATIONS POUR LE CHEMIN DE CROIX

par S. Exc. Mgr MATHIEU,
Evêque d'Aire et de Dax.

En regard de chacune des stations du chemin de croix, une explication brève, mais riche de sens et de doctrine, fournit matière de choix à une profitable méditation.

Une plaquette 18 × 12 de 32 pages, avec 14 grav. .. **2 fr.** (port, 0 fr. 60).

Pour les exercices du Carême.

L'ÉVANGILE DU ROYAUME DE DIEU

par le P. Gervais QUENARD,
Supérieur général des Augustins de l'Assomption.

« La doctrine est solide, puisée aux bonnes sources. Le style est concis, plein de substance et net de toute surcharge. On se sent en confiance et l'esprit est réconforté comme le cœur. Beau livre qui ajoute à la profondeur de vision spirituelle, le maximum d'objectivité et de bon sens. » (*Revue biblique*).

Un volume 21 × 14 de 420 pages ..... **20 fr.** (port, 3 fr. 50).

Promenades dans Rome et visites à S.S. Pie XI.

PRESTIGES DE ROME

par Mme Marguerite HENRY-ROSIER.

« Voici sur Rome un des livres les plus séduisants qu'on puisse lire. Pas un des coins de la ville que Mme Henry-Rosier n'ait exploré et dont elle ne nous présente la physionomie avec une grâce souveraine. On n'allie pas plus d'érudition à plus de charme et de simplicité. »
(Jeanne Ancelet-Hustache, *Les Nouvelles littéraires*).

Riche volume 20 × 15 de 312 pages, avec 62 dessins à la plume,
30 fr. (port, 3 fr. 50).

FABIUS HENRION

Ouvrages couronnés par l'Académie Française

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduction nouvelle avec le Texte latin et des Notes explicatives et critiques.

I. ***Édition grand format :*** 400 pages (19,5 × 12,5). . . . . 30 fr.

II. ***Édition petit format***, papier indien : 400 pages (17,5 × 10,5), épaisseur 6 mm., poids 98 grammes. Broché, 42 fr.; cartonné, 51 fr.; demi-reliure amateur, tête dorée, 77 fr; relié souple plein chagrin noir, coins ronds, tranche dorée, 117 fr.; plein chagrin bleu ou havane. . . . . 127 fr.

III. ***Édition de poche***, sans le texte latin, papier bible, 210 pages (13 × 8), épaisseur 3 mm. Broché, 6 fr. 50; relié. . . . . 13 fr. 50

SAINT FRANÇOIS DE SALES

INTRODVCTION A LA VIE DEVOTE.

Texte authentique de l'unique exemplaire connu de l'Édition de 1619.

I. Texte intégral, avec l'orthographe moderne, Notes et Glos. 400 p. (19,5 × 12,5). 30 fr.

II. Même ouvrage, édition abrégée pour la jeunesse. 328 p., alfa teinté (19,5 × 12,5). 20 fr.

III. Fac-similé phototypique de l'Édition de 1619, précédé d'un Avant-propos. XXII-710 p., 3 hors-texte, vergé d'Arches (144×90) . . . . . (*Quelques rares exemplaires.*)

Les plus belles pages des œuvres complètes

288 pages, papier alfa teinté (19,5 × 12,5) . . . . . 24 fr.

Ce qu'il faut connaître de ses œuvres

en particulier des *Lettres* et de l'*Introduction à la vie dévote*, avec des Notes et un Glossaire. 176 pages, 3 hors-texte, 8 grav., vélin teinté pur fil Lafuma. 15 fr.

Inscrit en 1933 au Programme des Concours de l'Enseignement secondaire.

ANECDOTES, MAXIMES ET PENSÉES

choisies dans les Œuvres des grands écrivains du 1er au XXe siècle.

I. 204 pages, vélin teinté pur fil Lafuma (19,5×12,5), avec un fac-similé (365 × 332) des Pensées de Pascal. . . . . 20 fr.

Inscrit au Catalogue des Écoles de la Ville de Paris, pour les Maîtres.

II. ***Même ouvrage***, édition abrégée, 66 p. (19,5 × 12,5), impression noir et rouge. 7 fr.

« Livre charmant comme présentation et aussi comme fonds... Les textes cités sont des modèles à la fois dans l'art de bien dire et de bien vivre... »

(ALBERT-PETIT, *Journal des Débats.*)

Inscrit au Catalogue des Écoles de la Ville de Paris, pour les Élèves.

UN GUIDE DANS LA VIE

EXTRAITS DES ŒUVRES DE LACORDAIRE, PASCAL, SAINT FRANÇOIS DE SALES, SÉNÈQUE, ÉPICTÈTE, MARC-AURÈLE, SAINT JÉRÔME, SAINT AUGUSTIN. 288 p., alfa teinté (19,5 × 12,5). 24 fr.

MAME, TOURS et 6, rue Madame, PARIS